



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

DOUZIÈME ANNÉE
VOL. VII — N° 44
OCTOBRE 1979



BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement
par
LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ LYON II

SOMMAIRE

| | |
|---|-----|
| Claude FOUcart : André Gide dialogue avec la nouvelle génération allemande : la rencontre avec Walter Benjamin en 1928 | 3 |
| Roy PRIOR : Auteur et Narrateur dans <i>Les Faux-Monnayeurs</i> | 33 |
| Claude FOUcart : Le poète de Güstrow face à Protée : André Gide et Victor Wittkowski | 45 |
| André Gide en « citations » | 71 |
| Eugène ROUART : Un prétexte (1903) | 77 |
| « Deux vers de Gide ?... » — Oui | 87 |
| Les Dossiers de presse d' <i>Œdipe</i> (II) et de <i>Retour de l'U.R.S.S.</i> (V) | 90 |
| Peter FAWCETT : Notes à propos de la <i>Correspondance Gbéon-Gide</i> (fin) | 99 |
| Chronique bibliographique | 111 |
| Varia | 118 |
| Nouveaux Membres de l'AAAG | 127 |
| Librairie | 130 |
| Abonnements et cotisations 1980 | 136 |

PRIX DU N° : 11 F (Étranger : 12 F)

ABONNEMENTS : Voir en page 136

Association des Amis d'André Gide — CCP Paris 25 172 76 A



WALTER BENJAMIN

(Photo Gisèle Freund)

**ANDRÉ GIDE DIALOGUE
AVEC LA NOUVELLE GÉNÉRATION ALLEMANDE :
LA RENCONTRE AVEC WALTER BENJAMIN
EN 1928**

par
CLAUDE FOU CART

Dans les rapports que Gide entretient avec les écrivains et hommes de lettres allemands, si l'on se contente de prendre en considération ce groupe limité d'amis et de connaissances qu'il s'était composé, il est assez frappant de constater qu'il existe un problème de génération. Il suffit tout d'abord de considérer les dates de naissance de la plupart de ces personnalités pour s'apercevoir que ce sont essentiellement des écrivains ou artistes nés autour de 1870, c'est à dire appartenant à la même génération que Gide né en 1869. Stefan George était né en 1868, tout comme le comte Harry Kessler, Heinrich Mann en 1871, Hugo von Hofmannsthal en 1874, Thomas Mann en 1875, Hermann Hesse en 1877, Stefan Zweig en 1881, Ernst Robert Curtius en 1886. Ne parlons pas ici de Victor Wittkowski né en 1909 et dont les relations avec Gide furent assez fugitives, ni de Klaus Mann, né en 1906, et que l'appartenance à une famille tournée tout entière vers les lettres et les arts ne pouvait qu'influencer, même si la question de savoir si Klaus Mann ne fut pas en fin de compte le membre de cette famille qui sut le mieux traduire l'intérêt des Mann pour l'œuvre de Gide n'est pas futile.

Certes, le fait d'appartenir à une génération ne doit point être, de prime abord, considéré comme la source d'idées et d'attitudes communes. Il existe bien des météores dont il est trop facile de faire des exceptions. Mais lorsque, à ce hasard de la naissance, s'ajoutent des conditions historiques exceptionnelles (les guerres de 1870, 1914 et 1939, la mobilisation des esprits qui les accompagna) et des origines sociales bien souvent proches, il devient impossible d'ignorer ce facteur historique. Comme presque l'ensemble des écrivains allemands cités, Gide est issu d'une famille bourgeoise aisée. Il participa im-

médiatement à cette « civilisation de la visite, et donc de la conversation » dont nous parle Auguste Anglès à propos des jugements portés par André Malraux sur André Gide.¹ Et il suffira de relire avec attention l'étonnant livre de Stefan Zweig sur le « monde d'hier » (*Die Welt von Gestern*) pour s'apercevoir qu'il existait, en cette fin du dix-neuvième siècle, une société où régnait « l'ordre avec des divisions sociales nettes », « un monde sans bousculades »² dans lequel s'impose le calme des bibliothèques richement garnies et pour lequel la révolution est quelque chose d'« extraordinaire » et d'« invraisemblable ».³ Cette bourgeoisie, celle qui se retrouvera dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, « était loin de se désintéresser de l'actualité sociale, économique, politique », mais elle « n'avait pas le goût de l'histoire ».⁴ Les premiers lecteurs des *Tagebücher* de Thomas Mann se sont parfois étonnés de voir l'écrivain, après son départ en 1933, ne s'occuper que de la maison qu'il avait abandonnée à Munich, des manuscrits et des livres qui risquaient d'être confisqués par les nazis. Mais le salon de Madame Bovary est un lieu sacré où l'écrivain de ce dix-neuvième siècle finissant avait réussi à isoler son œuvre, ses réflexions face aux vagues montantes de l'histoire.

Ce rapide aperçu, qu'il faudrait étayer à l'aide d'exemples bien plus nombreux et bien plus précis, doit pourtant nous permettre de comprendre les difficultés que purent avoir des écrivains de cette génération à s'engager dans les luttes de leur temps et à ne point succomber à la tentation de la fuite. Le triste exemple de Stefan Zweig n'est pas unique. Et la jeune génération ne résista d'ailleurs pas beaucoup mieux aux attaques de l'histoire : Klaus Mann se suicida, Walter Benjamin prit la même décision en 1940.

C'est justement à propos de ce dernier écrivain qu'il sera intéressant de voir comment un jeune homme, né en 1892, arriva à entrer en contact avec son aîné français et comment s'établit un dialogue au dessus des frontières des générations et des idéologies.

Dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, à la date du 10 février 1928, il est question du voyage que Gide fit « du 17 janvier au 3 février » à Berlin.⁵ Gide « me dit, indique la Petite Dame, que son voyage à Berlin avait été en somme très satisfaisant ».⁶ Mais elle ajoute aussi, ce qui est regrettable pour nous : « Il remettait les détails à plus tard. Mais j'ai déjà dit que je n'escompte ja-

¹ Auguste Anglès, « André Gide, la Petite Dame et André Malraux », *BAAG* n° 23, juillet 1974, p. 4. André Malraux voyait dans *Les Cahiers de la Petite Dame* « la conversation » devenue « réflexion » (préface aux *Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. xxxi).

² Stefan Zweig, *Die Welt von Gestern* (Francfort a. M. : G.B. Fischer, 1953), p. 34 : « Es war eine geordnete Welt mit klaren Schichtungen..., eine Welt ohne Hast. »

³ Klaus Mann, *Der Wendepunkt* (Munich : Ed. Spangenberg, 1976), p. 73. C'est à propos du soulèvement de Kurt Eisner, qui proclama la république à Munich le 8 novembre 1918, que Klaus Mann déclara : « Es klingt alles so phantastisch, so ungläubwürdig. »

⁴ A. Anglès, *op. cit.*, pp. 6-7.

⁵ André Gide, *Journal 1889-1939*, p. 870.

mais les récits ainsi reculés.»⁷ En fait, il faut se reporter à la correspondance de Gide avec Roger Martin du Gard pour apprendre quelques détails supplémentaires sur ce voyage à Berlin. Dans une lettre du 7 janvier 1928, Gide annonce qu'il partira le 15 pour l'Allemagne, «avec Marc et une conférence à peu près prête, dont le sujet m'est apparu brusquement à Cuverville, dans une illumination de génie».⁸ Le 3 février, il informe immédiatement Martin du Gard de l'intérêt qu'a eu ce voyage :

Happé par l'amabilité des amis anciens et nouveaux, je n'ai pu donner que bien peu de temps au travail ; ce qui m'a forcé à renoncer à la conférence que je me proposais d'abord de faire. Une lecture-causerie l'a remplacée. J'ai serré un nombre incroyable de mains, souri à une foule de personnes dont certaines vous eussent beaucoup intéressé.⁹

De toute évidence, Gide est content de son séjour à Berlin. Et le lecteur de cette lettre se demande sans doute qui étaient ces «amis anciens et nouveaux» que Gide a rencontrés. C'est le comte Harry Kessler qui nous fournit l'occasion de mieux comprendre l'importance des rencontres que Gide put faire durant ces rapides échanges d'idées avec des représentants de l'intelligence allemande. Dans ses *Tagebücher*, le comte Kessler note à la date du 19 janvier 1928¹⁰ qu'il est venu de Weimar pour rencontrer Gide chez Viénot.¹¹ Étaient présents : Helene von Nostitz¹², Madame de Prévaux, la petite-fille de Liszt, et d'autres personnes dont Kessler ne nous donne pas le nom. A ses yeux, ce fut une «grande soirée», et Gide parut être très satisfait : «Il lut des extraits de son *Enfant prodigue*, mais il s'arrêta brusquement en s'écriant :

⁶ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 340.

⁷ *Ibid.*

⁸ André Gide — Roger Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 320.

⁹ *Ibid.*, p. 326.

¹⁰ Graf Harry Kessler, *Tagebücher 1918-1937* (Francfort : Insel Verlag, 1979), p. 558.

¹¹ Pierre Viénot (1897-1945) fut de 1926 à 1930 secrétaire du Comité d'information franco-allemand (*Deutsch-Französischer Studienkomitee*), dont le président allemand était Alfred Nostitz-Wallwitz (1870-1953), époux de Helene von Nostitz-Wallwitz (1878-1944). De 1908 à 1910, le couple vécut à Weimar où il se lia d'amitié avec Harry Kessler, Henry van de Velde, Hofmannsthal et Rilke. Helene von Nostitz nous a laissé un admirable petit livre de mémoires : *Aus dem alten Europa, Menschen und Städte* (première édition en 1924, ouvrage republié en 1978 à l'Insel-Verlag de Francfort). Viénot lui fut recommandé par Rilke dans la dernière lettre qu'il lui adressa avant sa mort (*Aus dem alten Europa*, p. 173). Pour sa part, Pierre Viénot avait épousé Andrée Mayrisch (1901-1976), fille d'Émile Mayrisch et d'Aline de Saint-Hubert. Les Mayrisch étaient des amis de Gide, «ceux de Colpach» (cf. BAAG n° 33, janvier 1977, p. 72, et *Colpach*, Luxembourg : Amis de Colpach, 1978). Ainsi se justifient les liens d'amitié qui unissaient les gens réunis autour de Gide en 1928. Gide avait de plus fait jouer *Der verlorene Sobn*, dans la traduction de Rilke. Le 8 février 1928 avait eu lieu la première au Deutsches Künstlertheater de Berlin (cf. Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften*, Francfort s. M. : Suhrkamp, 1972, IV, 2, p. 1037).

¹² Dans son livre *Aus dem Europa* (pp. 100-15), Helene von Nostitz décrit ses relations avec Harry Kessler.

"Non, c'est trop belge, c'est trop mauvais. On ne peut plus lire cela. J'ai fait mieux depuis."» Ainsi semble s'être terminée la «lecture-causerie» dont Gide parle à Roger Martin du Gard dans sa lettre du 3 février 1928. Et le texte de la conférence qui ne fut point prononcée se trouve en fait dans les *Œuvres complètes*.¹³ Gide avait songé parler de ses «rapports personnels» avec la littérature allemande¹⁴, et cela en réaction face à l'entreprise tentée par Jules Romains pour faire apprécier des Allemands l'Unanimité.¹⁵ Gide assista en effet à Berlin, en compagnie de Marc Allégret et de Madame Sternheim, à une conférence que Jules Romains prononça le 17 janvier 1928, au «Herrenhaus» de Berlin. Gide ressentit un certain malaise à l'audition d'un tel discours. Il n'apprécia guère la manière qu'avait Jules Romains de voir «le monde avec simplicité» et il s'inquiéta de «la terriblement fausse idée que les auditeurs de ces conférences vont pouvoir, dit-il, se faire de nous»¹⁶, Jules Romains ne semblant absolument pas tenir compte des problèmes qui, en ce début de 1928, continuaient à peser sur les rapports franco-allemands malgré le rapprochement qui allait s'affirmer en août 1928 par la signature du pacte Briand-Kellog, dans lequel quinze puissances, dont l'Allemagne et la France, condamnent le recours à la guerre¹⁷, projet que Stresemann avait approuvé dès janvier 1928.

Dans son esquisse de conférence, Gide n'a pas manqué de revenir sur ce sujet en critiquant à nouveau l'impression que Jules Romains voulait donner d'une certaine entente franco-allemande :

Ce n'est pas parce que l'Allemand ressemble au Français, c'est au contraire parce que l'Allemand diffère du Français qu'il est bon pour l'Allemand et pour le Français de s'interroger, de s'écouter, de s'entendre. Nous sommes un peuple de dessinateurs, vous êtes un peuple de musiciens.¹⁸

Gide met ainsi l'accent sur les différences évidentes des deux peuples, tout en considérant d'ailleurs celles-ci comme favorables à un rapprochement de la France et de l'Allemagne susceptible d'être fructueux : «Nous ne sommes pas semblables ; nous sommes complémentaires.»

C'est dans ce climat que Gide va rencontrer non seulement ses anciens amis, mais aussi des personnalités qui n'avaient pas encore leur place dans le

¹³ André Gide, *Œuvres complètes*, t. XV, pp. 507-16.

¹⁴ *Ibid.*, p. 510.

¹⁵ Claude Martin, *L'Individu et l'Unanime : Correspondance André Gide - Jules Romains* (Paris : Flammarion, 1976), pp. 192-3.

¹⁶ *Ibid.*, p. 192.

¹⁷ Raymond Poidevin et Jacques Bariéty, *Les Relations franco-allemandes* (Paris : A. Colin, 1977), p. 273.

¹⁸ Gide, *Œuvres complètes*, t. XV, pp. 507-8. Dans ses «Réflexions sur l'Allemagne» publiées dans *La N.R.F.* de juin 1919 (*Incidences*, rééd. Gallimard, 1948, p. 21), Gide avait déjà affirmé que «la France est la grande école de dessin de l'Europe et du monde entier», et il avait souligné l'importance du dessin : «Le grand instrument de la culture, c'est le dessin, non la musique».

monde littéraire et artistique du temps. Ici se situe la conversation que Gide eut avec Walter Benjamin, avant la fin du mois de janvier 1928, ainsi qu'en témoigne une lettre de Benjamin à son ami Ernst Scholem :

Ces derniers jours, j'ai eu une grande joie. André Gide était à Berlin. J'ai été le seul publiciste allemand à être reçu par lui. Il m'a accordé un entretien de deux heures qui fut prodigieusement intéressant.¹⁹

Et Walter Benjamin de préciser les conditions de cet entretien :

A la demande de Gide lui-même, qui n'a pas tenu la conférence pour laquelle il était venu ici et qui voulait d'autre part se présenter aux gens d'une manière semi-officielle, j'ai écrit, à côté de la grande description de cet entretien, une interview pour la *Deutsche Allgemeine Zeitung*... qui est parue aujourd'hui. J'espère que cet entretien va améliorer ma position à Paris où je veux en tout cas retourner, peut-être en avril. Je peux apprendre l'hébreu tout aussi bien là-bas.²⁰

De même, dans une lettre à Hugo von Hofmannsthal qui avait eu lui aussi la chance de rencontrer Gide, en 1905²¹, Benjamin précise ses impressions :

Comme il a parlé sans grande réserve de toutes les choses littéraires que nous avons abordées et que, d'autre part, sa position en France est si exposée, notre conversation se laissa reproduire seulement d'une façon fragmentaire et je dus conserver beaucoup de choses essentielles pour mes propres notices. L'extrait que je joins à ma lettre est une version de cette conversation que j'ai écrite, à la demande de Gide, pour la *Deutsche Allgemeine Zeitung*. Je vous enverrai une description détaillée de cette conversation dès qu'elle sera parue dans la *Literarische Welt*. Gide est une nature tout à fait dialectique avec une richesse presque déconcertante en réserves mentales et en retranchements intellectuels. L'impression que son œuvre a déjà pu, à sa manière, nous faire augmenter encore, lorsqu'on entend parler Gide et elle nous offre des aspects tantôt sublimes, tantôt problématiques.²²

Cette analyse témoigne à la fois d'une profonde admiration et d'une relative distance par rapport à cet art de la conversation qui semble étonner et même dépayser Benjamin.

Walter Benjamin ne fait d'ailleurs point partie des cercles fréquentés par Gide en Allemagne. Ce jeune homme (il n'a alors que trente ans, Gide en a cinquante-neuf) est né à Berlin. Son père s'occupait de la vente de tapis et d'antiquités. De ce fait, il se rendait chaque année à Paris pour faire des achats.²³ En 1917, Walter Benjamin partit pour la Suisse, pour Berne, afin de poursuivre des études qu'il avait commencées à Berlin et à Fribourg.²⁴ En

¹⁹ Walter Benjamin, *Briefe* (Francfort s. M., 1966), t. 1, p. 457. Lettre adressée de Berlin à Ernst Scholem le 30 janvier 1928.

²⁰ *Ibid.*, p. 458. Son article parut dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 29 janvier 1928 (cf. Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. IV, 2, p. 489).

²¹ Gide, *Journal 1889-1939*, pp. 152-3.

²² W. Benjamin, *Briefe*, t. 1, p. 460. Lettre du 8 février 1928.

²³ Werner Fuld, *Walter Benjamin. Zwischen den Stühlen. Eine Biographie* (Munich et Vienne : Carl Hanser Verlag, 1979), p. 20. Comme l'indique Werner Fuld, la famille de Benjamin avait un ancêtre célèbre, si du moins l'on en croit la chronique familiale : Heinrich Heine.

²⁴ Walter Benjamin, «Drei Lebensläufe», *Zur Aktualität Walter Benjamins. Aus Anlass des 80. Geburtstags von Walter Benjamin*, publié par Siegfried Unseld (Francfort

suivant cette voie, il ne faisait que respecter les habitudes universitaires allemandes. Après un séjour à Munich, il passa donc, à Berne, son doctorat sur « la notion de critique artistique dans le romantisme allemand » (*Der Begriff der Kunstkritik in der deutschen Romantik*). Il faut par ailleurs noter qu'à cette époque il est abonné à une seule revue, qui lui semble être bien plus « actuelle » que les publications allemandes du temps²⁵ : *La Nouvelle Revue Française*²⁶. Il s'intéresse ensuite notamment aux *Affinités électives* de Goethe et il continue ses études, au semestre d'été 1923, à Francfort où il a l'occasion de rencontrer le sociologue Adorno²⁷. Il entreprend alors un important travail sur l'origine de la tragédie allemande (*Ursprung des deutschen Trauerspiel*) qui devait lui servir de thèse d'État. Cette étude, qui paraîtra en 1930, ne fut point acceptée par la Faculté²⁸. Mais Walter Benjamin s'était aussi attaché à la lecture d'œuvres provenant de la littérature française. Durant la période où il prépare son travail sur la tragédie allemande, il consacre du temps à Baudelaire ; entre 1914 et 1922, il traduit les *Tableaux parisiens*. Et surtout il ne perd pas de vue les œuvres de la littérature moderne. C'est ici justement que Gide trouve sa place parmi les auteurs lus par Walter Benjamin. En 1909 paraît, en France, *La Porte étroite*. La même année est publiée la traduction de cet ouvrage en allemand par Felix Paul Greve. Walter Benjamin avait, en jeune allemand, toute son attention tournée vers la littérature venant de l'étranger pour des raisons bien précises : « Enfin je lis avec le plus grand intérêt et le sentiment clair de n'être point partie prenante ce que l'on peut dire sur l'Allemagne. »²⁹ Curiosité et distance sont bien les deux volets d'une attitude que nous retrouvons en 1928. Et c'est dans cet état d'esprit que Benjamin découvre *La Porte étroite*. Il va lire cet ouvrage en français³⁰. Dans une lettre à Ernst Schoen du 19 septembre 1919, il écrit :

J'ai lu quelques livres, très peu. Si vous connaissez parmi ceux-ci *La Porte étroite* de Gide, cela m'intéresserait particulièrement... J'admire chez Gide ce mouvement émotif à la fois sérieux et merveilleux. Cela contient du « mouvement » au sens le plus élevé du mot, comme dans peu de livres, presque comme dans *L'Idiot*. Son sérieux juif correspond à mes sentiments. Et pourtant l'ensemble de l'œuvre semble se briser, comme la lumière dans un liquide trouble, au sein d'une histoire limitée à un cadre chrétien et ascétique au premier plan, histoire mille fois vivante, dominée par cette intention qui vient de l'intérieur et demeurant ainsi, au fond, sans vie.³¹

s. M. : Suhrkamp Taschenbuchverlag, 1972), p. 45.

²⁵ Werner Fuld, *op. cit.*, pp. 95-6.

²⁶ *Ibid.*, p. 95.

²⁷ Theodor W. Adorno, *Über Walter Benjamin* (Francfort s. M., 1970), p. 67.

²⁸ Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. I, 3, pp. 868-903.

²⁹ Benjamin, *Briefe*, t. I, p. 214, lettre du 24 juillet 1919 à Ernst Schoen (1894-1960), musicien, écrivain et traducteur.

³⁰ Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. II, 3 (1977), p. 1423. Walter Benjamin s'était déjà rendu une fois à Paris, du 9 au 22 mai 1913 (W. Fuld, *op. cit.*, p. 42). Il y retournera en 1923 et, de 1927 à 1933, « il n'y aura pas une année durant laquelle, dit-il, je n'aie

Cette lettre est bien le reflet de l'attirance exercée par Gide sur le jeune allemand, même si cette attirance reste mitigée.

En décembre 1919³², Walter Benjamin signale à Ernst Schoen qu'il a écrit «une critique de *La Porte étroite* de Gide»³³, qui sera d'ailleurs reproduite dans les différentes éditions des œuvres de Benjamin³⁴. Elle fut composée en octobre 1919.

Le ton même de cette «critique» ne s'éloigne guère des impressions analysées dans la lettre à Ernst Schoen. On y retrouve une allusion à Dostoïevski, non point à *L'Idiot*, mais aux *Frères Karamazov*³⁵. Walter Benjamin centre tout son exposé sur une idée à la fois originale et simple : «*La Porte étroite* est bien moins celle à travers laquelle sont capables de passer les vertueux que celle franchie par les hommes qui sont encore des enfants.» Ce que Gide tente, aux yeux de Benjamin, c'est de décrire ce mouvement («*Bewegung*») déjà indiqué dans la lettre à Ernst Schoen, mouvement qui mène à Dieu, mais qui est «enfermé, dit-il, dans un amour comme de l'air dans un filet de pêcheur». Résumant l'œuvre de Gide, Benjamin en saisit en même temps les faiblesses :

Ce livre parle d'un amour d'enfants qui cherche son chemin vers le ciel en passant par la porte étroite. Cette patrie, il croit la trouver uniquement par le renoncement, un renoncement qui ne repose pas sur des règles et des valeurs religieuses, mais sur le souffle du mouvement perçu beaucoup trop tôt.

En effet, Benjamin considère qu'il existe deux attitudes possibles : celle de Dostoïevski qui, en se plaçant sur une «hauteur» qui est celle de l'adulte, laisse reposer ses yeux sur «ces champs de l'enfance qui, même s'ils sont traversés de gouffres, sont pourtant si paisibles», et la position de Gide qui, au contraire, prend le chemin qui va «de l'enfance à l'homme et à la femme», ce qui n'est point, selon Benjamin, un sujet de roman. Alors que Dostoïevski «place un miroir dans un homme, miroir dans lequel le sérieux et la joie de l'enfant éveille immédiatement et d'une manière bouleversante la vue du péché et de la félicité», Gide cherche «le mouvement parmi les enfants», au milieu d'eux. Là est la source de son échec : «Ce que Gide cherche dans l'enfance se laisse trouver en elle. Il retourne, comme un désespéré, le terrain de cette enfance. Mais il n'y trouve pas le trésor, la félicité même, mais seulement leur description pour l'observateur qui les connaît.»³⁶ Cette analyse montre assez clairement à la fois l'intérêt que Benjamin pouvait avoir trouvé à cette œuvre et le côté restrictif qu'avait ici le jugement d'un critique sur la construction même du roman. Une chose est certaine : dès 1919, Benjamin est séduit par un écrivain chez qui il retrouve certains aspects religieux qui lui sont familiers.

pas passé plusieurs mois à Paris» («Curriculum vitae Dr. Walter Benjamins», *Zur Aktualität Walter Benjamins*, p. 53).

³³ Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. II, 3, p. 1423.

³⁴ Benjamin, *Schriften* (Francfort s. M. : Suhrkamp, 1955), t. II, pp. 271-3.

³⁵ Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. II, 3, p. 615.

³⁶ *Ibid.*, p. 615.

Cette première prise de contact ne fut point la dernière. Il suffit en effet de consulter la *Correspondance* de Benjamin pour s'apercevoir qu'il continue à lire les œuvres de Gide. Ainsi, le 19 février 1925, il parle à Gerhard Scholen de *La Montagne magique* de Thomas Mann, et déclare : « En outre il y a le *Corydon* d'André Gide — dialogues redoutés et courageux sur la pédérastie auxquels il manque même trop de sel attique. »³⁷ Et, le 30 octobre 1927, Benjamin fait paraître dans le *Literaturblatt der Frankfurter Zeitung* un article sur « Trois Français » (« Drei Franzosen ») : Proust, Gide et Valéry.³⁸ A propos des jugements portés par Paul Souday sur Gide, Walter Benjamin s'en prend au critique du *Temps* et s'efforce de relever les erreurs entretenues par ce même Paul Souday.³⁹ A ses yeux, Gide est présenté comme faisant partie de cette « terrible race d'écrivains qui voient dans le public non pas l'humanité, le Dieu, la femme, mais la tête » et qui se heurtent à la mauvaise humeur de ce public en tant que « dompteurs » ès lettres. Benjamin ne manque pas, à cette occasion, de souligner l'importance d'œuvres comme *Les Faux-Monnayeurs*, *Corydon* et *Si le grain ne meurt* qui est pour lui une « belle biographie ». A larges traits, il souligne l'opposition existant entre Gide et la bourgeoisie française dont Paul Souday lui paraît être le représentant.

C'est en janvier 1928 qu'a lieu la rencontre dont Walter Benjamin nous fournit deux récits. L'un, intitulé « André Gide et l'Allemagne, entretien avec l'écrivain » (« André Gide und Deutschland. Gespräch mit dem Dichter »), est publié dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 29 janvier 1928. L'autre, « Entretien avec André Gide » (« Gespräch mit André Gide »), correspond à ce que Benjamin appelle, dans sa lettre à Hofmannsthal, ses « propres notices ».

Cet entretien se passa dans une chambre d'hôtel, à la Postdamer Platz, un matin.⁴⁰ Certes, la forme même de l'interview semble gêner Benjamin, qui aurait préféré rencontrer l'écrivain « au milieu de ses livres ». Pourtant, il observe assez vite que le jeu des questions et des réponses permet de parfaitement saisir la pensée de Gide, qu'il définit comme l'écrivain « le plus nuancé parmi les vivants »⁴¹. Et Benjamin de décrire l'homme qu'il a devant lui : « Son visage est fascinant à observer, ne serait-ce que pour suivre le jeu changeant de malice et de bonté... ». Il ne pouvait en être autrement : la conversation tourne autour de sujets littéraires. Alors que l'article destiné à la *Deutsche Allgemeine Zeitung* est uniquement consacré à des réflexions sur la France et l'Allemagne, thème qui était aussi celui de la conférence que Gide, en fin de compte, ne prononça pas, le contenu même de l'entretien entre Gide et

³⁷ Benjamin, *Briefe*, t. I, p. 374.

³⁸ Benjamin, « Drei Franzosen », *Literaturblatt der Frankfurter Zeitung*, 30 octobre 1927 (Jg. 60, Nr. 44).

³⁹ Le livre de Paul Souday, *André Gide*, était paru en décembre 1927 (Paris : Simon Kra, coll. « Les Documentaires »).

⁴⁰ Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. IV, 1, p. 502.

⁴¹ *Ibid.*, p. 502.

Benjamin a été beaucoup plus varié. D'où son intérêt. Car il se présente comme un bilan littéraire en 1928.

Tout commence par une série de remarques sur l'œuvre de Gide : « Jus- qu'en 1914, il était intimement persuadé qu'il serait lu seulement après sa mort. Ce n'était pas de la résignation, c'était de la confiance dans l'aspect durable et la force de son œuvre. » Benjamin donne la parole à Gide : « Depuis que j'ai commencé à écrire, Keats, Baudelaire, Rimbaud ont été pour moi des modèles dans la mesure où je ne voulais, comme eux, devoir mon nom qu'à mon œuvre. » Le deuxième thème important de cette conversation porte sur l'art de la traduction. Benjamin, qui s'était intéressé à ce problème notamment à l'occasion de sa traduction des *Tableaux parisiens* de Baudelaire, aborde ici un sujet qui préoccupe justement Gide à cette époque. Il s'agit des efforts entrepris par ce dernier pour traduire *Hamlet*. C'est en avril 1922 que Pitoëff avait demandé à Gide de traduire cette pièce.⁴² Le travail en ce qui concerne le premier acte fut terminé au mois de juillet 1922.⁴³ Mais la question même de traduire l'ensemble de l'œuvre restait en suspens⁴⁴, malgré l'intervention de Kessler.⁴⁵ Dans son entretien avec Benjamin, Gide signale qu'il avait commencé ce travail pour faire plaisir à Pitoëff et qu'il renonce à le poursuivre : « Ce premier acte m'a coûté des mois. Quand il fut fini, j'écrivis à Pitoëff : Je n'en puis plus, cela m'accapare beaucoup trop. »⁴⁶ A la question de savoir si la traduction du premier acte de *Hamlet* sera publiée, Gide évite de répondre. Mais, dans l'article paru dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, Benjamin insiste sur l'importance de ce genre d'exercices littéraires et, faisant allusion à la traduction d'un chapitre tiré de l'œuvre de Gottfried Keller, *Henri le Vert*, par Gide⁴⁷, Benjamin soulève toute une série de questions, notamment celle de savoir si Gide songeait à traduire *Les Affinités électives* de Goethe, que l'écrivain français avait lues avec beaucoup d'attention et qu'il avait même emportées lors de son voyage au Congo, de juillet 1925 à mai 1926.⁴⁸ De retour en France, il avait d'ailleurs souligné son admiration

⁴² *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 114 (2 avril 1922).

⁴³ Gide, *Journal 1889-1939*, p. 735 (14 juillet 1922).

⁴⁴ Cf. la lettre de Gide à Pitoëff du 26 juillet 1922 (André Frank, *Georges Pitoëff*, Paris : L'Arche, 1958, coll. « Le Théâtre et les Jours », pp. 64-5). Gide terminera sa traduction en 1942 ; elle sera publiée chez Schiffrin, à New-York. L'Acte premier parut d'abord dans la revue *Echanges* de décembre 1929.

⁴⁵ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 374.

⁴⁶ Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. IV, 1.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 500. Dans *Les Cahiers de la Petite Dame* (t. I, p. 330), à la date du 11 août 1927, il est indiqué que Gide « promène aussi partout le premier volume du *Grüne Heinrich* qu'il lit à mi-voix, pour échapper à la distraction ». Gide en traduira un chapitre, qui sera publié dans le n° de septembre de *La N.R.F.* (v. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 318). Le 5 janvier 1917, Gide déclarait déjà qu'il « envie beaucoup Em. qui, près de moi, lit *Grüne Heinrich* » (*Journal 1889-1939*, p. 610), et, le 11 août 1917, il notait être en train de lire « un chapitre du *Grüne Heinrich* » (*ibid.*, p. 844).

pour cette œuvre de Goethe et la Petite Dame signale, le 21 octobre 1925, certaines remarques de Gide qui accompagnent cette lecture des *Affinités électives* : « Il dit qu'il voudrait aller en Allemagne, près de Curtius, et trouver le moyen de travailler l'allemand, à quoi il a repris goût. »⁴⁹ Les raisons de ce renouveau d'intérêt pour la langue allemande sont données dans l'article de Walter Benjamin. Car, après avoir longuement parlé de questions littéraires, Gide déclare : « Je voudrais vous dire encore quelques mots sur les raisons de ma venue. »⁵⁰ Ce qui n'avait été que fugitivement évoqué dans la lettre à Roger Martin du Gard est ici expliqué par le détail. Cet engouement pour la langue allemande n'est point uniquement lié à des causes littéraires. Bien au contraire, ce qui amène Gide à se rendre à Berlin, à développer ses contacts avec nos voisins, dépend en fait d'une volonté de favoriser le rapprochement intellectuel des deux pays : « A l'occasion de tous mes entretiens à Berlin, j'ai pu reconnaître que tous ceux qui s'intéressaient à ces questions étaient parfaitement informés. »⁵¹ Et Gide de préciser à Benjamin ce qu'il aurait voulu dire dans sa conférence :

Je voulais parler de ce qui, pour moi, en tant qu'écrivain français, a été le plus fructueux, le plus utile dans votre littérature. Vous m'auriez entendu dire quel rôle Goethe, Fichte, Schopenhauer ont joué en France et plus particulièrement pour moi. J'aurais aussi saisi l'occasion de vous parler du nouvel et vif intérêt que l'on a maintenant chez nous pour la chose allemande.

Ce qu'il n'avait pas osé, par prudence et surtout par respect pour les sacrifices connus par la France, après la première guerre mondiale, il le tente en 1925, avec beaucoup de vigueur. Gide prend publiquement ses distances par rapport à ce qu'il appelle « la génération précédente », qui est, à ses yeux, celle de Maurice Barrès. Plein d'optimisme, il affirme à propos de la nouvelle génération que « son champ d'observation est en train de dépasser les frontières culturelles et linguistiques », et il condamne Barrès pour qui « lire une langue étrangère, connaître une littérature étrangère, ne comptait pas ». Il essaie même d'établir un pont au dessus de la génération de Maurice Barrès pour rejoindre celle de Mallarmé, qui puise ses sources d'inspiration dans l'idéalisme allemand. Une communauté d'esprit est ainsi retrouvée. Walter Benjamin semble d'ailleurs avoir parfaitement saisi, en tant que membre de cette nouvelle génération en Allemagne, l'importance de cette déclaration que Gide avait finalement préférée à sa conférence et pour laquelle il prit soin de choisir le journal et le journaliste à qui il désirait confier ce qu'il faut bien appeler ici son « message ». Benjamin conclut son article en déclarant : « si l'écrivain, comme l'incarnation la plus représentative de la France intellectuelle, s'adresse à un public allemand dans un avenir, espérons-le, proche, il le fera... dans

⁴⁸ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 233.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 294.

⁵⁰ Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. IV, 1, p. 500.

⁵¹ *Ibid.*, p. 294.

un esprit qui ne devra rien aux humeurs et aux évolutions de l'opinion publique des deux côtés de la frontière.»⁵² De toute évidence, l'interview donnée à Benjamin devait marquer un point important dans les relations que Gide entretenait avec l'Allemagne. Encore faut-il remarquer quelle orientation allait prendre cette action. Parlant de Barrès, Gide fait une distinction très nette entre le fait de parler («Reden»), qui paraît être, à ses yeux, la caractéristique fondamentale de l'entreprise menée par Barrès, et le fait de se tourner vers l'extérieur pour enrichir sa propre vie intérieure («Ein Genügen an der gesittigen Innenwelt»). Il s'agit de s'ouvrir aux réalités intellectuelles de nos voisins en pénétrant le sens de leur pensée par la lecture, les voyages, l'apprentissage de leur langue. On ne doit pas oublier que Gide était, à cette époque, plus particulièrement intéressé par la production littéraire allemande. La Petite Dame nous fournit deux indications précieuses en ce domaine lorsqu'elle rapporte une conversation qui eut lieu vers le 25 mars 1928 et dans laquelle il est essentiellement question d'un «parallèle entre la production littéraire actuelle en France et la production allemande» (Gide lit le *Hyperion* de Hölderlin, il a «essayé» de lire *Mère Marie* de Heinrich Mann), et lorsqu'elle nous cite des passages d'une conversation entre Charles Du Bos et Gide sur «l'importance des Allemands» dans «le monde des idées» : «Quand on lit : Lessing, Herder, Klopstock, ce qu'on voit reste vague, moi je vois surtout une grosse tête avec beaucoup d'idées.»⁵³

Mais Gide aborde aussi des questions sur la littérature française, notamment sur Proust dont Benjamin se propose d'offrir au public allemand une traduction des œuvres.⁵⁴ Il va d'ailleurs écrire un article sur «l'image de Proust» («Zum Bilde Prousts») entre les mois de mars et de juin 1929. Dans cette étude, Benjamin découvre un contraste entre l'œuvre et la vie de Proust, contraste qui se retrouve dans le portrait même de l'écrivain.⁵⁵ Il insiste sur la «vie de salon» menée par Proust : «Dans les années de sa vie de salon, Proust n'a pas seulement cultivé le vice de la flatterie à un très haut degré — on voudrait dire à un degré théologique —, mais aussi celui de la curiosité.»⁵⁶

⁵² *Ibid.*, p. 500.

⁵³ *Ibid.*, p. 500.

⁵⁴ Durant l'été 1925, Benjamin signe son contrat pour la traduction de *Sodome et Gomorbe* (Werner Fuld, *op. cit.*, p. 182). En 1930 paraît, chez R. Piper (Munich) la traduction du *Côté de Guermantes* (*Die Herzogin von Guermantes*) préparée par Walter Benjamin et Franz Hessel, en deux volumes. Benjamin avait par ailleurs publié un certain nombre d'articles sur Proust. Dans celui sur les «Trois Français», traitant de l'ouvrage de Paul Souday sur Proust et paru dans le *Literaturblatt der Frankfurter Zeitung* du 30 octobre 1927, Benjamin parle rapidement de Proust, sur lequel il revient dans son étude intitulée «Zum Bilde Prousts», qui fut publiée dans la revue berlinoise dirigée par Willy Haas, *Die literarische Welt*, en juin et juillet 1929 (*Gesammelte Schriften*, t. II, 1, pp. 310-24). Le 28 février 1930, dans *Die literarische Welt*, Benjamin fait paraître une traduction d'un texte de Proust, «Über das Lesen. Zu John Ruskins 30. Todestag».

⁵⁵ Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. II, 1, p. 311.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 327.

Sur ce point, Gide devait avoir fourni à Benjamin toute une série de renseignements si l'on s'en réfère à ce que l'écrivain allemand nous rapporte de sa conversation avec Gide, qui lui parle du « brillant causeur » qu'était Proust et qui ajoute :

Quand nous nous rencontrons dans la société, je l'ai tenu pour le snob le plus furieux. Je crois qu'il ne m'a pas considéré autrement. Aucun de nous deux ne pouvait se représenter alors l'amitié étroite qui allait nous lier.⁵⁷

Ces souvenirs ne feront certainement que renforcer Benjamin dans son jugement sur Proust, jugement qui tient compte à la fois du « grand maître en dissimulation » dont parle Gide dans son *Journal* le 1^{er} octobre 1927, c'est-à-dire peu de temps avant de se rendre en Allemagne⁵⁸, et de l'écrivain qui exerce sur Gide, pour reprendre le terme employé par Benjamin, une « fascination » en tant que représentant de la « psychologie » moderne dans le roman.⁵⁹ La longue citation, faite par Benjamin, du jugement porté par Gide sur l'homme Proust, mérite d'être reproduite :

Je n'ai pas de contact avec ses personnages. La Vanité, c'est de cette matière qu'ils sont faits. Je crois qu'il y a eu en Proust beaucoup de choses qu'il n'a pas exprimées, des bourgeons qui n'ont jamais pu s'ouvrir. Dans ses dernières œuvres, une certaine ironie l'a emporté sur la morale et l'aspect religieux qui étaient sensibles dans ses premières œuvres.⁶⁰

Et, parlant encore des personnages dans l'œuvre de Proust, Gide insiste sur la surimpression, le « fondu », qui existe pour ainsi dire en eux :

Chacun de ses personnages, jusqu'au plus petit, est réalisé d'après ce modèle. Mais ce modèle ne restera pas toujours le même. Par exemple, en ce qui concerne Charlus, ils étaient certainement au moins deux ; le Charlus de la dernière période a eu un modèle tout à fait différent du premier et fier Charlus.

Les allusions à Barrès, au *Journal* de Jules Renard, pour lequel Gide avoue son admiration⁶¹, débouchent sur une courte analyse du personnage même de Gide par Benjamin, dans laquelle se retrouvent quelques citations de l'entretien rapporté par celui-ci. Gide, l'homme avide de connaître et d'apprendre (« ein grosser Lernender »), voisine avec Gide l'écrivain qui, déclare Benjamin en le citant, « va dans toutes les directions qu'il choisit jusqu'au bout du chemin pour pouvoir, dit Gide, me tourner ensuite, avec le même esprit de décision, dans la direction opposée ». Et finalement apparaît Gide le moraliste, dans la lignée de Pascal, La Bruyère, La Rochefoucauld. C'est le grand « éducateur » (« Erzieher ») de la France, la grande exception, ce que Benjamin appelle en français le « cas particulier ».

Ce « cas particulier », Benjamin ne va pas le perdre de vue. Bien au contrai-

⁵⁷ *Ibid.*, t. IV, 1, p. 504.

⁵⁸ Gide, *Journal 1889-1939*, p. 848.

⁵⁹ Benjamin, *op. cit.*, t. IV, 1, p. 504.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 505.

⁶¹ *Ibid.*, p. 507. Le 6 août 1926, Gide (*op. cit.*, p. 818) déclare qu'il « déguste » ce *Journal* de Jules Renard. Et, le 10 août, il ajoute (p. 820) : « Dans le *Journal* de Renard, quantité de remarques des plus justes... ».

re, dans les années qui vont suivre, il examinera avec attention tous les ouvrages publiés par l'écrivain français et s'en entretiendra avec ses amis. Ainsi, en 1929, il écrit à Scholem qu'il pense recevoir une invitation pour les Décades de Pontigny de la fin du mois d'août au début de septembre. Il ajoute à ce sujet : «c'est la rencontre annuelle des écrivains les plus célèbres de la France, de Gide à la plupart des grands romanciers et poètes. Malheureusement j'ai encore des difficultés d'ordre purement technique.»⁶² En effet, du 21 au 31 août, la Petite Dame nous apporte des renseignements sur cette décade de Pontigny, à laquelle le comte Harry Kessler avait été aussi invité et qui devait porter sur «la réussite classique dans l'art». Gide semble avoir ici tenté de réaliser ce qu'il avait annoncé dans l'article confié à la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, c'est-à-dire un rapprochement intellectuel entre la France et l'Allemagne. La Petite Dame signale l'importance de cette rencontre où se retrouvèrent notamment Copeau, Du Bos, Fernandez, René Lalou et Malraux.⁶³ De Benjamin, pas un mot. Il semble bien que les problèmes matériels l'emportèrent sur la joie et l'intérêt qu'il avait à se rendre à cette décade.

Pourtant Benjamin désire revoir Gide. Et, dans une lettre du 20 janvier 1930, il écrit, de Paris, à son ami Scholem, en français : «Ce qui me préoccupe, c'est qu'il me semble que cette fois-ci je ne vais pas parvenir à voir Gide. Parmi ceux que j'ai abordés, les plus intéressants sont : Emmanuel Berl et Marcel Jouhandeau.»⁶⁴

Et l'Histoire poursuivant sa fatale évolution, Benjamin se retrouve, comme bien d'autres écrivains allemands⁶⁵, parmi ceux qui suivirent, en juillet 1935, le congrès pour la sauvegarde de la culture. Il écrit, à cette occasion, à son ami Alfred Cohen : «Avant tout autre Gide, dont le comportement durant le congrès, non seulement par ses discours, mais aussi par ses silences, connut l'admiration de tous les observateurs attentifs.»⁶⁶ Sur ce point, il est loin de partager les critiques émises par Bertolt Brecht qui, dans une lettre à Georg Grosz, ironise à propos de ce congrès :

Nous venons de sauver la culture... Notre Frère Henricus Mannus a présenté son discours enflammé pour la liberté de parole, avant de le prononcer, à l'approbation de la Sûreté. Un petit incident a fait sensation : Frère Barbussius avala

⁶² La deuxième décade de Pontigny se déroula en effet, en 1929, du 21 au 31 août. La troisième eut lieu du 1^{er} au 11 septembre : «Imago Mundi Nova. Imago Nulla. Un univers sans figure et le courage de vivre» (*Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Paris : P.U.F., 1964, p. 406). Benjamin n'assista à aucune de ces deux décades.

⁶³ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, pp. 40-9.

⁶⁴ Benjamin, *Briefe*, t. II, p. 506. Gide avait, à ce moment-là, la grippe (v. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 74-5). Walter Benjamin publiera la traduction de «Made-moiselle Zéline, ou Bonheur de Dieu à l'usage d'une vieille demoiselle» dans les *Neue französische Erzähler* (Berlin : Gustav Kiepenheuer Verlag, 1930, pp. 168-86), et celle de «La Bergère Nanon» («Die Schäferin Nanon») dans *Die literarische Welt* du 8 avril 1932 (Jg. 8, Nr. 15/16, pp. 9 sqq.).

⁶⁵ Gide, *Littérature engagée*, pp. 82-3.

⁶⁶ Benjamin, *Briefe*, t. II, p. 670.

tout cru, sur scène, en fin de congrès, Frère Andreas Gideus. Cet événement se termina mal ! Car un spectateur, comme on dit, se donna la mort par ennui en voyant tout cela.⁶⁷

Très proche de la gauche française, Walter Benjamin approuve l'initiative de Gide et il suffit de relire son article sur « la situation sociale actuelle de l'écrivain français » (« Zum gegenwärtigen gesellschaftlichen Standort des französischen Schriftstellers »), paru en 1934 dans la *Zeitschrift für Sozialforschung* de Francfort, pour s'apercevoir que Benjamin attribue une place privilégiée à Gide dans la littérature de son temps. Il part d'un postulat extrêmement simple : « C'est la conception sociale de l'impérialisme qui rend la position des intellectuels toujours plus difficile. »⁶⁸ Et de constater :

Il n'y en a pas beaucoup qui ont l'esprit de décision, une vue claire des choses pour reconnaître que le règlement, si ce n'est de la situation économique de la société, à coup sûr de sa situation morale, est le principe de base du changement le plus radical de cette société.⁶⁹

Benjamin reconnaît alors une qualité à Gide :

Si cette idée apparaît aujourd'hui nettement chez Gide et quelques-uns de ses disciples, sa valeur n'en peut être que plus grande si l'on constate exactement dans quelle situation difficile ils ont acquis cette vue des choses.

Les raisons de cette prise de position sont simples. Il suffit de rappeler que Gide, à la suite de l'incendie du Reichstag dans la nuit du 26 au 27 février 1933, s'était rapproché des communistes et que Benjamin conçut cet article durant le mois de mai 1933, date à laquelle Gide, pour sa part, s'était déjà engagé dans cette lutte contre le fascisme qui lui faisait croire en la nécessité d'une entente avec les communistes. Ainsi, le 30 mai, il avait participé au grand meeting de la salle Bullier, qui avait été organisé par les « Amis de l'Union Soviétique ». Benjamin constate avec satisfaction cette évolution, lui qui avait fui, en France, le régime nazi :

... si l'on pouvait encore douter du sens de cet individualisme poussé à l'extrême, sous le signe duquel commença l'œuvre de Gide, ce doute a perdu toute valeur dans les dernières confessions de l'auteur. Car celles-ci montrent comment cet individualisme cultivé jusqu'à l'exaspération put se changer en communisme lorsqu'il s'appliqua à la réalité du monde extérieur.⁷⁰

Pour Benjamin, il ne fait aucun doute que Gide ne saisit que tardivement l'importance des problèmes sociaux. Il ne manque pas de faire allusion au *Voyage au Congo*. Mais seulement en fin d'article.⁷¹ Car il a avant tout tenu à montrer la logique qui lui semble exister dans l'évolution de la pensée gidienne. Il oppose, de prime abord, Gide à Barrès et le présente comme « le plus

⁶⁷ Bertolt Brecht, *Sein Leben in Bildern und Texten* (Francfort s. M., 1978), p. 135, lettre à Georg Grosz de juillet 1935.

⁶⁸ Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. II, 2, p. 777. Cet article fut publié dans la *Zeitschrift für Sozialforschung* (3, pp. 54-7, cahier 1).

⁶⁹ *Ibid.*, p. 778.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 797.

⁷¹ *Ibid.*, p. 797.

grand chef que l'intelligence française ait trouvé» sur le plan moral.⁷² Résumant les «étapes» qui ont mené Gide au communisme, il n'oublie pas de souligner que celles-ci sont caractéristiques de l'évolution suivie par toute la pensée française depuis la fin du dix-neuvième siècle. La première de ces étapes est justement celle qui pousse Gide à critiquer *Les Déracinés* de Barrès. Benjamin s'appuie évidemment sur l'analyse que fit Gide du roman dans l'article que publia *L'Ermitage* du 15 juillet 1905 et où Gide s'en prend à la théorie de l'enracinement qu'il considère comme «excellente pour les gardiens d'une frontière toujours plus ou moins menacée», mais qu'il se refuse à suivre sans certaines réserves : «Plus, à nos yeux, la pensée de Maurice Barrès et s'éclaire et se justifie, mieux je comprends l'erreur où nous serions de chercher à penser et sentir en Lorrains.»⁷³ Comme le souligne Benjamin, cette théorie de l'enracinement trouve, chez Gide, un écho dans la mesure où justement «être "enraciné" force Racadot à affirmer son originalité».⁷⁴ Car les sentiments qu'elle éveille «exaltent l'individu au profit de la masse»⁷⁵. Benjamin passe sous silence ce dernier point qui ne trouve pas place dans sa conception, ou plutôt il en fournit une interprétation personnelle : «Le monde est, même dans ses extrêmes, encore entier, encore sain, encore nature.»⁷⁶ Et *Les Caves du Vatican* représentent une autre étape dans la pensée d'André Gide : «Dans les Surréalistes Lafcadio a trouvé ses disciples les plus érudits. Ils ont commencé, comme lui, par une série d'"actions gratuites".»⁷⁷ Le cercle se referme, l'«acte gratuit» débouche sur une affirmation de l'individu qui, confrontée à la réalité, aboutit à une recherche d'un idéal qui, pour Benjamin, est celui du communisme. Car le refus de la médiocrité devient «dialectique» et cela «non pas comme méthode propre à l'intelligence, mais comme rythme de vie et passion».⁷⁸

Cet article sur la situation des intellectuels français avait été écrit entre le mois d'avril et la fin de juin 1934, c'est-à-dire au moment où Gide participe au meeting de protestation contre le «Tribunal du Peuple» créé à Berlin.⁷⁹ Benjamin a quitté l'Allemagne pour Paris le 18 mars 1933.⁸⁰ En novembre

⁷² *Ibid.*, p. 796.

⁷³ L'article de Gide, paru dans *L'Ermitage* du 15 juillet 1905, fut repris dans ses *Œuvres complètes*, t. IV, pp. 433-40. Cf. Jean-Pierre Lacassagne, «Lettres inédites de Maurice Barrès à André Gide», *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, mars 1969, p. 356.

⁷⁴ Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. II, 2, p. 795.

⁷⁵ Gide, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 440.

⁷⁶ Benjamin, *op. cit.*, p. 795.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 797.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 795.

⁷⁹ Gide, *Littérature engagée*, p. 338.

⁸⁰ Werner Fuld, *op. cit.*, p. 229.

⁸¹ Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. III, p. 483.

1936 paraît, dans la revue allemande *Das Wort*, l'article de Walter Benjamin intitulé «Pariser Brief : André Gide und sein neuer Gegner». A cette époque, Gide est rentré de son voyage en Russie et, le 6 novembre, il va publier dans *Vendredi* justement l'«Avant-propos» de son *Retour de l'U.R.S.S.*, qui va marquer le début de la rupture avec les communistes français. Benjamin est encore loin de ressentir cette coupure entre Gide et la gauche. Il essaye simplement de tracer un bilan des critiques auxquelles Gide s'est vu exposé depuis qu'il s'est lancé dans l'aventure anti-fasciste : «Pour l'instant, comme Gide a fait cause commune avec le communisme, il se heurte aux fascistes.»⁸¹ Saisissant l'occasion de la parution des *Nouvelles Pages de Journal* (1932-1935), Benjamin souligne les attaques qui parurent dans *L'Écho de Paris*, sous la plume de François Mauriac⁸² et auxquelles répondit Gide, le 23 janvier 1935, devant le tribunal créé par l'Union pour la Vérité.

Mais, dans l'examen de Benjamin, un point reste important qui avait déjà été clairement mis en valeur dans l'article de 1934 : «Gide pouvait se référer à la passion avec laquelle il a fait sienne depuis toujours la cause de l'individu... ; cause dont il a reconnu qu'elle est actuellement défendue par le communisme.»⁸³ Et, citant Gide dans ses *Nouvelles Pages de Journal* à propos de ses propres œuvres, Benjamin place au centre de sa réflexion «l'apologie du dénuement» («Apologie der Bedürftigkeit»)⁸⁴ qui lui semble être le fil rouge traversant toute l'œuvre de Gide et qui se trouvait développée dans les «Réflexions sur l'Allemagne», où Gide déclarait que «l'œuvre la plus personnelle est celle qui comporte le plus d'abnégation»⁸⁵. Suivant Benjamin, Gide s'est ainsi tourné tout au long de son existence vers de «nombreuses formes de faiblesses»⁸⁶, que ce soit dans son *Dostoïevski* ou dans *Les Nouvelles Nourritures*. C'est d'ailleurs dans cette optique que Gide se rapproche de Karl Marx :

Gide a trouvé, pour l'apologie du dénuement, les formes les plus différentes. Elles coïncident toujours avec l'épanouissement de ce dénuement que la société doit rendre visible d'une manière évidente suivant le jeune Marx (l'auteur de *La Sainte Famille*).⁸⁷

Heinrich Mann signale de même que Gide était passé au communisme par l'Évangile⁸⁸, ce qui n'est qu'une variante de l'idée émise par Benjamin. Et Gide lui-même mettait, dans ses «Réflexions sur l'Allemagne», en valeur que

⁸² Le 14 octobre 1933, François Mauriac fait paraître dans *L'Écho de Paris* un article dans lequel il défend l'Église contre les attaques de Gide (v. *Correspondance André Gide — François Mauriac*, CAG 2, pp. 37 et 163-7).

⁸³ Benjamin, *op. cit.*, p. 483.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 484.

⁸⁵ Gide, «Réflexions sur l'Allemagne» (*La N.R.F.*, juin 1919), dans *Incidences*, p. 21.

⁸⁶ Benjamin, *op. cit.*, p. 484.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 484.

⁸⁸ Heinrich Mann, *Ein Zeitalter wird besichtigt* (Reinbeck bei Hamburg : Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1976), p. 267.

«ce n'est pas en se nivelant, mais en s'individualisant, si l'on peut dire, que l'individu sert l'État». ⁸⁹

Benjamin profite de cette analyse pour s'attaquer à Thierry Maulnier qui, avec son livre publié en 1936, *Mythes socialistes*, critiquait l'attitude de Gide et présentait, aux yeux de Benjamin, une définition fasciste de la culture, proche de celle de Bordeaux, Morand et Bedel. Cette forme de culture s'attache à la fois à condamner la civilisation comme «mensonge» ⁹⁰ et s'épuise aussi, en fait, dans ses propres contradictions. D'une part, le refus, en théorie, des formes de l'art qui ne cachent point «la nature animale de l'homme». ⁹¹ Et, d'autre part, en pratique, la transformation de l'art en produit de consommation destiné non pas aux intellectuels, mais à ceux qui se sentent dupés par la société. Théorie et pratique, esthétique et propagande sont les contradictions dans lesquelles s'enferment les amis de Thierry Maulnier aux dires de Benjamin. Gide lui paraît être à l'antipode de ce courant, lui qui, déclare Benjamin en faisant référence au début des *Nouvelles Nourritures*, s'adresse au «jeune lecteur de l'U.R.S.S.» ⁹², à celui qui, «plus tard, peut-être» le lira. ⁹³

Défendre Gide contre les attaques qui avaient accompagné sa lutte auprès des communistes contre le fascisme est certainement le but essentiel de cet article. Mais comment va réagir Walter Benjamin quand Gide, durant ce même mois de novembre 1936, se sépare de ses alliés d'un temps ? Tout d'abord Benjamin tarde à consulter le *Retour de l'U.R.S.S.*, paru en novembre. Il n'en parle pour ainsi dire pas dans sa correspondance. Une remarque nous est fournie par une lettre du 31 janvier 1937, adressée à Max Horkheimer : «J'avais justement le livre de Gide devant moi lorsque est tombée entre mes mains votre notice. Le passage sur la religion est remarquable ; c'est bien le meilleur de ce livre.» ⁹⁴ Et, quand Bertolt Brecht lui demande, dans une lettre de décembre 1936, s'il peut lui faire parvenir le livre de Gide et quels sont les motifs qui ont poussé l'écrivain français à rompre avec les communistes, Benjamin répond simplement en disant qu'il enverra à Brecht le livre de Gide «aussitôt qu'il l'aura lui-même». ⁹⁵ Pas une explication, pas un détail. Benjamin est à San Remo lorsqu'il apprend la parution en juin 1937 des *Retouches*

⁸⁹ Gide, *op. cit.*, p. 19.

⁹⁰ Benjamin, *op. cit.*, p. 487.

⁹¹ Thierry Maulnier, *Mythes socialistes* (Paris, 1936), p. 209, cité par Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 487.

⁹² Benjamin, *op. cit.*, p. 494.

⁹³ Gide, *Roman, récits et soties, œuvres lyriques* (Bibl. Pléiade), p. 253.

⁹⁴ Benjamin, *Briefe*, t. II, p. 733. May Horkheimer est né à Stuttgart en 1895. Il devient en 1930 directeur de l'Institut de recherches sociales à Francfort ; il gagna en 1933 Genève, puis la France et enfin New-York ; il rentra en Allemagne en 1950.

⁹⁵ «Briefwechsel zwischen Walter Benjamin und Bertolt Brecht», *Zur Aktualität Walter Benjamin*, pp. 31-44. La lettre de Walter Benjamin à Bertolt Brecht fut écrite durant l'automne 1936, à San Remo (p. 40).

à mon Retour de l'U.R.S.S.. Dans une lettre au professeur de théologie Fritz Lieb du 9 juillet 1937, il écrit : «Gide a publié son nouveau livre, *Retouches*, qui porte sur son voyage en Russie. Je ne l'ai pas encore vu.»⁹⁶ Le silence s'est fait : colère, amertume ou regret ? Rien de plus ne nous est fourni sur les réactions de Benjamin face à l'attitude de Gide en cette fin de l'année 1936.

En 1938, Benjamin revient sur l'œuvre de Gide. Mais il ne s'occupe plus guère des problèmes de 1936 et considère l'écrivain français d'un point de vue purement littéraire. Dans une lettre à Max Horkheimer du 6 janvier 1938, adressée au sociologue de San Remo où séjournait Benjamin, il est dit : «Gide a raison lorsqu'il affirme que l'on n'a écrit sur aucun écrivain du dix-neuvième siècle plus de sottises que sur Baudelaire.»⁹⁷ Dans sa préface aux *Fleurs du Mal*, Gide avait déclaré : «Baudelaire est sans doute l'artiste au sujet de qui l'on a écrit le plus de sottises ou que l'on a passé sous silence le plus injustement. Je sais certains tableaux de la littérature française au dix-neuvième siècle où il n'est même pas mentionné.»⁹⁸ Que Baudelaire et Gide se trouvent ainsi réunis dans les réflexions esthétiques de Benjamin n'est pas un simple hasard. En effet, d'une part, Benjamin avait publié une traduction des *Tableaux parisiens*, chez Richard Weissbach à Heidelberg. Et, d'autre part, il allait hésiter, en 1939, entre la préparation d'un ouvrage sur les *Confessions* de Rousseau, le *Journal* de Gide, et justement d'une étude sur Baudelaire qui ne sera point achevée.⁹⁹ Dans une lettre en français adressée de Paris à Max Horkheimer, le 30 novembre 1939, Benjamin indiquait ses intentions :

Une chose à vous proposer, ce serait une étude comparée des *Confessions* de Rousseau et du *Journal* de Gide. J'ai lu, là-bas, les *Confessions* que je n'avais pas connues encore. Le livre m'a paru constituer l'ébauche d'un caractère social dont le *Journal* de Gide (qui vient de paraître en édition complète) présenterait le déclin. Cette comparaison devrait fournir une sorte de critique historique de la «sin-cérité». 100

A Gretel Adorno, Benjamin explique son projet le 17 janvier 1940 :

Ce mot d'ébauche veut dire que je ne suis pas fixé encore sur le fond de la question : c'est-à-dire si je ferais mieux d'établir l'étude comparée de Rousseau et de Gide ou bien d'aborder immédiatement la suite du Baudelaire. 101

Le 7 mai 1940, le choix est fait : «Je me suis décidé pour le *Baudelaire*.»¹⁰²

Mais, sur une tout autre question, Benjamin avait encore pris position en ce qui concerne Gide. Le 11 avril 1938, Gide «vient de lire le dernier livre de

⁹⁶ Benjamin, *Briefe*, t. II, p. 733.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 742.

⁹⁸ Gide, préface aux *Fleurs du Mal* (1917), *Incidences*, p. 160.

⁹⁹ Deux fragments de cette étude parurent dans *Charles Baudelaire. Ein Lyriker im Zeitalter des Hochkapitalismus* (Suhrkamp, 1969).

¹⁰⁰ Benjamin, *Briefe*, t. II, p. 835 (le texte original est en français).

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 842 (texte original en français).

¹⁰² *Ibid.*, p. 850, lettre à Theodor W. Adorno.

Céline», *Bagatelles pour un massacre*, dans lequel il découvre des remarques sur la question juive qui lui paraissent tout d'abord n'être «d'aucune portée». Pourtant, dans *La Nouvelle Revue Française* d'avril 1938, Gide publie un article intitulé : «Les Juifs, Céline et Maritain». ¹⁰³ Gide condamne le «raffut» fait par ce livre ¹⁰⁴ :

S'il fallait voir dans *Bagatelles pour un massacre* autre chose qu'un jeu, Céline, en dépit de tout son génie, serait sans excuse de remuer les passions banales avec ce cynisme et cette désinvolte légèreté. ¹⁰⁵

Pour sa part, Benjamin écrit le 16 avril 1938 à Horkheimer, comme commentaire de cette dernière phrase de Gide :

Le mot «banal» en dit long. ¹⁰⁶ J'avais été, moi aussi, frappé par le manque de sérieux de Céline, comme vous vous le rappellerez. En outre Gide, en moraliste qu'il est, vise seulement l'intention et non pas les conséquences de ce livre. Ou le sataniste, qu'il est aussi, n'a rien à objecter à cette intention ? ¹⁰⁷

Les jugements de Benjamin sur Gide et son œuvre n'ont jamais manqué d'une certaine réserve, justement sur les intentions profondes de l'écrivain. L'article sur *La Porte étroite* en était déjà un exemple. Cette lettre sur le «raffut» causé par le livre de Céline en est un autre, sans qu'il soit toujours facile de percer le mystère des analyses propres à Benjamin.

Une chose est certaine : Benjamin attribue une place d'exception à Gide dans le panthéon des écrivains français. Il ne renonce jamais à faire l'éloge d'un homme qu'il juge «éclairé» par rapport à ses contemporains, et surtout plus représentatif d'une bourgeoisie qui tente de se libérer des servitudes de la société capitaliste. Mais, si l'on fait exception de la courte période où Gide se retrouve aux côtés des communistes, Benjamin insiste toujours sur l'aspect difficilement saisissable de cette œuvre qui ne se laisse point enfermer dans une théorie préparée à l'avance. Sa réflexion sur le sataniste Gide en est une preuve. Une certaine méfiance règne dans ces rapports intellectuels entre le jeune critique allemand et l'écrivain français bien installé, non pas dans une société qui ne lui ménage point ses attaques, mais dans son milieu intellectuel.

¹⁰³ Cet article parut dans *La N.R.F.* n° 295, d'avril 1938, pp. 634-6. Cf. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 76.

¹⁰⁴ Cf. Claude Martin, «Les citations de M. Berl : Gide et Zola ; Gide et la question juive», *BAAG* n° 34, avril 1977, p. 59.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 59.

¹⁰⁶ Le début de cette lettre est écrit en français. Le reste a été traduit comme tous les autres textes cités.

¹⁰⁷ Benjamin, *Briefe*, t. II, p. 753.

APPENDICE
 TEXTES DE WALTER BENJAMIN

André Gide : La Porte étroite. *

Schuld und Seligkeit treten reiner im Leben der Kinder in Erscheinung als im spätern, weil die Erscheinungen in ihm nichts anderes beanspruchen, als die wesentlichen Gefühle in sich zu halten. Hier scheinen die feindlichen Heerscharen, Schuld und Seligkeit, noch in den Schauplatz eingebettet, in das friedliche Feld der spätern Schlacht, deren zweideutigen Verlauf und alles entscheidendes Ende erst die kommenden Jahre abzuschätzen vermögen. Deshalb ist nichts trostreicher und zugleich erleuchtender, als von der Höhe jener Jahre herab das Auge auf diesen – wenn auch durchklüfteten so dennoch friedlichen – Gefilden der Kindheit ruhen zu lassen. Nur muss jene Höhe errungen sein, damit die Kindheit dem Ernst des herrschenden Geschicks vergleichbar erscheine, wie in den befreienden und erleuchtenden Kinderepisoden der Brüder Karamasoff. Dagegen ist für einen Künstler, der um den unverstellten Anblick von Schuld und Seligkeit, um das moralische Antlitz seines Helden ringt, der entgegengesetzte Weg, von der Kindheit zum Manne oder zum Weibe kein Vorwurf. Denn der Anblick der Kindheit als der friedlichen Walstatt, um den es diesem Autor zu tun sein Muss, und ihre Erschliessung durch die Macht der Seligkeit und der Verschuldung gelingt nur von jener Höhe herab, während die Betrachtung, die im Felde der Kindheit verharret, so Herrliches sie auch fördert, nicht den Ernst in ihr, welcher dem trauernd Erwachsenen verwandt ist, erschliesst.

Diesen unlösbaren Vorwurf hat André Gide gewählt. "La Porte étroite", die enge Pforte, ist wohl weniger die, durch welche die Tugendhaften, als die, durch welche die kindlichen Menschen in den Himmel einzutreten vermöchten. Weil aber ins Vollenden und Mann-Werden des Kindes völlig neue Kräfte hereinspringen, die nirgends vorbereitet und gefunden werden als in Gott, ist dies kein Gegenstand der Kunst. Gide sucht die Kindheit so hinaufzutreiben, dass sie an den letzten Himmel heranreiche, an Gott, er sucht ihren Ernst aufs tiefste zu prägen. Mit alledem gelingt es ihm nicht, durch die irdischen Stadien des Werdens sie hindurchgehen zu lassen, und der Weg der Seele verläuft mit meteorischer Willkür, weil das, was hier dargetan werden soll, nur der Erinnerung des Mannes, nicht der Gegenwart des Wachsenden zufällt : nämlich die letzte ernste Frömmigkeit der Kindheit. Gide sucht den mühseligen Weg abzukürzen, und weil er die Frömmigkeit in ihrer bewegenden Kraft anerkennt, sucht er Bewegung dort vergebens völlig sichtbar zu machen sucht, jenen Ernst, der ein Gebet aus der Schlacht ist, sieht man. Anders Dostojewski, der in einem Mann den Spiegel aufstellt, in dem Kinderernst und Kinderlust gleich erschütternd dem Betrachter den Anblick von Schuld und Seligkeit erweckt.

Die Bewegung, eingefangen in eine Liebe wie Luft in einem Netz, sucht sich vergebens zu entscheidender Kraft auszuprägen. Es ist vorherzusehen,

* Etude écrite en octobre 1919, non publiée dans une revue. Recueillie dans : Walter Benjamin, *Schriften*, t. II (Francfort s. M. : Suhrkamp Verlag, 1955), pp. 271-3.

dass sie scheitern muss – und kaum das, sondern vielmehr versanden, ehe sie ihre eigene Kraft entfalten kann. Das Buch behandelt eine Kinderliebe, die den Weg durch die schmale Pforte in den Himmel sucht. Diese ihre Heimat glaubt sie nur durch Entsagung zu finden, eine Entsagung, die nicht aus kirchlichen Vorschriften und Wertungen, sondern aus dem allzu früh verspürten Atem der Bewegung selbst ihren Grund nimmt. Das Mädchen wendet sich langsam, aber unerbittlich vom Knaben ab, damit er sich Gott zuwende. Dies geschieht völlig motivlos und als ob das Mädchen auf das Geheiss einer Stimme handle. Die Willkür ihres Handelns beugt den Knaben und den Leser bedrückt sie, wie ein Rätsel, dessen Lösung nichts Gutes verheisst. Er erkennt, worüber die Personen des Buches im Dunkel bleiben, dass nicht eine Offenbarung, ein unwiderrufliches Gebot Alizas Handeln zugrunde liegt, sondern innere Unklarheit, also Willkür. Während in allem einzelnen die vollendete Wahrheit der Bewegung das Buch inspiriert, eine Wahrheit, welche die Sehnsucht seines Autors nach dem wahren Leben zu erkennen gibt, verfällt daher das Ganze innerlich an Einem Punkte. Das Geschehen vereitelt sich selbst, und der unendliche Fehler der Anlage bricht aus. Ein Kreuz von Amethysten nimmt die tote Aliza ins Grab, das einst als ein Geschenk von ihr ihrem Geliebten teuer gewesen ist und, als es in ihre Hand zurückkam, ihre Trennung besiegelte. Nach allem Geschehen aber ist dies Kreuz zuviel, und es liegt da, wie zu Füssen der Seligen im Himmel ein Kieselstein. Verfänglich, ja banal, verrät dies arme Zeichen des Gedenkens das Gebrechen dieser Vorgänge. Sie verkümmern (wie alles Banale) nicht an einem eigentlich falschen Gefühl, vielmehr an einem, das im Ausdruck, kraft einer ursprünglichen Anlage, sich selbst vereitelt.

Was Gide in der Kindheit suchte, liess sich in ihr finden. Er durchwühlt gleichsam wie ein Verzweifelter ihren Boden, aber in ihm ist nicht der Schatz, nicht die Seligkeit selbst zu finden, sondern nur für den Betrachtenden, der um sie weiss, ihre Beschreibung. Dieses Entgleiten, diese Vereitlung ist es, die Gide selbst gefühlt hat, die er zu Beginn ankündigt und die zum Schluss zur Klage ihn beseelt hat. Denn eben auf sie verweisen seine ersten Worte, mit denen er die Bezeichnung des Werkes von dieser Geschichte fernhalten möchte. "D'autres en auraient fait un livre." Er hat, nicht weil er von der Vollendung dieses Geschehens ergriffen gewesen wäre, sondern weil seine Vereitlung ihn erschüttert hat, es aufgezeichnet, um die Klage ihm nachzusenden, zu der, wie jede äussere, so auch die innere Kränkung der Kindheit in sich selbst bewegt.

André Gide und Deutschland : Gespräch mit dem Dichter. *

Es war einer der ersten Kritiker Frankreichs, der mir, als ich vor wenigen Wochen ihn sprach, auf meine Frage : "Wer unter den grossen Franzosen erscheint Ihnen seiner Gestalt, seinem Werk nach uns am verwandtesten ?"

* Paru dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 29 janvier 1928 ; recueilli dans : Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften*, t. IV, 1 (Francfort s. M. : Suhrkamp Verlag, 1972), pp. 497-502.

die Antwort gab : "André Gide." Ich will nicht leugnen, dass ich sie, wenn nicht erwartet, so erhofft hatte. Vermeiden wir aber ein naheliegendes Missverständnis : Wenn Gide, der Mann, der Denker, in gewissen Zügen eine unleugbare Verwandtschaft mit dem deutschen Ingenium hat, so heisst das nicht, er käme, als Künstler, den Deutschen entgegen, mache es seinen deutschen Lesern leicht. Ihnen nicht und nicht seinen Landsleuten.

Das Paris, dem er entstammt, ist nicht das der ungezählten Romanschreiber und des internationalen Komödienmarkts. Anlage und Familie binden ihn mehr als an diese Stadt an den Norden, die Normandie und vor allem den Protestantismus. Man muss ein Werk die "Porte étroite" lesen, um zu erkennen, mit welcher Liebe Gide diese Landschaft umfassen hält, und wie sehr die asketische Leidenschaft seiner jungen Heldin diese Landschaft in sich befasst.

Ein moralistischer, reformatorischer Zug ist seinem Werk von Anfang an eigen gewesen ; produktive und kritische Energie sind bei kaum einem Dichter enger aneinandergewunden gewesen als bei ihm. Und ob es vor dreissig Jahren der Protest des jungen Gide gegen den primitiven, unfruchtbaren Nationalismus Barrès' war, ob heute sein letzter Roman, die "Faux-Monnayeurs" eine schöpferische Korrektur der landläufigen Romanform aus dem Geiste der romantischen Reflexionsphilosophie vornimmt – in diesem Einen : vom Gegebenen, ob er es draussen oder in sich selber fand, nur immer abtossen zu müssen, ist dieser Geist sich durchaus treu geblieben.

Wenn darin das Wesen dieses als Dichter wie als Moralisten gleich bedeutenden Autors liegt, so sind es zwei Grosse, die ihm den Weg zu sich selber gewiesen haben : Oscar Wilde und Nietzsche. Vielleicht hat der europäische Geist in seiner westlichen Gestalt im Gegensatz zu seinem östlichen Gesicht in Tolstoi und Dostojewski nie deutlicher als in dieser Dreierheit sich dargestellt. Wenn dennoch später, als der Dichter die Rede auf das bringt, was er dem deutschen Schrifttum zu verdanken hat, der Name Nietzsche nicht gefallen ist, so mag es sein, weil von Nietzsche reden für Gide in einem allzu intensiven, allzu verantwortlichen Sinne von sich selber handeln hiesse. Denn der würde wenig von Gide erfasst haben, der nicht wüsste, dass Nietzsches Gedanken ihm mehr waren als der Aufriss zu einer "Weltanschauung". "Nietzsche", so hat es Gide gelegentlich in einem Gespräch gesagt, "hat eine königliche Strasse dort gebahnt, wo ich nur einen schmalen Pfad hätte anlegen können. Er hat mich nicht 'beeinflusst' ; er hat mir geholfen."

Es ist Bescheidenheit, wenn von alledem heute kein Wort fällt. Bescheidenheit : diese Tugend hat zwei Gesichter. Es gibt die vorgegebene, die gedrückte, die gespielte des Kleinen und die erwärmende, gelassene, wahre des Grossen. Sie strahlt überzeugend aus jeder Bewegung des Mannes. Man fühlt, er ist gewohnt im Hofstaat der Ideen sich zu bewegen. Von dorthin, von dem Umgang mit Königinnen, die leise Intonation, das zögernde und doch gewichtige Spiel der Hände, der unauffällige, aufmerksame Blick seiner Augen. Und wenn er mir versichert, gemeinhin ein unbequemer Unterredner im Gespräch zu sein – scheu und wild zugleich – so weiss ich : für ihn bedeutet es Gefahr und Opfer zugleich, aus dem gewohnten, einsamen Daseinskreis, jenem Hofstaat, herauszutreten. Er zitiert mir das Wort Chamforts : "Hat jemand ein Meisterwerk zustande gebracht, so haben die Leute nichts

Eiligeres zu tun, als ihm das nächste unmöglich zu machen." Gide hat die Ehren und Würden des Ruhms so kräftig wie sonst keiner von sich abgeschüttelt. "Zwar heisst es", sagt er, "bei Goethe, nur die Lumpe sind bescheiden, aber doch gab es", so fährt er fort, "keinen Genius, der bescheidener gewesen wäre als er. Denn was will es heissen, im höchsten Alter noch die Geduld, die Unterordnung über sich gebracht zu haben, sich mit dem Persischen zu befassen. Ja, lesen selber war für diesen Mann, am Abend eines ungeheuren Werktags, schon Bescheidenheit."

Es ging in Frankreich eine Zeitlang das Gerücht, Gide wolle die Wahlverwandtschaften übersetzen. Und da noch jüngst das Tagebuch seiner "Kongoreise" von der erneuerten Lektüre des Buches spricht, so werfe ich eine Frage danach ins Gespräch. "Nein", erwidert Gide, "übersetzen ist mir jetzt ferner gerückt. Freilich, immer noch würde Goethe mich anziehen." Hier ein leichtes für ihn charakteristisches Zögern. "Und gewiss in den Wahlverwandtschaften ist der ganze Goethe. Wenn ich aber jetzt überhaupt etwas übersetzen würde, dann wären es eher Prometheus, Stellen aus der Pandora oder entlegene Prosaseiten, wie die Schrift über Winckelmann."

Hier denke ich an Gides jüngst erschienene Übersetzung aus dem Deutschen, ein Kapitel des "Grünen Heinrich" von Gottfried Keller. Was mag den Dichter in dieser Richtung gerufen haben? Mir geht ein Wort von Gides verstorbenem Freunde Jacques Rivière durch den Kopf — das Wort von dem "Zaubergarten des Zögerns", in welchem Gide auf Lebenszeit verweile. Diesen Garten hat auch Keller, der Dichter der gründlichen Hemmungen und leidenschaftlichen Vorbehalte, bewohnt, und so mag die Begegnung der beiden grossen Prosaiker sich ergeben haben.

Aber es kommt nicht dazu, dass ich Gide selber darüber vernehmen könnte. Denn, mit einer plötzlichen Wendung der Unterhaltung: "Ich möchte Ihnen noch einige Worte über die Absicht meines Kommens sagen. Es geschah mit dem Vorhaben, eine conférence in Berlin zu halten. Und ihrer Vorbereitung wollte ich, in aller Ruhe und Zurückgezogenheit, die erste Woche meines Aufenthaltes widmen. Aber es kam ganz anders als ich vermutet hatte. Denn die Liebenswürdigkeit der Berliner, ihr zuvorkommendes Interesse für mich, erwiesen sich als so gross, dass die Musse, mit der ich gerechnet hatte, sich nicht einstellen wollte. Begegnungen und Gespräche füllten meine Zeit aus. Andererseits stand mein Entschluss fest, nicht anders als mit einer sehr durchdachten Rede hier zu erscheinen. Je voulais faire quelque chose de très bien. Und ich würde mich freuen, wenn Sie das bekannt gäben und hinzufügten, dass mein Vorsatz nicht aufgegeben, sondern nur seine Ausführung vertagt ist. Ich werde wiederkommen und werde meine conférence mitbringen. Sie wird vielleicht dann ein ganz anderes Thema haben, als es mir für diesmal vor Augen stand. Nur soviel: ich hatte nicht vor und plane auch ferner nicht, hier über französisches Schrifttum zu sprechen, wie es in letzter Zeit des öfteren geschehen ist. Immer wieder habe ich in Berliner Gesprächen erfahren können, wie gut bei Ihnen alle, die es angeht, darüber unterrichtet sind.

Ich gedachte von etwas ganz anderem zu sprechen. Ich wollte darlegen, was für mich als französischen Autor in Ihrer Literatur das Fruchtbare, Förderlichste gewesen ist. Sie hätten von mir gehört, welche Rolle Goethe,

Fichte, Schopenhauer in Frankreich und besonders für mich gespielt haben. Auch hätte ich die Gelegenheit ergriffen, von dem neuen intensiven Interesse, das deutsche Dinge jetzt bei uns finden, mit Ihnen zu reden. Ich darf, wenn ich den heutigen französischen Literaten gegen den der vorigen Generationen halte, das eine sagen : Er ist wissbegieriger geworden ; sein Blickfeld ist im Begriff, sich über die kulturellen und sprachlichen Grenzen der Heimat hinaus zu weiten. Vergleichen Sie mit dieser Haltung das Wort von Barrès : 'Sprachen lernen ! Wozu ? Um dieselbe Dummheit auf drei oder vier verschiedene Arten zu sagen ?' Bemerken Sie das Erstaunliche dieser Wendung ? Barrès denkt überhaupt nur ans Reden ; das Lesen einer fremden Sprache, das Eingehen in eine fremde Literatur zählen für ihn nicht. War es bei Barrès ein vorwiegend nationales Genügen, so war es um die gleiche Zeit bei Mallarmé ein Genügen an der geistigen Innenwelt, das jeden Blick ins Draussen, Reiselust und Sprachenkunde, zu etwas Seltenem machte. Führte nicht vielleicht die Philosophie des deutschen Idealismus ihre französischan Jünger zu dieser Haltung ?"

Und Gide erzählt die reizende Anekdote, wie die Hegelsche Lehre durch Villiers de l'Isle-Adam in den Kreis um Mallarmé Eingang gefunden habe. Villiers nämlich kaufte als junger Mann eines Tages an einer Strassenecke eine Düte heisser Kartoffeln ; die Düte aber war ein Bogen aus einer Übersetzung von Hegels Ästhetik. So und nicht auf dem offiziellen Weg über die Sorbonne und Victor Cousin soll der deutsche Idealismus zu den Symbolisten gekommen sein.

"Ne jamais profiter de l'élan acquis" – nie vom einmal erreichten Elan Gebrauch machen : das bekennt im "Journal des Faux-Monnayeurs" Gide als einen der Grundsätze seiner literarischen Technik. Aber es ist weit mehr als eine Regel seines Schreibens, es ist der Ausdruck einer Geisteshaltung, die jeder Frage begegnet, als sei sie die erste, die einzige einer Welt, die nur eben erst aus dem Nichts hervorgegangen ist. Und wenn der Dichter als repräsentativste Erscheinung des geistigen Frankreichs eines hoffentlich nahen Tages an deutsche Hörer sich wenden wird, wird er im Sinne solch neuen Beginns, in einem Geist einsetzen, der nichts den Stimmungen und Konjunkturen der öffentlichen Meinung hüben und drüben dankt. Niemandem mehr als dem, der vor vielen Jahren geschrieben hat : "Wir erkennen nur das Werk als wertvoll an, das im tiefsten eine Offenbarung des Bodens und der Rasse ist, aus der es hervorging", ist Völkergemeinschaft ein Ding, das nur in höchster, präzisester Ausprägung, freilich auch nur in strengster geistiger Läuterung der nationalen Charaktere sich bildet. Halbdunkel oder Verschwommenheit, wo immer es sei, sind ihm fremd : nicht umsonst hat sich Gide immer wieder als Fanatiker der Zeichnung, des scharfen Konturs bekannt.

In diesem Sinne werden wir ihn, den grossen Franzosen, der seiner Physiognomie durch Arbeit, Leidenschaft und Mut die europäische Prägung zu geben vermocht hat, gespannt und freudig in Deutschland zurückerwarten.

Gespräch mit André Gide. *

Es ist schön, André Gide in seinem Hotelzimmer zu sprechen. Ich weiss,

dass er ein Landhaus in Cuverville und eine Wohnung in Paris hat, und gewiss wäre der Eindruck unvergesslich, ihm unter seinen Büchern an den Stätten zu begegnen, wo er Grosses geplant und durchgeführt hat. Aber es wäre nicht dies : diesen grossen Reisenden inmitten seiner gebündelten Habe, omnia sua secum portans, in wehrhafter Bereitschaft im hellen Vormittagslicht seines geräumigen Zimmers am Potsdamer Platz anzutreffen. Zugestanden : das Interview, eine Form, die Diplomaten, Finanziere, Filmleute sich geschaffen haben, ist auf den ersten Blick nicht die, in der ein Dichter, der differenzierteste unter den lebenden, sich zu erkennen gibt. Sieht man genauer zu, so steht es doch anders. Rede und Antwort artikulieren wie Schlaglicht das Gidesche Denken. Ich vergleiche es einem Fort : so unübersehbar im Aufbau, voller eingezogener Umwallungen und ausfallender Bastionen, vor allem so formstrenge und so vollendet im Aufbau seiner dialektischen Zweckmässigkeit.

So viel weiss auch der letzte Amateur, dass es gefährlich und mit Weiterungen verbunden ist, Aufnahmen in der Nähe von Forts zu machen. Papier und Bleistift mussten beiseite bleiben, und wenn die folgenden Worte authentisch sind, so danken sie es der Schärfe der leisen, begeisterten Stimme, von der sie kamen.

Kaum eine der Fragen, die mehr aus Routine denn aus Anteil in einem Interview gewöhnlich auftauchen, hatte ich Gide zu stellen. Denn wie er da vor mir auf einer Stufe seines Erkers sass, den Rücken gegen den Sitz eines Sessels gelehnt, einen barunen Foulard um den Hals und die Hände über den Teppich ausgreifend oder gesammelt ums Knie geschlungen, ist er sich selber Frager und Sprecher genug. Ab und zu fällt sein Blick aus der deutlichen Hornbrille auf mich, wenn eine der seltenen Fragen sein Interesse erregt hat. Sein Gesicht zu betrachten ist faszinierend, sei es auch nur, um dem wechselnden Spiel von Malice und Güte zu folgen, von denen man zu sagen versucht ist, dass beide die gleichen Falten bewohnen, geschwisterlich in seine Miene sich teilen. Und es sind nicht die schlechtesten Augenblicke, wenn die reine Freude an einer malitiösen Anekdote seine Züge erleuchtet.

Es gibt heute keinen europäischen Dichter, der den Ruhm, als er endlich, gegen Ende der Vierziger, kam, ungastlicher bei sich empfangen hätte. Keinen Franzosen, der gegen die Académie Française sich fester verschanzt hätte. Gide und D'Annunzio — man braucht die Namen nur nebeneinander zu stellen, um zu erkennen, was einer für und gegen den Ruhm vermag." Wie setzen Sie sich mit dem Ihren auseinander ? "Und nun erzählt Gide, wie wenig er ihn gesucht, wem er es dankte, dass er ihn dennoch eines Tages fand, und wie er sich dagegen zur Wehr setzt.

Bis 1914 war er der festen Überzeugung, er werde erst nach seinem Tode gelesen werden. Das war nicht Resignation, das war Vertrauen in den Bestand und die Kraft seines Werkes. "Mir sind, seit ich zu schreiben begann, Keats, Baudelaire, Rimbaud darin ein Vorbild gewesen, dass ich, wie sie, nur meinem Werk, nichts anderm, meinen Namen danken wollte." Wenn ein Dichter ein-

* Ce texte a été écrit en 1928, mais n'a pas été publié à l'époque. Il se trouve recueilli dans les *Gesammelte Schriften* de Walter Benjamin, à la suite du précédent (t. IV, 1, pp. 502-9).

mal diesen Posten bezogen hat, dann ist es nichts Seltenes, dass ein Feind eingreift, Bileams Esel. Das war für Gide Henri Béraud, der Romancier. Er hat dem französischen Zeitungsleser so lange versichert, dass es nichts Dümmeres, Langweiligeres und Verderbteres als die Bücher von André Gide gäbe, bis die Leute schliesslich aufmerksam wurden und fragten : Wer ist denn eigentlich dieser André Gide, den die anständigen Leute um keinen Preis lesen dürfen ? Als einmal viele Jahre später Béraud in einem seiner Ausbrüche schrieb, zu allem ändern sei dieser Gide auch noch undankbar gegen seine Wohltäter, da schickte der Dichter, um diesen herben Vorwurf zu entkräften, Béraud die schönste Schachtel Pihan-Schokolade. Dabei ein Kärtchen mit den Worten : "Non, non, je ne suis pas un ingrât."

Was den Gegnern des frühen Gide am meisten wider den Strich ging, war die Erkenntnis, dass man im Ausland Gide beachtenswerter fand als sie selber. Das gibt, so dachten sie, einen ganz falschen Eindruck. Und in der Tat, vom Durchschnitt der Pariser Romanfabrikation hätten ihre eigenen Bücher einen richtigeren gegeben. Gide ist früh bei uns übertragen worden und bleibt seinen ersten Übersetzern, Rilke bis zu seinem Tode, Kassner und Blei noch heute, in Freundschaft verbunden. So stehen wir bei der aktuellen Frage der Übersetzung. Gide selbst ist als Übersetzer für Conrad eingetreten, hat als Übersetzer mit Shakespeare sich auseinandergesetzt. Von seiner meisterhaften Übertragung von Antonius und Cleopatra wussten wir. Nun ist vor kurzem Pitoëff, der Direktor des Théâtre de l'Art, mit der Bitte an ihn herangetreten, den Hamlet zu übersetzen. "Monate hat mich der erste Akt gekostet. Als er fertig war, schrieb ich an Pitoëff : Ich kann nicht mehr, es nimmt mich zu sehr hin." "Aber Sie werden den Akt publizieren ?" "Vielleicht, ich weiss es nicht. Augenblicklich ist er verloren. Irgendwo unter meinen Papieren in Paris oder Cuverville. Ich bin so viel auf Reisen, ich kann nichts ordnen." Nicht ohne Absicht lenkt er nun das Gespräch auf Proust. Er weiss um das deutsche Übersetzungsunternehmen, kennt auch die dunklen Blätter in dessen Geschichte. Desto freundlicher seine Hoffnung auf deren günstigen Ausgang. Und weil es eine Erfahrung ist, dass bei allen, die sich näher mit Proust befassten, diese Beziehung einen phasenhaften Verlauf nahm, so wage ich die Frage nach der seinen. Sie macht von diesem Gesetz keine Ausnahme. Der junge Gide ist Zeuge der unvergessenen Zeit gewesen, da Proust, der blendende Causeur, in den Salons aufzutreten begann. "Ich habe ihn, wenn wir uns in Gesellschaft begegneten, für den rabiatesten Snob gehalten. Ich glaube, er wird mich nicht anders eingeschätzt haben. Keiner von beiden ahnte damals die nahe Freundschaft, die uns verbinden sollte." Und als dann eines Tages der meterhohe Stoss von Heften auf dem Verlagsbureau der NRF eintraf, war zunächst alles fassungslos. Nicht gleich wagte sich Gide in diese Welt zu versenken. Als er es aber begonnen, da erlag er ihrer Faszination. Seitdem ist Proust ihm einer der grössten unter allen Bahnbrechern dieser jüngsten Eroberung des Geistes : der Psychologie.

Auch dies Wort wieder eine Tür zu einer der unabsehbaren Galerien, in deren Fluchten sich der Blick, wenn man mit Gide spricht, beinah zu verlieren droht. Psychologie die Ursache vom Untergang des Theaters. Das psychologische Drama sein Tod. Psychologie der Bereich des Differenzierten, Isolierenden, Dekonzertierenden. Das Theater der Bereich der Einhelligkeit, der

Verbundenheit, der Erfüllung. Liebe, Feindschaft, Treue, Eifersucht, Mut und Hass — dem Theater sind das alles Konstellationen, absehbare, vorgegebene Aufrisse, das Gegenteil von dem, was sie der Psychologie sind, deren Einsicht in der Liebe Hass, im Mut Feigheit entdeckt. "Le théâtre, c'est un terrain banal."

Wir kommen auf Proust zurück. Gide entwirft die nun schon klassisch werdende Schilderung von diesem Krankenzimmer, diesem Kranken, der da im ständig verdunkelten Gemach, das, um Geräusche abzuhalten, ringsum mit Kork ausgelegt, — selbst seine Fensterläden waren mit Polstern gefüttert — nur selten Besucher sah, auf seinem Bette, ohne Unterlage, von Haufen vollgekratzelten Papiers umtürmt, schrieb, noch seine Korrekturen, statt sie zu lesen, mit Zusätzen überdeckte "bien plus que Balzac" (noch mehr als Balzac). Bei aller Bewunderung aber spricht Gide es aus: "Ich habe mit seinen Menschen keinen Kontakt. Vanité — das ist der Stoff, aus dem sie gemacht sind. Ich glaube, in Proust hat vieles gelegen, was er nicht zum Ausdruck gebracht hat, Knospen, die sich nie haben erschliessen können. In seinem späteren Werk hat eine gewisse Ironie die Oberhand über das Moralische und Religiöse gewonnen, das in den frühen Schriften vernehmbar ist." Auch scheint es, als erkenne der Dichter eine von Ironie bisweilen verhüllte Zweideutigkeit des Proustschen Wesens in einem Grundzug seiner Technik, seiner Komposition. "Man spricht von Proust dem grossen Psychologen. Gewiss, er war es. Wenn man aber so oft darauf hinweist, wie kunstvoll er es verstünde, den Wandel seiner Hauptfiguren in der Folge ihres Lebens darzustellen, so übersieht man vielleicht das Eine: Jede seiner Figuren, bis zur kleinsten herab, ist nach einem Modell gearbeitet. Dieses Modell aber blieb nicht immer dasselbe. Für Charlus zum Beispiel waren es sicher zumindest zwei; dem Charlus der letzten Epoche hat ein ganz anderer zum Vorbild gedient als dem stolzen der ersten." Gide spricht von Surimpression, von einem "fondu". Wie im Film verwandelt sich eine Person allmählich in eine andere.

"Ich kam", sagt Gide am Ende einer Pause, "um eine conférence zu halten. Doch das Berliner Leben hat mir nicht Ruhe zu dem gelassen, was ich eigentlich vorhatte. Ich komme wieder. Dann werde ich meine conférence mitbringen. Aber heute schon möchte ich Ihnen über mein Verhältnis zur deutschen Sprache einiges sagen. Nach langer, intensiver und ausschliesslicher Beschäftigung mit dem Deutschen — sie fiel in die Jahre meiner Freundschaft mit Pierre Louÿs, und wir lasen zusammen den zweiten Faust — habe ich sehn Jahre lang die deutschen Dinge links liegen gelassen. Das Englische nahm all meine Aufmerksamkeit gefangen. Im vorigen Jahr nun, im Kongo, schlug ich endlich wieder ein deutsches Buch auf, es waren die Wahlverwandtschaften. Da machte ich eine merkwürdige Entdeckung. Mit dem Lesen ging es nach dieser zehnjährigen Pause nicht schlechter, sondern besser. Es ist" — hier insistiert Gide — "nicht die Verwandtschaft zwischen Deutsch und Englisch, was mir die Sache leichter werden liess. Nein, eben dies, dass ich von meiner eigenen Muttersprache abgestossen hatte, das gab mir den Elan, mich einer fremden zu bemächtigen. Beim Sprachenlernen ist nicht das Wichtigste, welche man erlernt; die eigene zu verlassen, das ist ausschlaggebend. Auch versteht man sie im Grunde erst dann." Gide zitiert einen Satz aus der Reiseschilderung des Seefahrers Bougainville: "Als wir die Insel verliessen, gaben

wir ihr den Namen *Ile du Salut*." Und daran schliesst er nun den wunderbaren Satz : "Ce n'est qu'en quittant une chose que nous la nommons." (Erst dem, wovon wir scheiden, geben wir einen Namen.)

"Wenn ich", so fährt er fort, "die Generation, die mir folgte, in Einem beeinflusst habe, so darin, dass nun die Franzosen beginnen, für fremde Länder und fremde Sprachen ein Interesse zu zeigen, wo früher Gleichgültigkeit, Indolenz herrschte. Lesen Sie den "Voyage de Sparte" von Barrès, und Sie werden wissen, wie ich es meine. Was Barrès in Griechenland sieht, ist Frankreich, und wo er Frankreich nicht sieht, da will er nichts gesehen haben. So sind wir denn unversehens bei einem der Gideschen Lieblingsthemen : Barrès. Seine Kritik der "Déracinés" von Barrès, die nun schon dreissig Jahre zurückliegt, war mehr als eine scharfe Ablehnung dieses Epos der Bodenständigkeit. Sie war das meisterhafte Bekenntnis des Mannes, der saturierten Nationalismus nicht gelten lässt und das französische Volkstum nur da erkennt, wo es den Spannungsraum der europäischen Geschichte und der europäischen Völkerfamilien in sich beschliesst.

"Die Entwurzelten" – Gide hat nur liebenswürdigen Spott für eine dichterische Metaphor, die so ganz an der wahren Natur vorbeigeht. "Ich habe immer gesagt, es ist schade, dass Barrès die Botanik gegen sich hat. Als ob der Baum sich beschränke, nicht vielmehr mit allen Ästen triebhaft ins Weite, in den Luftraum hinaus greift. Es ist ein Unglück, wenn Dichter nicht den leisesten Begriff von Naturwissenschaft haben." Vor mir sitzt der Mann, der einmal geschrieben hat : "Ich will es nur noch mit der Natur zu tun haben. Ein Gemüsewagen befördert mehr Wahrheit als die schönsten Perioden des Cicero." Auch jetzt hält dieser Bilderkreis den Dichter fest. "Ich sprach vorhin von Proust, wieviele seiner Knospen unentwickelt blieben. Bei mir war es anders. Ich will, dass alles, was ich mitbekommen habe, an den Tag kommt, seine Form finde. Das hat vielleicht einen Nachteil gehabt. Mein Werk hat etwas vom Gebüsch, aus dem nicht leicht meine entscheidenden Züge sich herauslösen. Hierin gedulde ich mich. 'Je n'écris que pour être relu.' (Ich schreibe nur, um wiedergelesen zu werden.) Ich zähle auf die Zeit nach meinem Tode. Erst der Tod wird die Figur aus dem Werk heraustreiben. Dann wird dessen Einheit unverkennbar werden. Allerdings : Leicht habe ich sie mir nicht werden lassen. Ich weiss, es gibt Dichter, die von Anfang an nur immer enger sich zu beschränken trachten. Ein Mann wie Jules Renard ist nicht durch Entfaltung, sondern durch rücksichtsloseste Beschneidung seiner Triebe zu dem gekommen, was er darstellt. Und das ist nicht wenig. Kennen Sie seine Tagebücher ? Eines der interessantesten Dokumente... Aber so etwas kann bisweilen skurrile Züge annehmen. Mir geht es ganz anders. Ich weiss, wie quälend meine erste Begegnung mit Stendhals Büchern ausfiel, wie feindlich mich diese Welt zuerst ansprach. Gerade deshalb fühlte ich mich von ihr passioniert. Später habe ich viel von Stendhal gelernt." Gide ist ein grosser Lernender gewesen. Vielleicht hat, wenn man näher zusieht, gerade das vor fremdem Einfluss ihn weit entschiedener bewahrt, als störrische Verschlossenheit es vermocht hätte. "Beeinflusst" ist am meisten der Träge, während der Lernende früher oder später dazu gelangt, Dessen sich zu bemächtigen, was am fremden Schaffen ihm das Dienliche ist, um es als Technik seinem Werke einzugliedern. In diesem Sinne gibt es wenige Autoren, die

mehr und hingebener lernten als Gide. "Ich ging in jeder Richtung, die ich einmal einschlug, bis zum Äussersten, um sodann mit derselben Entschiedenheit der entgegengesetzten mich zuwenden zu können." Dies grundsätzliche Verneinen jeder goldenen Mitte, dieses Bekenntnis zu den Extremen, was ist es anderes als die Dialektik, nicht als Methode eines Intellekts, sondern als Lebensatem und Passion dieses Mannes. Gide will mir, wie es scheint, nicht widersprechen, wenn ich den Grund für alles Unverständnis und für manche Feindschaft, die ihm begegneten, hier vermute. "Es gilt", erklärt er weiter, "vielen für ausgemacht, ich könne immer nur mich selber zeichnen, und wenn dann meine Bücher die verschiedenartigsten Figuren ins Spiel setzen, dann schliesst ihr Scharfsinn: Wie charakterlos, schwankend und unzuverlässig muss der Verfasser sein."

"Integrieren", das ist Gides denkerische und darstellerische Leidenschaft. Das wachsende Interesse an 'Natur' — als Lebensrichtung der Reife bei vielen Grossen bekannt — will bei ihm heissen: Die Welt ist auch in den Extremen noch ganz, noch gesund, noch Natur. Und was ihn diesen Extremen zutreibt, das ist nicht Neugier oder apologetischer Eifer sondern höchste dialektische Einsicht.

Man hat von diesem Manne sagen können, er sei der "poète des cas exceptionnels", der Dichter der Ausnahmefälle. Gide: "Bien entendu, so ist es. Aber warum? Wir stossen Tag für Tag auf Verhaltensweisen, auf Charaktere, die durch ihr blosses Dasein unsere alten Normen ausser Kurs setzen. Ein grosser Teil unserer alltäglichsten wie unserer ausserordentlichsten Entscheidungen entzieht sich der überkommenen sittlichen Wertung. Und weil dem so ist, tut es not, solche Fälle zunächst einmal aufzunehmen, genau, ohne Feigheit und ohne Zynismus." Was immer Gide zum Studium dieser Dinge in Romanen wie den "Faux-Monnayeurs", in Essays, in seiner bedeutenden Autobiographie "Si le grain ne meurt" geschrieben hat, seine Gegner würden es ihm vergeben, wäre darin nur der kleine Schuss von Zynismus, der die Snobs und die Spiesser mit allem aussöhnt. Was ihnen auf die Nerven geht, ist nicht die "Unmoral", sondern der Ernst. Der aber ist Gide unveräusserlich bei aller Malice seiner Konversation und aller souveränen Ironie, wie sie im "Prométhée mal enchaîné", in den "Nourritures terrestres", in den "Caves du Vatican" zum Durchbruch kommt. Er ist, wie Willy Haas es dieser Tage aus sprach, der für den Augenblick letzte Franzose vom Schlage Pascals. In der Linie der französischen Moralisten, die mit La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues sich fortsetzt, ist ihm keiner verwandter als eben Pascal. Ein Mann, den sie im 17. Jahrhundert, wenn es die oberflächliche klinische Terminologie unserer Zeit schon gekannt hätte, ganz gewiss einen "cas particulier", einen Kranken, genannt haben würden. Gerade damit steht Gide wie Pascal in der Reihe der grossen Erzieher Frankreichs. Für den eigenbrötelnden, eingezogenen, verkauzten Deutschen wird immer das Vorbild, die erzieherische Figur schlechthin, Der sein, der in Gestalt oder Lehre den deutschen Typus, wie heute Hofmannsthal und Borchardt es versuchen, herstellt. Den Franzosen aber, die, im Volkscharakter reich und vielfältig nach Stämmen geschieden, in ihren nationalen und literarischen Tugenden stärker, prekärer als sonst ein Volk standardisiert sind, ist der grosse Ausnahmefall, der moralisch durchleuchtete, höchste erzieherische Instanz. Der ist Gide.

Dies Antlitz, in dem bisweilen der grosse Dichter mehr sich verbirgt als verrät, kehrt unablenkbar seine drohend gesammelte Front der moralischen Indifferenz und dem laxen Genügen entgegen.

Nous publierons dans notre prochaine livraison le dernier des quatre textes de Walter Benjamin qu'a rassemblés pour nos lecteurs Claude Foucart : «Pariser Brief (I) : André Gide und sein neuer Gegner» (publié en novembre 1936 dans Das Wort).

N.D.L.R. — Signalons à nos lecteurs que vient de paraître, aux Éditions Aubier (Paris), le premier tome de la Correspondance de Walter Benjamin, traduite par Guy Petitdemange : ce volume couvre les années 1910 (Benjamin a alors dix-huit ans) à 1928 (date de sa rencontre avec Gide).

AUTEUR ET NARRATEUR
DANS
LES FAUX-MONNAYEURS

par
ROY PRIOR

Le présent article a été proposé au BAAG par l'entremise de notre ami Jacques Cotnam, professeur à York University (Toronto) et Délégué général de l'AAAG pour l'Amérique du Nord. Il nous a paru intéressant de le faire connaître à nos lecteurs, car il témoigne, un demi-siècle après la parution du chef-d'œuvre de Gide, chez un jeune et intelligent lecteur canadien de 1979, d'une fondamentale mise en question de la réussite romanesque des Faux-Monnayeurs — et ce, en dépit de l'histoire récente du genre qui n'a cessé de confirmer et d'explorer la modernité et la richesse de l'œuvre.

Après cinquante ans, le statut des *Faux-Monnayeurs* dans l'œuvre de Gide est encore incertain. Ce livre, le seul auquel l'écrivain accorde la désignation de «roman», aurait dû être un chef-d'œuvre et le point culminant de son œuvre. Pourquoi l'assentiment des critiques lui a-t-il toujours été refusé ? Il y a sans doute de multiples raisons, mais l'un des aspects qui provoque très souvent un certain malaise est un aspect tout à fait fondamental, à savoir : la narration et le narrateur.

Le mode de narration principal est évident dès le premier paragraphe. Bernard est seul à la maison : qui pourrait savoir et nous rapporter ce qu'il fait, sauf un narrateur du genre omniscient ? Tout le long du roman, celui-ci raconte les faits et gestes des personnages en s'adressant au lecteur à la manière des narrateurs traditionnels ; et pourtant, d'une façon tout à fait paradoxale, il refuse formellement l'omniscience, et rappelle sans cesse au lecteur que son savoir est limité. Quelquefois, on dirait que c'est une simple façon de parler : «je ne sais quelle secrète réserve...» (p. 13) ¹, «je ne sais trop quoi...» (p. 50) ;

mais souvent le récitant prétend ignorer un détail : « Je ne sais pas trop où il dîna ce soir, ni même s'il dîna du tout » (p. 35), « Je ne sais trop comment Vincent et lui se sont connus. Au lycée sans doute... » (p. 50). Il s'agit parfois de quelque chose que le narrateur voudrait bien savoir : « J'aurais été curieux de savoir ce qu'Antoine a pu raconter à son amie la cuisinière ; mais on ne peut pas tout écouter » (p. 35). Le narrateur se pose des questions au sujet des réactions des personnages : « Est-ce par insensibilité qu'il la quitte ainsi ? Je ne sais » (p. 389). Il prétend que ses personnages mènent une vie tout à fait indépendante, et déplore le fait que Bernard a pris la place d'Olivier près d'Édouard (p. 282), bien qu'il ait déjà montré qu'il savait que cela arriverait (p. 100).

Pourtant, ces contraintes, ces limites semblent tout à fait arbitraires, puisqu'elles ne gouvernent le narrateur que d'une façon incertaine et spasmodique : ailleurs, il s'accorde tous les privilèges de l'omniscience. Mais, avant d'en venir aux privilèges dont jouit ce narrateur, il convient de décrire les éléments qui définissent en général l'omniscience de n'importe quel auteur, qu'il délègue à son narrateur, et dont il peut se servir ou non selon ses goûts, ses préférences, et sa conception du roman.

Le narrateur omniscient peut, s'il le veut, tout savoir, tout décrire, tout raconter. Il peut se situer n'importe où, à n'importe quel moment, et il peut raconter ce qui s'est passé avant ce moment-là. Il peut nous rapporter les réactions et les mobiles de n'importe quel personnage, tout ce que celui-ci ressent et pense, y compris ce dont le personnage n'est pas, ou pas tout à fait, conscient. Mieux, il peut nous fournir des renseignements sur les relations entre les personnages, renseignements qu'aucun personnage ne serait à même de nous donner. Il peut nous donner des renseignements privilégiés de toutes sortes, par exemple en prédisant l'avenir. Il peut dire ce qu'il pense des événements ou des personnages, et ce qu'il ressent à leur égard. Il peut faire un commentaire d'ordre général, faire des réflexions sur les hommes, la vie, l'amour... — en effet, il peut parler au lecteur de n'importe quoi, y compris le roman qu'il est censé être en train d'écrire.

Or, si on laisse de côté les mystérieuses exigences qui entravent de temps en temps sa liberté, on constate que le narrateur des *Faux-Monnayeurs* jouit pleinement de tous ces privilèges, et que, comme tout narrateur, il s'accorde le droit de choisir ce qu'il fera savoir, ainsi que la façon dont il le rapportera.² Il est évident tout le long du roman qu'il peut être n'importe où à n'importe quel moment ; parfois il s'adresse au lecteur en décidant de changer de lieu : « Quittons-là » (p. 35), « quittons un instant Olivier et Bernard » (p. 338), et

¹ Nous citons en suivant la pagination de l'édition originale (Paris : Editions de la N.R.F., 1925).

² Ce qui rend encore plus mystérieuse sa déclaration qu'« on ne peut pas tout écouter » (p. 35).

une fois au moins il semble qu'il obéisse à quelque exigence : « Il est temps de retrouver Bernard » (p. 73), mais d'ordinaire il change de lieu sans commentaire. Albert Guérard³ croit que le narrateur ne peut pas être en deux endroits à la fois, mais au cinquième chapitre de la troisième partie on assiste à trois scènes qui, si elles ne se déroulent pas en même temps, empiètent l'une sur l'autre : Olivier et Bernard s'aperçoivent de la présence de Georges et, « tournant les talons aussitôt » (p. 338), ils entrent dans un restaurant ; on assiste à la scène des jeunes, qui suit la rencontre ; peu après, Ghéridanisol s'en va déjeuner avec Strouvilhou, et nous assistons à cette conversation ; puis nous écoutons la conversation de Bernard et d'Olivier pendant qu'ils déjeunent.

La plupart des renseignements sur le passé ne nous sont pas fournis par le narrateur, mais il n'est point incapable d'en donner. Ainsi, nous apprenons qu'Antoine « était dans la maison depuis quinze ans ; il avait vu grandir les enfants. Il avait pu voir bien des choses » (p. 21) ; que Vincent et Passavant « s'étaient perdus de vue quelques années, puis [...] rencontrés de nouveau » (p. 50), et on lit toute une longue étude du comportement de Vincent au temps de sa liaison avec Laura (pp. 183-5).

Ce qu'on appelle « le point de vue » implique une perception de ce qui se passe à l'intérieur, pour ainsi dire, de tel ou tel personnage, et même de ce qui se passe en lui sans qu'il en soit conscient ; or, il n'y a guère de personnage des *Faux-Monnayeurs* dont le lecteur n'ait une telle vision — inutile d'en donner trop d'exemples, il suffit de considérer n'importe quel passage, à l'exception des « scènes montées ». On passe librement du point de vue d'un personnage à celui d'un autre, on saisit des nuances psychologiques que le personnage ignore ou reconnaît à peine ; et de ces aperçus privilégiés le narrateur tire, sur les rapports des personnages, des conclusions que ceux-ci ne sauraient formuler. Plusieurs fois, on remarque tous ces éléments dans une même scène — la scène de la rencontre à la gare, par exemple, ou encore le moment où le narrateur analyse le comportement de Vincent envers Laura (pp. 183-5). Claude-Edmond Magny⁴ prétend que Gide ne se sert guère de ces privilèges : après avoir cité la scène de la rencontre de Bernard et de Laura, elle écrit : « Le recours au for intérieur supposé des personnages n'est guère ici qu'une sténographie [...]. Si la scène était filmée au lieu d'être contée, ces détails d'apparence subjective nous seraient donnés en même temps que le reste par le jeu des acteurs, qui nous les suggérerait. » C'est vrai dans une certaine mesure de cette scène, mais il s'agit là d'une des scènes (fréquentes, d'ailleurs) où Gide observe et laisse parler ses personnages, n'y ajoutant que quelques indications sur le « jeu des acteurs ». Ailleurs il n'en est pas de même : lors de la rencontre d'Édouard et d'Olivier à la gare, le lecteur voit à tout moment dans le for intérieur des deux : le narrateur décrit leurs rela-

³ *André Gide* (Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1951), p. 170.

⁴ *Histoire du Roman français depuis 1918* (Paris : Ed. du Seuil, 1950), p. 261.

tions et explique pourquoi Olivier ment (p. 100) : il nous raconte ce qu'Édouard veut dire à Olivier, et pourquoi il ne le dit pas. Les craintes, les désirs, les réflexions, les sentiments, les timidités, la gêne, le dépit, l'agacement, l'amour : tout est description et analyse dans cette scène qui est justement celle d'une méprise, d'une mésentente où ni l'un ni l'autre des personnages ne comprend la signification des gestes et des paroles de son compagnon. Mais le lecteur, lui, les comprend, grâce au commentaire du narrateur. De même, lorsque celui-ci explique le comportement de Vincent (pp. 183-5), il s'agit d'une véritable analyse psychologique. Non seulement nous apprenons sur lui des choses que lui n'aurait jamais pu déceler ; non seulement nous en arrivons à comprendre les rapports du couple, rapports que ni Laura ni Vincent n'auraient pu comprendre ; mais le narrateur va jusqu'à donner ouvertement son opinion de « ce suppôt damné qu'est Passavant » (p. 184). L'analyse de Vincent est moins impartiale qu'elle n'en a l'air, ne fût-ce qu'à cause de l'emploi du mot « démon », qui trahit clairement l'attitude du narrateur.

Même sans considérer le chapitre où « l'auteur » juge ses personnages, on remarque que le narrateur n'est ni impersonnel ni impartial. Il a, bien sûr, un faible pour Olivier, déplore sa « passade » (p. 100), déteste Passavant, dont le nom même constitue une injure, et se montre ironique sur la conversation de Passavant et de ses amis (p. 191). Il se sert des événements pour faire des réflexions d'ordre général : « De tels entretiens ne peuvent donner rien de bon, si rien ne vient à la rescousse » (p. 103) ; « Une de ses habiletés » (il s'agit du démon) « consiste à nous bailler pour triomphantes nos défaites » (p. 183). A un moment donné, après avoir formulé une véritable maxime, il se reprend et ajoute : « Je me défends de généraliser ; mettons que ce que j'en ai dit ne s'applique qu'à Passavant » (p. 412). Cette réserve ne l'empêche pas de généraliser en citant les classiques : « Les bienfaits, dit Tacite à travers Montaigne, ne sont agréables que tant que l'on peut s'acquitter » ; et sans doute cela n'est vrai que pour les âmes nobles, mais Laura certes était de celles-ci » (p. 231). Il s'adresse directement au lecteur comme à un ami, et en effet fait de celui-ci son confident, en disant « jè », et son complice, en disant « nous » : « La raison secrète de Robert, nous tâcherons de la découvrir par la suite » (p. 50). Il s'excuse, auprès du lecteur, de l'« incident grotesque » du fauteuil qui s'écroule sous le poids de Laura (p. 166), et il ne cache pas ses problèmes d'écrivain : ayant parlé d'une « sorte de contrainte étrange, indéfinissable », il ajoute entre parenthèses : « Je n'aime pas ce mot "inexplicable", et ne l'écris ici que par insuffisance provisoire » (p. 276).

Il semble donc que dans ce roman Gide serve de la technique du narrateur omniscient d'une façon qui est, au fond, assez traditionnelle ; et pourtant, d'un autre côté, il paraît éprouver un désir de décharger le narrateur du soin de raconter l'histoire. Ce parti pris répond à des exigences diverses et parfois contradictoires, dont on retrouve la trace dans le roman même (surtout dans les réflexions d'Édouard) et dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*. Déjà, à la

première page de ce journal, écrite en juin 1919, Gide se demandait s'il devait faire raconter l'histoire par le personnage principal : « Ce serait un récit d'événements qu'il découvrirait peu à peu et auxquels il prendrait part en curieux, en oisif et en perversisseur. »⁵ Cette solution possible est rejetée, mais en essayant de se passer autant que possible de son narrateur omniscient, Gide n'évite pas la lourdeur. Par exemple, l'on se parle longuement dans ce livre. Lilian raconte à Passavant l'histoire que Vincent lui a racontée (pp. 65-7) ; plus tard, elle racontera sa propre histoire pour faire la leçon à Vincent (pp. 82-6). Celui-ci parle longuement d'histoire naturelle (pp. 192-6), et Édouard, du roman et de son roman projeté (pp. 236-43) ; Molinier (pp. 287-97) et sa femme (pp. 401-6), ainsi que M. et Mme de la Pérouse (pp. 203-13, 313-22, 452-7) se livrent à Édouard, et Strouvillou se raconte à Passavant (pp. 417-23). Dans tous les cas, il s'agit d'une discussion ou d'une conversation prolongée. Dans la moitié des cas, le narrateur ne nous rapporte que le dialogue et quelques indications sur le « jeu des acteurs » ; dans les autres, Édouard rapporte des conversations dans son journal, et les scènes sont un peu plus étoffées par les réflexions du romancier fictif. Mais en chargeant Édouard du fardeau de la narration, Gide risque de pécher contre la vraisemblance en dotant son romancier d'une mémoire surhumaine. D'ailleurs, il y a trop de similarité entre la façon dont Édouard rapporte les discussions et la façon dont le fait le narrateur, ce qui expliquerait peut-être une certaine monotonie dans ces « scènes montées ». C'est aussi sans doute pour éviter les commentaires du narrateur que le lecteur aura à lire au moins dix lettres (pp. 24-6, 88-90, 215-20, 254, 270-5, 297-8, 385, 398-9, 414-5 et 476-8), dont six sont assez longues, sans considérer les autres lettres dont il est si souvent question (les lettres qui révèlent la parenté de Bernard, les lettres de Molinier à sa maîtresse, etc...). On en vient à se demander pourquoi telle lettre est citée ; et quand Édouard transcrit dans son journal un petit billet où Rachel lui demande de venir la voir, lettre dont le texte n'a pas le moindre intérêt, l'in vraisemblance du procédé devient tout à fait agaçante (pp. 297-8).

L'exemple le plus frappant d'une narration immédiate est fourni par le journal d'Édouard, qui forme plus d'un tiers du texte du roman. Gide emploie ici la technique de la narration à la première personne qui lui était si chère, et révèle les actions et les personnages à travers l'esprit d'un personnage qui ne jouit pas des privilèges du narrateur omniscient. Ce procédé a plusieurs avantages. D'abord, il correspond à une vision tout à fait subjective de la réalité, vision plus vraisemblable de nos jours, paraît-il, que celle d'un narrateur qui saurait tout ; vision plus vive, d'ailleurs, plus dramatique, plus immédiate, puisqu'elle est celle d'un personnage qui lui aussi souffre, espère, ne comprend pas, et puisqu'elle fait contraste avec celle du narrateur, qui se vexe, qui déplore, mais qui ne souffre point. En même temps, ce journal sert à com-

⁵ *Journal des Faux-Monnayeurs* (Paris : Gallimard, 1927), p. 9.

menter l'action et les personnages, bien que d'un point de vue subjectif, et à fournir des renseignements de la même façon qu'ils nous sont fournis dans la vie. Le journal d'un romancier fictif sert aussi, il va sans dire, à commenter les grands thèmes du roman, mais il a une autre fonction bien définie : il sert à commenter l'acte d'écrire, à mettre en question la nature du roman ainsi que la nature de ce roman dont il fait partie, à mettre en question la réalité et les réalités dont il est question ici.

Mais Édouard n'est pas le seul auteur fictif dont il soit question dans *Les Faux-Monnayeurs* : en effet, il s'agit ici d'un des aspects les plus déroutants du roman. Il est d'une importance capitale, évidemment, de distinguer entre l'écrivain qui écrit l'œuvre et qui a un statut historique, et le narrateur qui raconte l'histoire et dont le statut est purement fictif. Mais le narrateur de ce roman prétend en être l'auteur, prétention qui a désorienté beaucoup de lecteurs, car même si on évite l'erreur grossière de croire que le « je » du roman est l'écrivain célèbre qui s'appelait André Gide, même si on sépare auteur et narrateur, on risque encore de se tromper. Albert Guérard, par exemple, croit percevoir un « auteur » qui fait le point dans le septième chapitre de la deuxième partie, et un narrateur omniscient « who takes us through the first seven chapters and appears fitfully thereafter ». ⁶ Il n'y a pourtant aucune raison pour supposer que « l'auteur imprévoyant » qui se demande « où va le mener son récit » (p. 280) et qui avoue : « Je ne puis point me consoler de la passade qui lui [Bernard] a fait prendre la place d'Olivier près d'Édouard » (p. 282) ne soit pas celui qui a déjà montré sa déception en prévoyant cette passade : « Nous n'aurions à déplorer rien de ce qui arriva par la suite, si seulement la joie qu'Édouard et Olivier eurent à se retrouver eût été plus démonstrative » (p. 100). Effectivement, il y a un narrateur qui nous raconte toute l'histoire et qui prétend en être l'auteur lorsqu'il en vient à considérer ses personnages. Certains critiques semblent reconnaître en cet auteur le Gide historique, mais il suffirait de se rappeler la préface de *L'Immoraliste* pour constater qu'une telle identification serait non seulement naïve mais dangereuse. Beaucoup d'écrivains ont cru s'introduire dans leurs œuvres, mais on risque d'être induit en erreur si on attribue à ce qui se trouve dans une fiction un statut qui ne soit pas fictif.

Cette création d'un « auteur » à l'intérieur du roman offre à l'auteur véritable la possibilité de jeux assez amusants. Lorsque Bernard est en train de lire le journal d'Édouard, il doit interrompre sa lecture un instant ; suit l'analyse des réactions de Bernard, mais le narrateur explique allègrement ensuite : « Tout ce que j'ai dit ci-dessus n'est que pour mettre un peu d'air entre les pages de ce *journal*. A présent que Bernard a bien respiré, retournons-y. Le voici qui se replonge dans sa lecture » (p. 149). Ce qui embrouille irrémédiablement trois moments : d'abord le moment fictif où Bernard lit le journal,

⁶ Albert Guérard, *op. cit.*, pp. 167-8.

est accablé par ce qu'il lit, et cesse de lire pour se maîtriser et réfléchir ; deuxièmement, le moment fictif où le narrateur raconte le roman où figurent le personnage et le journal ; et troisièmement, le moment historique où Gide écrit cette scène. Sur le plan des personnages, Bernard cesse de lire à cause, surtout, de son étonnement devant ce qu'il apprend au sujet d'Olivier : mais sa pause est aussitôt convertie en pause que « l'auteur » crée « pour mettre un peu d'air entre les pages ». « L'auteur » attire ainsi l'attention sur le procédé par lequel, sur le plan de la rédaction (fictive et réelle), il rapporte pendant une page entière les sentiments de Bernard afin de laisser respirer le lecteur, qui, comme Bernard, lit le journal d'Édouard depuis 39 pages et en aura encore pour 11 pages. « L'auteur » se départit également des conventions tacites de la rédaction : pour examiner « l'évolution du caractère de Vincent dans cette intrigue », il adopte l'attitude du conférencier et présente, non une analyse soutenue, mais de brèves notes où se trouve l'essentiel de son propos, en numérotant les « divers stades » qu'il y « distingue » et qu'il indique « pour l'édification du lecteur » (mot savamment choisi pour sa connotation moralisante !) (pp. 183-4).

Mais le plus frappant de ces divertissements est sans doute le chapitre où « l'auteur » juge ses personnages. Tout au long de ces pages, « l'auteur » s'adresse directement au lecteur en employant un style qui exprime une sincérité anxieuse. Il se décharge de ses craintes, de ses doutes, de sa déception, de tous les sentiments qu'il éprouve envers ses personnages. Il fait du lecteur son complice, son conseiller, son ami : « Passavant... autant n'en point parler, n'est-ce pas ? » (p. 283). Il se reproche les erreurs qu'il a commises, se plaint de ce qui s'est passé, en refusant entièrement la responsabilité de la conduite des personnages. Le lecteur se retrouve totalement mystifié, inextricablement empêtré dans les problèmes et les sentiments personnels de ce faux auteur ; et s'il doute de cet « auteur », le style de celui-ci garantit, apparemment, sa bonne foi. La mystification est savoureuse ; mais ce n'est pas sans danger qu'on se joue ainsi de ses lecteurs.⁷

Les techniques que Gide a adoptées — faux auteur, journal, lettres, conversations rapportées avec peu de commentaires — sont donc telles que, au lieu d'une vision de la réalité acceptée et partagée par les personnages, l'auteur et le lecteur, il se tisse un réseau de vues subjectives. Les renseignements nous sont fournis non seulement par le narrateur, mais aussi par les personnages, dont chacun a sa propre impression du monde et des faits et gestes des autres ; l'ensemble donne ainsi l'effet d'un monde à facettes multiples, à miroirs légèrement déformants. Car ces personnages vivent dans un monde d'apparences trompeuses ; ils essaient d'interpréter ce monde, de comprendre les gens qui les entourent, et ils ne réussissent qu'à se méprendre sur leur compte.

⁷ Ce chapitre sert aussi, comme l'indique peut-être le premier paragraphe, à « mettre un peu d'air entre les pages » du roman.

Les interventions du narrateur servent souvent à faire remarquer au lecteur, justement, que ces impressions sont fausses. On se méprend parce que la réalité elle-même est effectivement subjective (ici, la technique du roman rejoint et amplifie celle des récits de Gide), et que de ce fait même la communication intersubjective est fort difficile. On se méprend aussi parce que certains personnages rendent la sincérité impossible : Édouard se plaint de ce que Douviers lui impose une inauthenticité totale, et l'atmosphère de la pension Azaïs est irrespirable parce qu'Azaïs impose à tout le monde l'obligation de lui mentir et de vivre un mensonge. La méprise devient facile parmi les jeunes, aussi, qui essaient de jouer un rôle et empêchent ainsi la sincérité. Le lecteur est obligé d'essayer de faire s'accorder ces réalités contradictoires, pour essayer de voir clair dans cette trame, et il en tirera une conviction de la nature trompeuse et subjective de la réalité qu'il vit tous les jours. On pourrait soutenir, donc, qu'à ce roman du malentendu, des apparences, de l'incertitude, de l'hypocrisie, du mensonge involontaire ou voulu, les techniques de la narration conviennent d'une façon admirable.⁸

Il n'en reste pas moins vrai, cependant, que l'étude du texte révèle certains problèmes inquiétants. Par exemple, on a quelquefois l'impression de circuler dans un petit monde clos et étouffant où tous les gens se connaissent et où il y a beaucoup trop de coïncidences : que ce soit justement Vincent qui rencontre et séduit Laura, que ce soit justement Georges qu'Édouard observe devant la librairie, que Bernard aille à la gare, suive Édouard et Olivier et récupère le bulletin de consigne qu'Édouard laisse tomber, que Bernard, qui a donné ses derniers sous à un va-nu-pieds, retrouve justement les dix centimes qu'il lui faut pour se saisir de la valise d'Édouard, tout cela n'est pas vraisemblable. La question de la vraisemblance pose, il est vrai, des problèmes critiques qui sont impossibles à résoudre ; il n'en reste pas moins que le romancier qui ne veut pas choquer ses lecteurs doit se méfier de la coïncidence.

Et que dire de l'apparition inattendue du surnaturel ? Que dire du « démon » ou « diable » qu'on retrouve un peu partout ? A la première page il réussit à tenter Bernard (p. 9), et lui permettra de retrouver l'argent qu'il lui faut pour s'emparer de la valise d'Édouard (p. 107). Il est responsable de la défaite de Vincent (pp. 51, 72 et 183), et souffle des sophismes dangereux à l'oreille d'Édouard (p. 281). On le prendrait au figuré, peut-être, mais il y a un autre représentant du surnaturel, l'ange de Bernard. Si l'on accepte les conventions apparentes de ce roman, si on considère que le surnaturel n'a que faire dans ce monde séculier, on tentera d'expliquer ces apparitions surnaturelles en prétendant qu'elles n'ont qu'une existence subjective. Le démon deviendrait alors une image qui représente la tentation ; l'ange représenterait la lutte interne de Bernard, ce qui est suggéré lorsque celui-ci résume son combat : « J'ai débattu toute la nuit, vous dis-je » (p. 448). Mais il y a une objec-

⁸ V. G.W. Ireland, *André Gide* (Oxford : Clarendon Press, 1970), pp. 345-62.

tion à cette interprétation. Du moment où ce n'est que le personnage qui s'aperçoit de la présence de l'ange, on a le droit de considérer que des phrases telles que : «il vit s'approcher de lui [...] un ange. [...] l'ange lui dit : "Viens" [...] [...] l'ange entra d'abord»... (p. 438) représentent une façon plus ou moins allégorique de décrire les pensées et les actions de Bernard. Mais en lisant : «D'autres anges circulaient dans ce lieu ; mais Bernard n'avait pas les yeux qu'il fallait pour les voir» (*ibid.*), on est obligé de se demander : Alors, qui est-ce qui les voit ? Le narrateur nie, justement, que Bernard en soit conscient. Ce renseignement ne peut nous être fourni que par le narrateur ; mais de ce fait, l'ange doit jouir du même statut fictif que les autres personnages. Si Bernard existe, l'ange existe de la même façon et sur le même plan ; et si l'ange a une existence objective, il paraît s'ensuivre logiquement que le démon ne peut être pris au figuré. Dans un roman où tout — actions, mobiles, causes, effets, destins, psychologie — semble appartenir au plan de l'humain et du séculier, l'intrusion du surnaturel, sans préparation, sans commentaire, est choquante, et sa présence est inassimilable.

Nous avons déjà fait remarquer le statut contradictoire du narrateur, qui est omniscient tout en ne l'étant pas, et qui prétend être l'auteur. Le chapitre où il fait le point est déroutant, non pas parce qu'il commente et juge les personnages et révèle franchement son attitude envers eux, non pas parce qu'il s'adresse directement au lecteur, mais plutôt parce qu'il prétend avoir inventé les personnages tout en soutenant qu'ils sont indépendants de lui. En outre, il continue sans relâche à souligner cette situation, et insiste ainsi sur un paradoxe tout à fait inacceptable.

Il y a des éléments de l'intrigue que le narrateur ne commente pas, ou bien auxquels il n'accorde qu'un commentaire insuffisant. Vu son empressement à censurer certains de ses personnages, et surtout vu la haine que lui inspire «ce suppôt damné qu'est Passavant» (p. 184), l'on peut trouver bizarre et illogique que le narrateur ne paraisse guère avoir remarqué la portée morale de certaines actions. Bernard, que le narrateur ne désapprouve guère, force un tiroir de la console de sa mère, lit les lettres qui s'y trouvent, écrit une lettre atroce à celui qui, il faut s'en souvenir, a accepté, élevé, aimé le bâtard de sa femme (chap. I et II) ; le lendemain, il volera la valise de l'oncle de son ami, et n'aura honte ni de se servir de l'argent qui s'y trouve ni de lire le journal d'Édouard et la lettre de Laura (chap. X-XIV). Olivier, ayant appris que son ami doit désormais gagner sa vie, craint tout de suite que celui-ci ne fasse le marlou (p. 38), ce qui n'implique rien de bon ni de l'un ni de l'autre. La mère d'Olivier ne montre-t-elle pas un peu trop de compréhension à l'égard de ce qui se passe entre celui-ci et son oncle (pp. 402-4) ? Et on écoute bien souvent aux portes : c'est ainsi qu'Olivier apprend que Vincent a une maîtresse qu'il va quitter (pp. 41-2) ; et lorsqu'il raconte cette histoire à Bernard, c'est Georges qui écoute en faisant semblant de dormir. Édouard écoute derrière la porte de Laura (p. 169), et épie Georges (chap. XI). Tout cela, qui fait partie d'une

intrigue qui est déjà bien chargée de corruption et de mal, devrait provoquer chez le lecteur des réflexions sur ce narrateur-auteur qui accepte si facilement ces actions, ou bien semble les pardonner si facilement. Ce faux auteur ne contribue-t-il pas à l'ambiance de fausseté du roman ? Il y a là, en effet, un facteur d'une importance capitale qui n'a guère été étudié, à savoir les relations entre le lecteur et le narrateur.

Dans son étude *The Rhetoric of Fiction*⁹, Wayne Booth étudie la manière dont tout romancier en écrivant crée implicitement une «version» de lui-même, un «auteur implicite», qui est, pour ainsi dire, la résultante des sentiments, des attitudes, des valeurs morales qui s'incarnent dans le texte. Le lecteur ne devine sa présence qu'à travers le texte, car il ne s'agit pas forcément de l'auteur historique, mais très souvent d'une sorte de «transposition idéale» de l'écrivain. Booth montre qu'il est presque impossible d'exagérer l'importance de cet auteur implicite et du rapport qui se forme, au cours de la lecture, entre lui et le lecteur, car dans la mesure où ce dernier refuse d'accepter, pendant ou après la lecture, les valeurs qui lui sont implicitement proposées, son opinion du roman en souffre fatalement. Pour peu que se trouvent en suspension dans le texte des normes que le lecteur trouve inacceptables, pour peu que les jugements, explicites ou implicites, de l'auteur présumé ne s'accordent pas avec les actions des personnages, pour peu qu'il y ait truquage du système moral, le livre perd de sa valeur.

Bien que l'auteur implicite puisse dans certains cas être identifié avec le narrateur, il va sans dire que ce n'est pas forcément le cas : en effet, il y a souvent entre les deux un écart qui peut se traduire en ironie. Mais le narrateur des *Faux-Monnayeurs* veut justement s'identifier avec l'auteur. Il attire constamment l'attention sur son commentaire et met sa présence bien en évidence. Il prétend être l'auteur, joue sur les plans du fictif et du réel, fait remarquer des procédés techniques, et met en lumière la nature de la création d'une œuvre fictive. Mais ce qui est plus important, c'est qu'il n'y a aucune distance ironique, aucun écart, entre le narrateur et les attitudes et valeurs morales qui animent tout le livre : ce sont les normes du narrateur que le lecteur est appelé à accepter, et c'est en lui qu'on doit reconnaître l'auteur implicite.

Selon Booth, le caractère de l'auteur implicite détermine nos réactions au roman entier : «No amount of quotation, no amount of plot summary, can possibly show how fully the implied author's character dominates our reactions to the whole».¹⁰ S'il en est ainsi, l'étude du caractère du narrateur des *Faux-Monnayeurs* devrait nous permettre de calculer, si approximativement que ce soit, la nature du rapport qui peut se former entre lui et le lecteur.

Nous avons déjà fait remarquer que le narrateur semble trop indulgent en-

⁹ Chicago, 1961, *passim*.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 215.

vers certains personnages, mais on note aussi son empressement à juger, à censurer, à condamner. Il est particulièrement dur envers Passavant et Lady Griffith : « Passavant... autant n'en point parler, n'est-ce pas ? Rien n'est à la fois plus néfaste et plus applaudi que les hommes de son espèce, sinon pourtant les femmes semblables à Lady Griffith », « il semble qu'ils aient tout, fors une âme. [...] ils sont sans lois, sans maîtres, sans scrupules ; libres et spontanés, ils font le désespoir du romancier, qui n'obtient d'eux que des réactions sans valeur. J'espère ne pas revoir Lady Griffith d'ici longtemps » (p. 283). Ce n'est pas que de tels jugements soient forcément injustes, mais ils manquent de charité, et le juge ne tient pas la balance égale. L'acte de juger se fait d'en haut (comme le suggère, d'ailleurs, l'image du « voyageur, parvenu au haut de la colline » qui introduit ce chapitre [p. 280]). Le ton du passage suggère une déception tout à fait personnelle, comme si ces personnages avaient manqué au narrateur, qui leur en veut par conséquent : « J'espérais d'Olivier qu'il aurait mieux su s'en défendre [...]. J'espère ne pas revoir Lady Griffith d'ici longtemps » (p. 283). Le jugement se fait d'après certaines valeurs morales, que le lecteur est disposé à accepter, jusqu'au moment où il remarque que ce qui met le comble à l'indignation du narrateur-auteur, ce n'est pas l'iniquité des gens qu'il condamne, mais le fait qu'il « n'obtient d'eux que des réactions sans valeur ».

Le narrateur ne doute jamais de l'importance ni du bien-fondé de ses jugements, même lorsqu'il s'agit d'un jugement qui doit être, dans le cadre de la prétendue indépendance des personnages, tout à fait hypothétique. Mais dans le chapitre où l'auteur considère ses personnages, par exemple, il existe une contradiction frappante entre sa critique d'Édouard (pp. 280-1) et ses lamentations au sujet de l'amitié manquée d'Olivier et d'Édouard. Après avoir blâmé Olivier d'avoir confié Boris aux Azaïs (pp. 280-1), le narrateur nous assure : « C'est Olivier qu'aimait Édouard. Avec quel soin celui-ci ne l'eût-il pas mûri ? Avec quel amoureux respect ne l'eût-il pas guidé, soutenu, porté jusqu'à lui-même ? » (p. 282). Ces phrases douceâtres indiquent clairement d'ailleurs la mièvrerie de l'idylle d'Olivier et d'Édouard, et il ne semble pas venir à l'esprit du narrateur de considérer que cette liaison pourrait être critiquée, ce qui, après tout, est un peu bizarre.

Nous avons déjà fait remarquer que le narrateur ne commente pas quelques détails et que le lecteur en éprouve un certain malaise. On pourrait soutenir que dans tel ou tel cas — Bernard qui lit les lettres de sa mère et le journal d'Édouard, les personnages qui écoutent aux portes — il s'agit simplement d'un procédé technique destiné à éviter l'emploi du narrateur. Cela se peut bien, et il serait intéressant d'examiner le rapport entre les exigences de la narration et le caractère de tel ou tel personnage.¹¹ Pourtant, d'une part, ces

¹¹ Par exemple, qu'est-ce qui oblige le narrateur d'*A la recherche du temps perdu* à être un voyeur : la nature ou la narration ?

exigences sont loin d'expliquer tous les exemples que nous avons cités ; d'autre part, c'est la réticence du narrateur à l'égard de ces actions qui est gênante.

Mais ce ne sont pas seulement les valeurs morales de l'auteur implicite et leur mise en pratique dans tel ou tel cas qui déterminent nos rapports avec lui, mais l'ensemble de son caractère, sa personnalité. Le style du narrateur des *Faux-Monnayeurs* est quelquefois enflé : « Voici que dans le lit d'Olivier il s'éveille » (p. 73). Il fait l'important et se donne des airs : le premier paragraphe du chapitre où « l'auteur » juge ses personnages en fournit un bon exemple. Il fait parade des limites de son savoir, lesquelles n'ont aucune justification logique. Cela devient irritant à la longue, et lorsqu'il prétend avoir créé des personnages qui toutefois lui échappent, l'irritation peut se transformer en exaspération. Le rapport entre narrateur et lecteur en souffre fatalement.

Du reste, la nature inconséquente et illogique des affirmations du narrateur recouvre peut-être un élément plus significatif. Le soi-disant auteur se comporte comme s'il n'était nullement responsable de ses personnages, comme s'il n'en avait qu'une connaissance imparfaite : bref, comme s'ils avaient, eux, une existence entièrement indépendante de lui. Il aurait dans ce cas le droit non seulement de les juger, mais en quelque sorte d'être aussi inconséquent et injuste dans ses jugements que n'importe qui, puisqu'il aurait renié tout sentiment de responsabilité envers ses propres créatures. En même temps, il échapperait lui-même au jugement, puisqu'il n'en serait pas responsable.¹²

Il est impossible, donc, d'éviter la conclusion que le caractère moral du narrateur-auteur est, pour dire le moins, extrêmement douteux. Doit-on l'accuser carrément de mauvaise foi ? Ou bien est-ce qu'il est dupe de ses propres préjugés, sans en être conscient ? Quoi qu'il en soit, le lecteur ne peut pas accorder sa confiance à cet être suspect : au contraire, on éprouve pendant la lecture du roman un malaise qui ne fait que s'accroître, et qui est pleinement justifié par l'analyse du texte. Et, en fin de compte, cet échec du rapport entre le lecteur et l'auteur présumé fait au roman entier un tort irréparable.

¹² En effet, la responsabilité aurait disparu. Devrait-on trouver dans la présence du satanique, du démon et de l'ange, la seule trace qui en subsiste ?

LE POÈTE DE GÜSTROW FACE A PROTÉE ANDRÉ GIDE ET VICTOR WITTKOWSKI

par
CLAUDE FOUCART

Les renseignements sur le poète Victor Wittkowski (1909-1960) ne sont point pléthoriques. Son nom n'apparaît guère dans les histoires de la littérature allemande, et c'est bien le mérite du Deutsches Literaturarchiv de Marbach d'avoir rassemblé un grand nombre de documents sur cet écrivain dont l'œuvre est dominée par un profond lyrisme religieux.

Le fait d'avoir connaissance d'un certain nombre de lettres échangées entre Victor Wittkowski et André Gide ne suffirait point à justifier une notice sur ce sujet si, justement, dans les limites des informations que nous possédons sur l'activité littéraire de Wittkowski, ne se dégageait un aspect intéressant du rayonnement exercé par l'œuvre de Gide sur les intellectuels allemands.

Victor Wittkowski était né dans le Mecklembourg, à Güstrow, le 3 avril 1909. Il passa une jeunesse assez difficile, ainsi qu'en témoigne sa correspondance avec Ricarda Huch, dans une famille bourgeoise qui ne manquait point de relations dans le domaine des arts et des lettres.¹ Dans son livre *Ewige Erinnerung*, Victor Wittkowski raconte, par exemple, l'histoire de ses contacts avec Ernst Barlach.² Mais, de ce long séjour à Güstrow, Wittkowski garde les marques d'une grande solitude personnelle.³

En ce qui concerne les rapports de Wittkowski avec André Gide, il semble

¹ Sur les difficultés personnelles de Wittkowski, v. Victor Wittkowski, *Eine Brieffolge von Ricarda Huch*, in *Studi in onore di Lorenzo Bianchi* (Bologne : Zanichelli Editore, 1960), pp. 1-21.

² Victor Wittkowski, *Ewige Erinnerung* (Rome, 1960), pp. 13-30. Ernst Barlach (1870-1938) était un artiste qui s'illustra aussi dans le domaine des lettres ; il composa un certain nombre de drames : *Der tote Tag* (1912), *Der Findling* (1922), *Die Sündflut* (1924). Cf. *Littérature allemande* (Paris : Aubier, 1959), pp. 893-4. Mais il est essentiellement connu par ses travaux en sculpture.

³ Cf. *Eine Brieffolge von Ricarda Huch*, pp. 9-10.

bien qu'ils débutèrent par une lettre que Wittkowski adressa à Gide le 19 novembre 1929. André Gide, né le 22 novembre 1869, allait fêter son anniversaire. En fait, le 22 novembre, il est encore plongé dans la difficile traduction des *Nourritures terrestres* préparée par Hans Prinzhorn. Cette correction est pour lui un exercice «extrêmement instructif, mais éreintant».⁴ Il va d'ailleurs s'empresse de quitter Paris dès la fin de ce travail. Le 27 novembre, il entreprend un voyage qui doit le mener à Leysin où se trouve René Crevel et ensuite au Pin.⁵ Il ne rentrera à Paris que le 14 décembre, après être passé par Saint-Clair et Vence.⁶ Il se trouve, à ce moment-là, devant un «tas énorme de coupures de journaux allemands» concernant son anniversaire. Ces réactions de l'opinion étrangère sont, à ses yeux, d'autant plus importantes qu'il prépare une courte préface à l'édition allemande des *Nourritures terrestres*, qui paraîtra en 1930 à la Deutsche Verlags-Anstalt de Stuttgart et aussi, sous forme d'extraits traduits par Félix Bertaux et Hermann Kesten, à Berlin chez Kiepenheuer.⁷ Le soin que Gide apporte à la rédaction de cette préface et à la correction de la traduction est significatif de l'intérêt qu'il attache à la diffusion de son œuvre en Allemagne. Gide contrôle avec la plus grande méfiance le texte de Prinzhorn. Il se fait aider par Groethuysen et l'amie de ce dernier, Alix Guillain.⁸ La préface se présente, comme le remarque la Petite Dame⁹, sous la forme d'une suite d'excuses où sont soulignées les difficultés de traduction d'un texte aussi subtil.¹⁰ Ce récit des affres dans lesquelles se déroula la correction du texte dû à Prinzhorn n'est pas inutile à notre propos. Car nous verrons, un peu plus tard, Wittkowski entreprendre la traduction des *Nouvelles Nourritures*.

Mais, en novembre 1929, Wittkowski se contente de prendre contact avec André Gide en lui envoyant une lettre de bons vœux :

Güstrow i/Meckl. (Deutschland)

19 Nov. 1929¹¹

Très cher André Gide,

Je saisis l'occasion de votre soixantième anniversaire pour vous témoigner ma vénération, mon attachement et ma gratitude.

⁴ André Gide – Roger Martin du Gard, *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1968), t. I, p. 379 (lettre de Gide du 22 novembre 1929).

⁵ *Ibid.*, pp. 380-1.

⁶ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II (Paris : Gallimard, 1974), p. 67 ; cf. p. 640, note 4.

⁷ *Ibid.*, pp. 67-8.

⁸ *Ibid.*, pp. 77, 84 et 87. Cf. Gide – Martin du Gard, *op. cit.*, t. I, p. 70.

⁹ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 70.

¹⁰ Cf. Gide, *Romane und lyrische Prosa* (Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt, 1974), pp. 9-10.

¹¹ Original autographe : Bibl. Doucet, γ 469.2. Nous ne traduisons ici que le texte

Je ne peux vous dire combien votre œuvre m'a apporté de bonheur. Mais cela se lit peut-être entre les lignes ?

De toutes vos œuvres, "Paludes", merveilleux ouvrage, "La Porte étroite" et "Les Caves du Vatican" me sont les plus chères.

Espérons que vous nous offrirez encore longtemps les fruits mûrs et purs de votre riche pensée pour notre plus grand profit et pour votre gloire. Merci et, encore une fois, merci !

Laissez-moi, en tant qu'Allemand, vous citer les admirables vers de Goethe :

Wenn im Unendlichen dasselbe
Sich wiederholend ewig fließt,
Das tausendfältige Gewölbe
Sich kräftig ineinander schliesst,
Strömt Lebenslust aus allen Dingen,
Dem kleinsten wie dem grössten Stern,
Und alles Drängen, alles Ringen
Ist ewige Ruh in Gott dem Herrn.¹²

Votre respectueux

Victor Wittkowski.

Malgré son emphase, cette lettre montre assez bien que Wittkowski connaissait l'œuvre de Gide. Le récit de la rencontre de Wittkowski avec Ricarda Huch en septembre 1930, à Güstrow, récite que le poète présente dans *Ewige Erinnerung*, ne laisse aucun doute sur les connaissances que cet écrivain pouvait alors avoir de la littérature française. Et le nom de Gide n'est point oublié dans cette conversation très générale. A la question de Ricarda Huch : «Connaissez-vous aussi la littérature française moderne?», Wittkowski répond tout d'abord en citant des noms : «Oh ! oui, même si ce n'est pas d'une manière approfondie. Je connais des œuvres de Romain Rolland, de Paul Claudel, d'André Gide et de Paul Valéry.» Et, après avoir avoué son peu d'intérêt pour Claudel en tant qu'auteur dramatique, il ajoute : «Par contre, je suis fasciné par ce que je connais de l'œuvre d'André Gide, qui possède une personnalité de Protée que l'on peut difficilement circonscrire...» Comme exemples, Wittkowski cite la parabole de *l'Enfant prodigue*, dont il signale la traduction en allemand par Rilke, et justement *Les Nourritures terrestres*.¹³ A la fin de l'année 1930, il envoie même un volume de Gide à Ricarda Huch, ainsi qu'en témoigne une lettre de celle-ci à Wittkowski.¹⁴

même de la lettre qui est en allemand. La poésie de Goethe ne nous semble pas nécessiter une nouvelle traduction. Son contenu religieux importait surtout à Wittkowski.

¹² Cette poésie de Goethe appartient aux *Zahme Xenien* (VI), poèmes parus en 1827 (*Goethe-Werkausgabe*, Insel-Verlag, t. I, 1970 : *Gedichte, Versepen*, p. 218).

¹³ Victor Wittkowski, *op. cit.*, p. 51.

¹⁴ *Eine Brieffolge von Ricarda Huch*, p. 8. Dans sa lettre adressée à Wittkowski, Ricarda Huch déclare : «Jusqu'à maintenant, je ne suis pas encore arrivée à lire votre Gi-

André Gide répondit très rapidement à la lettre que Wittkowski lui avait envoyée le 19 novembre 1929 :

Mercredi.

Cber Monsieur,

Veillez me croire très particulièrement sensible au témoignage de votre sympathie.

Je vous serre la main bien cordialement.

André Gide.¹⁵

Que cette lettre soit courte n'est point chose étonnante. Comme nous l'avons vu, Gide est submergé de travail.

Mais si nous consultons la correspondance de Gide avec Wittkowski conservée au Deutsches Literaturarchiv de Marbach, nous nous apercevons que les rapports entre les deux écrivains se poursuivent dans les années qui suivent. De Tunis, où Gide se trouve lors d'un voyage entrepris en Afrique du Nord avec Élisabeth van Rysselberghe du 9 novembre 1930¹⁶ à la fin du mois de décembre¹⁷, il adresse une carte à Wittkowski pour le remercier de l'envoi d'un de ses ouvrages¹⁸ :

Tunis, 18 Nov. 30

Je suis en voyage et j'ai recommandé qu'on ne me fasse parvenir que les lettres – de sorte que je ne sais quand je recevrai votre volume, ni si vous le reverrez jamais... Avec regrets – croyez-moi sensible à l'assurance de votre sympathie.¹⁹

André Gide.

Avec cette lettre se termine l'échange de politesses entre Gide et Wittkowski avant que la montée au pouvoir du nazisme n'oblige l'écrivain allemand à fuir son pays. Il quitte l'Allemagne le 12 juin 1931²⁰ pour tout d'abord se

de» (Lettre du 9 novembre 1930).

¹⁵ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv de Marbach (R.F.A.), 62.242. L'adresse indiquée sur l'enveloppe est la suivante : «Monsieur Victor Wittkowski / Domst. 6 / Gustrow i/Meckl. / Allemagne».

¹⁶ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 119.

¹⁷ Cf. Gide – Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 424.

¹⁸ Il s'agit certainement de l'ouvrage que Wittkowski envoya aussi à Ricarda Huch et qui concernait la ville de Güstrow (cf. *Eine Brieffolge von Ricarda Huch*, p. 19).

¹⁹ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242. Cette carte représente, sous le titre «Au désert», un paysage du Sahara avec deux touaregs au premier plan. L'adresse indiquée est la même que pour la première lettre de Gide, mais le mot «Monsieur» est remplacé par «Herrn».

²⁰ Indication recueillie dans les papiers de Wittkowski conservés au Deutsches Liter-

réfugier en Italie. Il fait d'ailleurs un court séjour à Paris, comme nous l'indique une lettre que Ricarda Huch lui envoie le 20 juillet 1931. Ce passage en France ne semble pas avoir émerveillé Wittkowski. En effet, Ricarda Huch lui déclare : « Je ne sais pas pourquoi vous haïssez Paris (car vous ne haïssez nullement les Français, au contraire, vous les aimez), pourquoi vous êtes à Paris si vous haïssez cette ville... »²¹ A partir de juillet 1931, Wittkowski se trouve en Suisse, à Genève où il avoue ne connaître personne : « Je savais seulement que Romain Rolland habitait aux environs de Genève, à Villeneuve au bord du lac de Genève. Je m'adressai à lui, à cet écrivain et homme digne d'admiration et je lui expliquai ma situation précaire. Il me répondit immédiatement et il avait joint à sa lettre quelques recommandations destinées à quelques personnalités genevoises dont les noms m'étaient inconnus. »²² Il fait ainsi la connaissance de Bernard Bouvier, professeur à l'Université de Genève. Romain Rolland était, pour sa part, parfaitement conscient du drame que traversaient bien des Allemands obligés d'abandonner leur pays. Dans une lettre à Stefan Zweig, il déclarait ressentir profondément « l'amère tristesse et le dégoût qui vous obsèdent à la veille de devoir quitter votre nid merveilleux ». ²³ Installé à Genève, Wittkowski y restera jusqu'en 1939 avant de gagner l'Italie, puis, en 1941, le Portugal et enfin, en juin 1941, le Brésil où il rencontrera d'ailleurs Stefan Zweig.²⁴ En 1956, il rentrera en Allemagne fédérale.²⁵

Pendant son séjour en Suisse, Wittkowski ne va pas manquer de développer ses contacts avec les hommes de lettres qui, comme lui, se trouvent alors en exil. Ainsi les *Tagebücher* de Thomas Mann contiennent un certain nombre d'indications sur les relations qu'eurent les deux écrivains allemands. Thomas Mann n'était pas un inconnu pour Wittkowski, qui raconte avoir assisté « le soir du quatre décembre », dans la grande salle du lycée de Lübeck, à la lecture par Thomas Mann de passages tirés de *Die Geschichten Jaakobs*.²⁶ Wittkowski ne précise pas l'année de cette première rencontre, mais il est facile de découvrir qu'il s'agit ici du 4 décembre 1928.²⁷

En Suisse, Wittkowski assiste, le 5 décembre 1933, à la conférence que

atur Archiv de Marbach, 64.428.

²¹ *Eine Brieffolge von Ricarda Huch*, p. 9.

²² Texte conservé au Deutsches Literatur Archiv de Marbach, 64.146.

²³ Lettre du 23 juillet 1933, in Drajan Nedeljkovic, *Romain Rolland et Stefan Zweig : Affinités et influences littéraires et spirituelles* (Paris : Klincksieck, 1970), p. 159.

²⁴ Victor Wittkowski, *Ewige Erinnerung*, pp. 61-159.

²⁵ Indication provenant des papiers de Wittkowski conservés au Deutsches Literatur Archiv de Marbach, 64.428.

²⁶ *Ibid.*, 64.146.

²⁷ Hans Bürgin — Hans Otto Mayer, *Thomas Mann. Eine Chronik seines Lebens* (Francfort s. M. : Fischer Taschenbuch-Verlag, 1974), p. 95.

Thomas Mann fait à l'Université de Lausanne, conférence qui est en réalité la lecture d'une suite d'extraits du *Jeune Joseph*. Et il semble évident que, lors de la réception qui suivit et à laquelle Gide et Wittkowski eurent l'occasion d'être présents, ces deux écrivains se rencontrèrent.²⁸

Toujours est-il que la correspondance entre Gide et Wittkowski ne s'arrêta pas à partir du moment où Wittkowski quitta l'Allemagne. Il reprit certainement l'initiative de ces contacts, et cela suivant un procédé qui lui était cher, ainsi que le montrent ses échanges de lettres avec Ricarda Huch et Romain Rolland : il envoya à Gide un volume de la *Correspondance* de Gœthe.²⁹ Gide l'en remercia :

1 bis Rue Vaneau VII^e
LITTRÉ 57 - 19
21 Novembre 1931.³⁰

Cher Monsieur,

*Je reçois, en même temps que votre charmante lettre, le volume de Gœthe qu'il [sic] m'annonçait, et qui me fait un vif plaisir, car je ne le possédais pas encore. Je suis heureux de le tenir de vous.*³¹

Vous pourrez lire dans le Numéro de la "Neue Rundschau" de Mars ou d'Avril³², consacré à Gœthe, un article de moi qui vous dira le rôle important que Gœthe a pu jouer dans ma vie, mais vous vous en doutiez déjà. C'est vous dire du même coup l'importance que j'attache à ce volume de ses lettres. Ce témoignage de votre affection me touche particulièrement.

Merci de tout cœur et croyez-moi

Bien attentivement votre
*André Gide.*³³

Ce premier envoi fut suivi d'un second. Car Gide se voit bientôt obligé d'écri-

²⁸ Thomas Mann, *Tagebücher 1933-34* (Francfort s. M. : S. Fischer, 1977), p. 264.

²⁹ Malgré ses propres ennuis financiers, Wittkowski avait l'habitude d'offrir à ses amis des livres de valeur. Ricarda Huch, comme Romain Rolland, ne manque pas d'indiquer à Wittkowski que ce genre de cadeau la gêne et même l'irrite : «vous ne pouvez pas attendre de moi que je me réjouisse quand vous m'écrivez que vous êtes dans la misère et que vous m'offrez alors un livre si joliment relié.» (*Eine Brieffolge von Ricarda Huch*, pp. 14-5, lettre du 28 janvier 1934).

³⁰ Ce 21 novembre 1931, Gide est en train d'écrire son *Treizième Arbre* (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 198-9).

³¹ L'emploi de «il» s'explique certainement par le fait que, la lettre de Wittkowski étant écrite en allemand, Gide a confondu le masculin du mot allemand «Der Brief» avec le féminin de «la lettre»...

³² Cet article de Gide parut en effet dans la *Neue Rundschau* (43, I, 1932, pp. 514-22) sous le titre de «Leben mit Goethe», dans la traduction d'Ernst Robert Curtius.

³³ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242. L'enveloppe, conservée comme la lettre, indique l'adresse de Wittkowski à Güstrow, Domstrasse 6. Elle est

re de nouveau à Wittkowski :

1 bis rue Vaneau VII^e

LITTRÉ 57 - 19

11 Mars 32.

Cher Monsieur,

Comment vous exprimer ma reconnaissance ? Votre attention me touche plus que je ne sais dire. Le second volume de la Correspondance de Goethe est venu avant-hier rejoindre le premier, non dans ma bibliothèque, mais sur ma table de travail où j'aime à le sentir à portée de ma main, comme un guide intellectuel et moral, un conseiller, un ami — qui m'accompagne aussi en voyage.

Je voudrais vous écrire plus longuement, mais fatigué par des soucis trop divers, excédé... Je veux du moins que vous ne doutiez pas de mes sentiments bien affectueusement attentifs.

*André Gide.*³⁴

Durant l'année suivante, en 1933, Wittkowski n'arrête point de submerger Gide de ses petits cadeaux habituels. Le poète pauvre s'offre un luxe pour lequel il ne donnera pas d'explications. Et Gide, qui ne connaît certainement pas la situation matérielle du poète³⁵, se contente naturellement de le remercier :

1 bis rue Vaneau VIII^e

LITTRÉ 57 - 19

15 janv. 33³⁶

Mon cher Victor Wittkowski,

*Le charmant petit livre que vous m'aviez envoyé m'a ravi ; et je vous en aurais presque aussitôt remercié, si seulement j'avais eu alors votre adresse. Mais j'avais emporté le petit livre en voyage (c'est à Hambourg que je l'ai lu).*³⁷

écrite à la machine.

³⁴ Même adresse que la précédente lettre et même provenance : Deutsches Literatur Archiv de Marbach, 64.242.

³⁵ Cette situation est l'un des principaux sujets abordés dans la correspondance échangée avec Ricarda Huch (*Eine Brieffolge von Ricarda Huch*, pp. 13-4, lettres du 13 avril 1933 et du 1^{er} octobre 1933).

³⁶ Lettre toujours adressée en Allemagne, à Güstrow, bien que Wittkowski ait déjà quitté le pays.

³⁷ Gide s'était rendu en Allemagne au début du mois d'août 1932. Dans son *Journal 1889-1939* (p. 1142), à la date du 7 août, il annonce son départ pour Berlin. Et, le 14 août, dans une lettre à Roger Martin du Gard (*Correspondance*, t. I, p. 535), il signale qu'il a quitté Berlin le 13 au matin. Il va accomplir un second voyage en Allemagne à la fin du mois d'octobre (*Journal*, p. 1143, et *Correspondance avec Martin du Gard*, t. I,

Remerciements tardifs, mais bien sincères.

Vous m'embarrassez assez, avec votre question sur la vie future. Je crains de vous désoler en vous disant que non seulement je n'y crois pas, mais que mon esprit ne peut l'admettre. C'est pour moi une impossibilité. S'en attrister me paraît une «insanité».

Je déplore d'être trop surmené pour pouvoir vous écrire plus longuement. Mais du moins ne doutez pas de ma très attentive affection.

André Gide.

Par cette dernière lettre, les rapports entre Gide et Wittkowski en arrivaient à un point où le problème, qui devait nécessairement diviser les deux hommes, ne pouvait plus être passé sous silence. D'un côté, le poète poursuivi par son insatisfaction et sa misère, loin de sa calme patrie, à la fois attaché à ses origines juives³⁸ et attiré par la foi chrétienne, tout en hésitant entre le catholicisme romain, qui finalement triomphera en lui, et le protestantisme³⁹, l'homme sorti de son milieu campagnard au sens le plus noble du mot, qui se retrouve plongé dans un monde où, pour reprendre la comparaison de Ricarda Huch⁴⁰, la culture déploie parfois tous ses charmes en mettant à jour les tristesses de l'individu. De l'autre côté, un écrivain qui a surmonté cette ingrate lutte avec le Divin, qui se «croit plus près du Christ que», dit-il lui-même, «je ne consens à me l'avouer»⁴¹, tout en sachant que sa «raison» se refusera toujours à entrer dans «le domaine de la Foi». D'où l'irritation de se voir rappeler par un inconnu le dur chemin de cette foi. Évidemment, il est dommage de ne point posséder la lettre que Wittkowski avait envoyée à Gide sur ce sujet. Mais il suffit de lire celles que nous citons dans cette étude pour s'apercevoir que, en dehors même de l'irritation résultant du thème abordé par Wittkowski, le ton et la longueur habituelle de ses missives n'étaient pas de nature à apaiser l'agacement évident de Gide !

Pourtant, ce dernier éprouve une certaine pitié pour le poète exilé :

p. 721). Le 23 novembre, il part à nouveau pour Berlin, d'où il rentrera le 8 décembre, «venant de Hambourg où il était depuis quelques jours» (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 267, et Maurice Dubourg, *Eugène Dabit et André Gide*, Paris : Plaisir du Bibliophile, 1953, pp. 43-4).

³⁸ Une lettre de Ricarda Huch (*Eine Brieffolge von Ricarda Huch*, p. 16, lettre du 11 janvier 1935) nous indique que Wittkowski s'intéressait à ses ancêtres, notamment à Rabbi Meïr ben Baruch de Rothenbourg, qui avait vécu de 1215 à 1293.

³⁹ Ricarda Huch (*op. cit.*, p. 17, lettre du 13 avril 1937) conseille à Wittkowski de retarder sa décision : «Vous me posiez dernièrement des questions sur une possible conversion au protestantisme. Le moment est mal choisi. Vous en conviendrez sans aucun doute.»

⁴⁰ *Ibid.*, p. 14 (lettre du 13 avril 1933). Ricarda Huch compare «l'univers paysan du Mecklembourg» à l'Université de Heidelberg où règne la culture.

⁴¹ Lettre de Gide à Marcel Gavillet du 24 juillet 1938, in Marcel Gavillet, *Étude sur la Morale d'André Gide* (Lausanne, Ed. du Revenandray, 1977), p. 120.

Cuverville
Criqueot l'Esneval Tél. 27
Seine-Inférieure

17 Août 33.⁴²

Mon cher Wittkowski,

Que de tristesses de toutes parts ! Si résolu que soit mon optimisme, je me sens tout submergé par les soucis et les angoisses. De graves difficultés m'ont appelé ici et vont me retenir quelques temps.⁴³

J'espérais aller à Genève où j'aurais eu plaisir à vous rencontrer ; il me faut remettre à je ne sais quand... J'aurais voulu pouvoir vous aider ; mais me voici moi-même tout paralysé par des ennuis de famille...

Je vous serre la main bien affectueusement.

André Gide.⁴⁴

Le 2 décembre 1933, Gide envoie une lettre à Wittkowski, ainsi qu'en témoigne une enveloppe conservée au Deutsches Literatur Archiv de Marbach. Cette lettre a été postée à Lausanne, où Gide se trouve à cette époque.⁴⁵ Malheureusement, la lettre elle-même semble avoir disparu. Mais il est facile de deviner la raison qui poussa Gide à écrire de nouveau à Wittkowski. La présence de Gide à Lausanne, la conférence déjà signalée de Thomas Mann et

⁴² L'enveloppe (original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242) est adressée à : « Monsieur Victor Wittkowski / c/o Madame Schrveter / 6 ou 4 Avenue de Champel / Genève / Suisse ».

⁴³ Les mystérieux « soucis » et les tout aussi mystérieuses « angoisses » correspondent certainement à la conscience qu'a Gide des problèmes qui alors accablent le monde, notamment la crise économique. Le 10 août 1933, Gide remarque, aux dires de la Petite Dame (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 324), qu'il « souhaiterait beaucoup retrouver sa voix pour faire des conférences », et qu'il « lui paraît que sur certains sujets, il aimerait mieux parler qu'écrire ». Mais c'est une question purement familiale qui l'oblige à séjourner assez longtemps à Cuverville. Le 13 août, il part pour Cuverville (*op. cit.*, p. 326) et, le 12 septembre, il est rentré à Paris pour rencontrer la Petite Dame (*op. cit.*, p. 327). Ce séjour à Cuverville se justifie par des ennuis qu'il décrit longuement à Roger Martin du Gard. Sa présence auprès de sa femme est devenue « nécessaire ». En effet, « j'ai trouvé », dit-il, « ma pauvre femme toute décomposée par l'annonce subite des fiançailles de Jacques D. avec une jeune juive lithuanienne ». Et il ajoute : « j'avoue que je suis presque aussi consterné qu'elle » (Gide — Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 575, lettre du 15 août 1933). Il s'agit du mariage de Jacques Drouin, fils de Marcel Drouin et de Jeanne Rondeaux, avec Ghisa Soloweitchik. Avec peine, Gide observe l'évolution psychologique de sa femme : « elle s'enferme dans ses convictions religieuses et réduit de plus en plus sa vie » (*ibid.*, p. 577, lettre du 23 août 1933).

⁴⁴ Le voyage à Genève n'a certainement pas pu avoir lieu à cause des problèmes posés par le mariage de son neveu. Cette lettre se trouve au Deutsches Literatur Archiv de Marbach, 64.242.

⁴⁵ Le 2 décembre 1933, Gide se trouve justement à Lausanne pour s'occuper des répétitions de sa pièce, *Les Caves du Vatican*, qui doit être jouée par les Bellettrien de l'Université de Lausanne (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 348).

la réception qui y fit suite et qui permit la rencontre de Gide avec Wittkowski, ce sont à coup sûr les motifs de cet envoi.

Le sort de Wittkowski préoccupe toujours Gide. Passant par Syracuse au mois de février 1934 ⁴⁶, il s'empresse de signaler au poète la réception de sa dernière lettre :

Villa Politi
Syracuse
22 février 34 ⁴⁷

Mon cher Wittkowski,

Votre lettre, non datée mais déjà fort ancienne assurément, s'était égarée. Je m'inquiète beaucoup de ce que vous avez pu devenir. L'adresse que vous me donnez, que je ne trouve, est-elle encore valable ? Et où ce mot vous rejoindra-t-il ?

Je vous serre la main bien affectueusement, le cœur serré et plein d'attente en songeant à la détresse dont votre lettre me faisait part. ⁴⁸

André Gide.

Et, un peu plus tard, de Karlsbad où il est allé soigner son foie ⁴⁹, Gide adresse une carte postale à Wittkowski ⁵⁰ :

17 Juillet 34
Karlsbad

Bien reçu votre charmante lettre. Bien affectueux souvenirs.

André Gide. ⁵¹

De même, le 22 juin 1935, il lui écrit :

⁴⁶ Gide était arrivé à Syracuse le 2 février 1934 (*Gide – Martin du Gard, Correspondance*, t. I, p. 592). Il quitte cette ville le 1^{er} mars 1934 (*ibid.*, p. 598).

⁴⁷ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242. L'enveloppe est adressée à : « Monsieur Victor Wittkowski / c/o Madame Schrveter / 6 Avenue de Champel / Genève / Suisse ».

⁴⁸ Cette lettre de Wittkowski semble avoir disparu. Mais son contenu ne doit pas être très différent de celui que signale Ricarda Huch (*Eine Brieffolge von Ricarda Huch*, p. 15, lettre du 28 janvier 1934 : « Que vous vous sentiez malheureux, je le comprends »).

⁴⁹ Maurice Dubourg, *op. cit.*, p. 34.

⁵⁰ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242. La carte représente une chapelle de Karlsbad, « Ecce Homo Kapelle », et l'adresse est la suivante : « Monsieur Victor Wittkowski / 7 rue des Savoises / Genève / Schweiz Suisse ».

⁵¹ Ce voyage à Karlsbad pour des raisons de santé fut entrepris au début du mois de juillet. Le 8, la Petite Dame écrit (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 395) : « Il part demain, en même temps que moi ; nous voyagerons ensemble jusqu'à Lausanne, et de là il ira à Karlsbad » – où il reste jusqu'au début d'août (*Journal 1889-1939*, p. 1214).

1 bis Rue Vaneau VIII^e
LITTRÉ 57 - 19

22 juin 35⁵²

Mon cher Wittkowski,

Quelle exquise lettre je reçois de vous ce matin. Oui, j'approuve tout ce que vous me dites et qui prouve que vous m'avez infiniment mieux compris que l'auteur de l'article que vous avez la gentillesse de me communiquer.

Complètement requis tous ces jours-ci par le Congrès des écrivains, et très fatigué, je ne puis que vous serrer la main en hâte, mais d'autant plus cordialement.

André Gide.⁵³

Le rythme de cette correspondance s'accélère et il demeure regrettable que nous ne possédions point les lettres de Victor Wittkowski en leur ensemble. Pourtant, la lettre que lui envoie Gide, le 1^{er} janvier 1936, laisse clairement apparaître la demande que Wittkowski lui avait présentée :

1^{er} janv. 36

1 bis Rue Vaneau VIII^e
LITTRÉ 57 - 19

Mon cher Wittkowski,

Je suis fort heureux de l'occasion que vous m'offrez de rendre hommage à Romain Rolland et de manifester la haute estime où je le tiens. Mais votre lettre m'embarrasse. Je ne vois pas comment une étude sur quelque autre grand homme de mon choix (ainsi que vous me le proposez) parviendrait à honorer Romain Rolland. Du reste je n'ai rien de prêt, et, pour mener à bien ce travail, il me faudrait beaucoup de temps. Des vers ? Je me sens parfaitement incapable d'en écrire sur commande.

Restent les «souvenirs». Mais ceux que je puis recueillir ici sont bien minces, car je n'ai rencontré R.R. que deux fois.⁵⁴ La relation de ces deux rencontres, arrangée en manière d'hommage, c'est tout ce que je pourrais vous envoyer. Veuillez m'écrire si cela cadrerait avec votre projet. Donnez-moi quelques précisions, je vous en prie. Quels sont ceux qui vous ont répondu à

⁵² Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242. L'enveloppe est adressée à : «Monsieur Victor Wittkowski / 22 Avenue du Mail / Genève / Suisse».

⁵³ Gide est justement en train de s'occuper du Congrès des Ecrivains, dont l'ouverture a eu lieu le 21 juin. Dans *Les Cahiers de la Petite Dame* (t. II, p. 462), il est indiqué que Gide est «surmené, submergé».

⁵⁴ En effet, Gide précisera dans l'article qu'il fera paraître dans *Vendredi* du 24 janvier 1936, sous le titre «Deux rencontres avec Romain Rolland», qu'il fit sa connaissance «nombre d'années avant la guerre», et cela lors d'un cours de Romain Rolland sur la musique ancienne au Collège de France. Il le revit, dit-il dans ce même article, «il y a deux ans», en Suisse (Gide, *Littérature engagée*, p. 124). Cette deuxième rencontre eut lieu au printemps 1934, ainsi qu'en témoigne la *Petite Dame* (*Les Cahiers de la Petite Dame*,

votre appel ? De quelle longueur sont leurs envois ? A l'occasion de quoi cette publication ? Acceptez tous les vœux pour cette nouvelle année que je vous adresse de grand cœur.

*André Gide.*⁵⁵

Ce projet de Wittkowski semble avoir préoccupé non seulement André Gide, mais d'autres écrivains, notamment Wells, Zweig, Hesse et Freud, pour reprendre l'énumération livrée par Wittkowski à Thomas Mann, qui fut aussi contacté et qui accepta de contribuer à ces *Mélanges*.⁵⁶ Il suffit en effet de consulter les *Tagebücher* de ce dernier pour s'apercevoir que Wittkowski écrivit à Thomas Mann au début du mois de novembre 1935⁵⁷, que celui-ci déclara le 11 janvier 1936 «envoyer à Genève» l'article intitulé «Das lehrhafte On», titre qui devient, toujours d'après Wittkowski⁵⁸, «Stadt On» pour le «Livre R. Rolland»⁵⁹ et que finalement Wittkowski lui écrivit une lettre de remerciement que Thomas Mann reçut le 14 janvier 1936.⁶⁰ Ce livre d'hommage devait être offert à Romain Rolland pour son soixante-dixième anniversaire, le 29 janvier 1936. En ce qui concerne Gide, il faut bien constater que l'écrivain français semble assez étonné des diverses propositions faites par Wittkowski, qui revient rapidement à la charge. Car, le 15 janvier, Gide lui écrit à nouveau de Cuverville :

Cuverville
Criqueot l'Esneval — Tél. 27
Seine-Inférieure

15 janv. 36.

t. II, p. 377).

⁵⁵ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242. L'enveloppe porte l'adresse suivante, écrite à la main : «Monsieur / Victor Wittkowski / 22 Avenue du Mail / Genève / Suisse».

⁵⁶ La lettre adressée par Wittkowski à Thomas Mann se trouve aux Archives Thomas Mann de Zurich (68.100). Elle porte la date du 22 avril 1936. Elle est ici citée avec l'accord des personnes qui sont les ayants-droits. Il faut noter que Hermann Hesse ne manqua point d'adresser à Romain Rolland une lettre à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de ce dernier (lettre du 26 janvier 1936, citée dans le *Cahier Romain Rolland* n° 21 : *D'une rive à l'autre*, Paris : Albin Michel, 1972, p. 159). Hermann Hesse avait participé au *Liber Amicorum* de 1926, à côté notamment d'Ernst Robert Curtius, d'Albert Einstein, de Sigmund Freud et de Stefan Zweig (v. René Cheval, *Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre*, Paris : P.U.F., 1963, p. 704).

⁵⁷ Thomas Mann, *Tagebücher 1935-1936* (Francfort s. M. : S. Fischer, 1977), p. 201.

⁵⁸ Lettre de Victor Wittkowski à Thomas Mann du 22 avril 1936 (Thomas-Mann-Archiv, Zurich, 68.100).

⁵⁹ Thomas Mann, *op. cit.*, p. 239. Il s'agit d'un chapitre de la deuxième partie de *Joseph en Egypte*.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 240.

Mon cher Wittkowski,

Voici donc ma contribution au livre d'hommages dont vous me parlez. Je ne pense pas que vous puissiez voir d'inconvénient à ce que ces pages paraissent dans Vendredi (et le dernier paragraphe dans L'Humanité). Je n'ai pu leur refuser ma collaboration au N° qu'ils préparent pour célébrer le 70^e anniversaire de Romain Rolland, ni écrire un texte différent pour chacun de vous trois.

En hâte et avec très bons affectueux souvenirs,

André Gide.⁶¹

La demande de Wittkowski semble avoir ainsi trouvé sa réponse. Pourtant, la lettre que Gide lui envoie le 4 février laisse supposer que Wittkowski continue à le harceler ; il prend alors un ton irrité :

4 février 36⁶²

Mon cher Wittkowski,

Je ne vous récrivais pas parce que je n'avais rien de plus à vous dire. Malgré mon désir de vous être agréable, je ne puis vous envoyer, en l'honneur de Romain Rolland, que les deux pages de souvenirs (deux rencontres) que vous aurez déjà reçues. Je ne trouve, dans mes papiers, rien, absolument rien, hélas ! qui soit de nature à vous convenir — et ne me sens, pour le moment (abruti par la grippe), guère en état d'écrire rien de nouveau.

Je vous prie, cher Wittkowski, de ne voyez point là mauvaise volonté — et ne doutez pas de mes sentiments affectueux.

André Gide.⁶³

Cette lettre devait tout naturellement mettre fin à ce flot d'échanges épistolaires au sujet de l'anniversaire de Romain Rolland, qui d'ailleurs appartenait déjà au passé. Le 29 janvier, l'hommage préparé par Wittkowski n'avait toujours pas vu le jour. Il n'aurait en fait pas été très intéressant de citer ces lettres, si elles n'éclairaient à leur tour deux aspects des rapports de Gide avec son entourage littéraire. D'une part, ces réflexions sur la publication d'un nouveau *Liber Amicorum*, le premier étant paru en 1926, trouvent leur écho dans *Les Cahiers de la Petite Dame*. A la date du 31 décembre 1935, est rapportée une conversation entre Gide et la Petite Dame qui porte justement sur cet échange de lettres avec Wittkowski :

⁶¹ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242. L'adresse est ici exactement présentée de la même façon que pour la lettre du 1^{er} janvier 1936 (cf. note 55).

⁶² Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242. Même adresse que les deux lettres précédentes.

⁶³ Dans son *Journal* (p. 1244), Gide décrit son état : « Resté étendu tout ce matin, imbibé de néant : incapable de penser, de lire même. »

Gide reçoit d'un Allemand une lettre pressante qui lui demande de participer à un livre d'hommage à Romain Rolland et spécifie curieusement qu'on lui demande des poésies, ou l'étude d'une grande figure de France ! Gide pense se rabattre sur quelques souvenirs, mais il les trouve un peu minces. Pourtant il commence tout de suite et nous lit un vague projet : rencontre avec Verhaeren de R. Rolland à son cours sur la musique, correspondance avec R.R. pendant la guerre au sujet du séquestre des papiers de Rilke, une troisième rencontre en Suisse, avec Elisabeth, récemment.⁶⁴

Sur les conseils de la Petite Dame, Gide réduit l'histoire du séquestre de « la moitié ».⁶⁵ Et une remarque est ici importante si l'on veut comprendre les réticences de Gide à l'égard de la proposition de Wittkowski. En effet la Petite Dame constate que « puisqu'il [Gide] ne veut pas parler de l'écrivain qu'il apprécie peu, il faut absolument qu'il parle de son attitude morale, de ce qui fait sa grandeur ».⁶⁶ Le 9 janvier 1936, Gide annonce sa décision de donner à *Vendredi* « ses souvenirs sur Romain Rolland ».⁶⁷ Son article paraîtra finalement dans le numéro d'hommage du 24 janvier 1936. Il ne parlera point de l'œuvre littéraire de Romain Rolland, mais se contentera de souligner le « grand enseignement » que la vie de l'écrivain représente pour tous ceux qui respectent « l'honneur et la gloire de la France et de toute l'humanité ».⁶⁸

C'est sur ce dernier point que, d'autre part, il faut insister à partir du moment où l'on veut parfaitement saisir la portée des hésitations ressenties par Gide quand Wittkowski lui adresse sa demande. Le poète allemand désire de toute évidence refaire un *Liber Amicorum* qui aurait la même importance que celui de 1926. Le choix même des participants à cet hommage en témoigne. Mais les conditions politiques ont changé. En 1926, Romain Rolland n'avait pas cru bon de faire appel à Thomas Mann. Car le *Liber Amicorum* « ne devait réunir que des penseurs et des artistes qui n'avaient pas renoncé, pendant les jours difficiles, à l'idéal humaniste ».⁶⁹ Les affirmations nationalistes de Thomas Mann pendant la première guerre mondiale, notamment les *Gedanken im Kriege* parus en novembre 1914, avaient fait mauvaise impression sur Romain Rolland.⁷⁰ Gide n'était pas non plus cité dans le *Liber Amicorum* de 1926. Les raisons de cette absence n'étaient pas les mêmes que pour Thomas Mann. En effet, Gide avait porté, dans son *Journal*, un jugement sur *Jean-Christophe* qui ne laissait aucun doute sur le peu d'intérêt qu'il attachait à l'œuvre littéraire de Romain Rolland, en déclarant que cet écrivain ne pou-

⁶⁴ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 509.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 509.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 509.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 512.

⁶⁸ Gide, *Littérature engagée*, p. 126. Cet article paraîtra aussi dans *L'Humanité* du 26 janvier 1936, sous une forme écourtée.

⁶⁹ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, pp. 284-5.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 28. Cf. Romain Rolland, *Journal des années de guerre 1914-19* (Paris : Albin Michel, 1952), p. 133.

vait que «gagner à ce que la langue française n'existe plus, ni l'art français, ni le goût français, ni aucun de ces dons qu'il nie et qui lui sont déniés». ⁷¹

En 1936, la situation est totalement différente. Le *Liber Amicorum* de 1926 avait été la marque de l'amitié qui liait l'écrivain français à ses confrères allemands. L'anniversaire de 1936 n'est plus accompagné de fêtes officielles : «Ce sont les proscrits qui lui apportent le salut de leur pays». ⁷² Pour sa part, Gide, qui n'a point renoncé à ses réserves sur l'écrivain Romain Rolland, se trouve alors associé à celui-ci dans le combat qu'il mène contre le fascisme. Il approuve les déclarations de Romain Rolland parues dans *Vendredi* du 24 janvier 1936 sur la nécessité de renoncer à une résistance purement passive face à la montée du nazisme (*Pour l'indivisible Paix*), déclarations qui seront reproduites dans le n° 32 de *Commune* (d'avril 1936). ⁷³ Pourtant, les rapports entre les deux écrivains ne sont point placés sous le signe de la facilité, ainsi que le prouvent certains passages des *Cahiers de la Petite Dame* portant justement sur cette année 1936. ⁷⁴ L'entreprise de Wittkowski était donc difficile, et elle échoua finalement. ⁷⁵

Les problèmes qu'avait pu ainsi poser la participation de Gide à un nouveau *Liber Amicorum* n'empêchèrent pas Wittkowski de renouer très rapidement ses contacts avec Gide, ainsi que le montre la lettre que celui-ci lui écrit le 7 mars 1937, à un moment où il est en train de préparer le tome XIV de l'édition de ses *Œuvres complètes* :

1 bis Rue Vaneau VII^e

Invalides 79 - 27

7 mars 37 ⁷⁶

⁷¹ Gide, *Journal 1889-1939*, p. 660.

⁷² Marcelle Kempf, *Romain Rolland et l'Allemagne* (Paris : Nouvelles Éditions De-
bresse, 1962), p. 260.

⁷³ Gide, *Littérature engagée*, p. 342.

⁷⁴ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 563. Sur les rapports de Gide avec Romain Rolland, v. Frederick John Harris, *André Gide and Romain Rolland : Two Men Divided* (New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press, 1973).

⁷⁵ Dans la lettre, déjà citée (Thomas-Mann-Archiv, Zurich, 68.100), qu'il adressa à Thomas Mann le 22 avril 1936, Wittkowski avoue son échec et sa déception. Pour sa part, Romain Rolland ne s'en montra pas trop affecté ; dans une lettre qu'il adressa à Wittkowski le 19 mars 1936, il lui écrivit : «Ce n'est pas vous qui en pouvez être mortifié, ce serait plutôt moi ; et je ne le suis pas.» (Extrait reproduit avec l'autorisation de Mme Romain Rolland [original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.350], qui a bien voulu nous préciser qu'elle se rappelait fort bien que son mari n'était «pas du tout emballé» pour le projet d'un nouveau *Liber Amicorum* qui, «venant après le premier, ne pouvait naturellement pas, vu l'époque et le peu de temps dont disposait Wittkowski pour réunir des textes, être d'une valeur équivalente. Naturellement, cela le gênait de "refuser" de donner son "accord", mais, quand le projet a avorté, non seulement il n'en a pas été "trop affecté", mais il en a été soulagé».)

Mon cher Wittkowski,

Heureux d'avoir de vos nouvelles. J'envie le refuge que vous avez trouvé dans la poésie et le travail de traduction.⁷⁷

Quant à moi, je reste battu par le flot, si submergé que je ne trouve plus le temps d'écrire ce que, et à qui, je voudrais ; ceci dit pour vous excuser mon silence.

Mais je ne vous oublie pas et reste bien affectueusement votre

André Gide.⁷⁸

Wittkowski va publier deux recueils de poésies. En 1936 paraît le volume intitulé *Gedichte*, à Genève chez Paul Jeanneret, et en 1937 les *Genfer Gedichte* (*Poésies genevoises*), toujours chez Paul Jeanneret. Il doit avoir envoyé le premier recueil à Gide, car ce dernier lui écrit en cette même année 1937 :

1 bis Rue Vaneau VIII^e

Invalides 79 - 27

5 avril 37⁷⁹

Mon cher Wittkowski,

Je viens de passer quelques instants exquis à déguster vos vers, d'une musicalité si subtile et d'une sensibilité si vive.

Croyez à mon affectueux souvenir.

André Gide.

Et, le 21 août, Gide, qui doit avoir en sa possession le deuxième volume contenant notamment la traduction du poème de Mallarmé *Don du Poème*⁸⁰, se décide à écrire une longue lettre à Wittkowski :

21 août 37⁸¹

⁷⁶ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242. Lettre adressée à : «Monsieur / Victor Wittkowski / 22 Avenue du Mail / Suisse».

⁷⁷ Wittkowski se consacrait en effet, à cette date, à la composition d'un recueil de poèmes. Il avait d'ailleurs envoyé, dès 1933, certaines de ses poésies à Thomas Mann et au fils de celui-ci, Klaus Mann. Thomas Mann demanda à son fils de remercier «le bon Wittkowski» (Klaus Mann, *Briefe und Antworten*, Munich : Edition Spangenberg, 1975, t. I, p. 108, lettre du 29 juin 1933).

⁷⁸ L'état d'esprit de Gide à cette époque se retrouve dans une remarque citée dans *Les Cahiers de la Petite Dame* (t. II, p. 634) : «Je travaille sans bien me rendre compte où je vais...».

⁷⁹ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242.

⁸⁰ Victor Wittkowski, *Genfer Gedichte* (Genève : Paul Jeanneret, 1937), p. 40. Le poème de Mallarmé avait été aussi choisi par Gide pour son *Anthologie de la Poésie française* de la Bibliothèque de la Pléiade (p. 600).

⁸¹ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242.

*Mon cher Wittkowski,
Je trouve votre lettre en rentrant à Paris.*⁸²

*Dans l'amoncellement des livres sur ma table, je recherche le vôtre. Ai-je pu faire une confusion ? Ne contient-il pas, parmi d'autres poèmes, certains traduits en français ?*⁸³ *Mais alors la lettre que je vous écrivais à leur sujet s'est donc perdue*⁸⁴, *car je me souviens fort bien de certaines critiques, ou réserves, que j'avais pu faire (1) et dont je faisais part à l'auteur. Se peut-il que cet auteur ne soit pas vous ? — ou aurai-je, en quittant Paris, laissé cette lettre tout écrite et non envoyée ? Je crois plus volontiers à mes distractions qu'à celles de la Poste.*

*Heureux de savoir que vous goûtez mes Nouvelles Nourritures. Je suis quelque peu embarrassé pour vous répondre au sujet de leur traduction, car, en principe, j'ai cédé mes droits, pour tous mes ouvrages, à mon traducteur habituel : Ferdinand Hardekopf*⁸⁵, *et j'estime qu'il faudrait le pressentir au sujet de celui-ci ; mais, jusqu'à présent, il n'avait pas été question de le traduire. Vous pourriez lui écrire (4, rue Gabrielle d'Estrées, Vanves, Seine) pour lui demander quelles sont ses intentions au sujet de ce petit livre et s'il est disposé à l'abandonner à vos soins.*

J'interromps ma lettre, car voici que je viens de retrouver votre livre ; et je ne m'étais donc pas trompé ! Je m'attarde à relire certains de vos poèmes... j'ai parfois quelque mal à entrer dans leur harmonie ; c'est sans doute en raison de leur originalité. Il faut une initiation à toute musique nouvelle.

Veuillez croire à mes sentiments bien affectueux.

André Gide.

(1) particulièrement pour la traduction du poème de Mallarmé : Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée... me trompé-je ?

Cette lettre, la première où Gide aborde l'œuvre littéraire de Wittkowski, ne pouvait rester sans réponse, et celle que lui envoie le poète est de poids... :

*Genève, 22 Avenue du Mail
23 VIII, 1937 86*

⁸² En août 1937, Gide se trouve en Italie, à Sorrente (*Journal 1889-1939*, p. 1267, note du 5 août). Le 8 août, il envoie une lettre à Roger Martin du Gard (*Correspondance*, t. II, p. 110).

⁸³ Il s'agit évidemment des *Genfer Gedichte* de 1937.

⁸⁴ Cette lettre ne se trouve pas dans les archives de Marbach.

⁸⁵ Ferdinand Hardekopf (1876-1954) fut l'un des traducteurs les plus appréciés de Gide. Il traduisit *Les Caves du Vatican* en 1930 (Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt), *Les Faux-Monnayeurs* en 1928 (pour la même maison d'édition). Mais ses travaux ne se limitèrent pas à l'adaptation de ces deux œuvres de Gide ; il faudrait aussi citer notamment sa traduction du *Retour de l'Enfant prodigue* en 1951.

⁸⁶ Original autographe : Bibl. Doucet, γ 469.1. Nous nous contentons de donner la

Très cher André Gide,

Tous mes remerciements pour votre lettre, à laquelle je veux répondre immédiatement par ces quelques mots. Je me réjouis d'apprendre que, sous la pile de livres, vous avez pourtant retrouvé le mien, qui contient une dédicace à votre adresse. Car malheureusement, plusieurs fois déjà, des envois de livres que j'avais faits se sont perdus, et l'incertitude dans laquelle se trouve alors plongé l'auteur est plus fâcheuse que la perte de ce livre. Malheureusement, je n'ai jamais reçu la lettre que vous m'aviez écrite et dans laquelle vous me parliez (ce qui est important à mes yeux) des traductions. Au cas où vous la retrouveriez, je vous prie instamment de me l'envoyer a posteriori. Les difficultés que présente la traduction de Mallarmé sont énormes. Cette tâche ne peut jamais être réalisée qu'approximativement. Conseillez-moi pour ses poésies, mais jugez-moi d'après les autres traductions.

Je vais écrire à Hardekopf au sujet de la traduction de votre livre. Car naturellement il a la priorité. Je vous écrirai alors ce qu'il m'aura répondu. (J'apprécie en lui un traducteur clair et précis, pas un artiste. Vos idées sont bien traduites par lui, mais pas votre style, votre individualité.)

*J'ai traduit quelques passages de vos «Journaux», que je proposerais volontiers à Thomas Mann pour sa nouvelle revue *Mass und Wert*. Me le permettez-vous ? Ou auriez-vous une petite chose pas encore publiée que vous pourriez me donner dans ce but ?⁸⁷ Ne voudriez-vous pas présenter quelques souvenirs sur Rilke ?*

Je me suis presque brouillé avec Rolland à cause de l'«Hommage» que j'ai préparé en son honneur. Finalement il a décidé de ce qui devrait se passer avec ce cadeau.⁸⁸ Lui aussi est devenu un autocrate !

Mes poèmes semblent vraiment porter en eux-mêmes comme une nouvelle musique, ou, pour être plus modeste, disons une nouvelle tonalité. Je me réjouis de les savoir entre vos mains et dans vos pensées. Quelques mots là-dessus ! Je me suis gardé dans ces poésies de toute polémique. Je recherche toujours un sentiment fondamental, pour ainsi dire un noyau central. J'ai essayé de l'exprimer purement, à ma façon. Ainsi tout le poème se présente consciemment comme faisant partie d'une tradition qui ne fut jamais complètement interrompue et qui est en opposition avec celle des jongleurs de la poésie descriptive et analytique, avec celle des acrobates du cerveau. La mélodie n'est pas portée sur le sens, mais au contraire elle sort de lui et se développe à partir de lui de la manière la plus délicate. Tout ce qui est polémique, actuel, tout ce qui est politique n'appartient pas à la poésie, mais à certains genres de prose. Tout cela a été ici éliminé comme étant impur. Mais, ici, un point de vue moral n'a aucunement été éliminé, même s'il est invisible. Chaque poésie, prise en soi, est portée par un certain sentiment fondamental, par

traduction de ce très long texte.

⁸⁷ Ces traductions n'ont pas paru dans *Mass und Wert*.

exemple un rapport très particulier avec la vie et la mort, avec le péché et la pénitence, avec Dieu et le monde, etc...

Votre livre, Les Nouvelles Nourritures, je l'apprécie comme un produit de votre conscience protestante et attachée à la protestation, comme une œuvre véritablement conquise, vécue dans la douleur, comme un effort non pas de la foi, mais vers la foi, comme un aveu public, comme la confession protestante d'un esprit mûr qui n'a pas renoncé au combat pour Dieu comme à un enfantillage inutile, mais qui voit en quelque sorte dans ce combat la justification et le but suprême de notre pauvre (sans cela pauvre) existence, sans pour cela être infidèle à la terre. Et je peux vous dire la même chose seulement en quelques mots, vous dire combien votre conception d'un Christ joyeux, celui du Kyrie, plein de vie, me fait du bien, combien elle est depuis longtemps la mienne. Vous êtes véritablement allé, à travers l'immense fatras des livres présentés comme saints, jusqu'à cette personne incomparable qu'est le Christ. «Il» est le «maître de la vie» encore dans un tout autre sens que celui que supposent nos bons théologiens et pasteurs.

Assez pour aujourd'hui. Espérons que vous avez eu la patience de lire mes trois pages écrites très rapidement. Puissiez-vous y voir avant tout l'expression de ma gratitude et de ma cordialité face à une existence aussi active que la vôtre.

*Votre très dévoué
Victor Wittkowski.*

Il est facile de comprendre, après la lecture de cette lettre, l'irritation ressentie par Thomas Mann, qui avoue parfois ne point supporter les débordements épistolaires de Wittkowski.⁸⁹ La correspondance de Gide avec Wittkowski marque ici un certain temps d'arrêt. Les événements qui bouleversent alors l'Europe en sont certainement la cause principale. Mais est-ce que Gide avait pu lui aussi supporter ce qui l'avait déjà amené, dans sa lettre du 15 janvier 1933, à parler d'une «insanité» ?

Toujours est-il qu'il faut attendre 1948 pour voir à nouveau Gide s'adresser à Wittkowski, qui se trouve alors au Brésil depuis 1941 après un court séjour au Portugal⁹⁰ :

⁸⁸ Romain Rolland se contenta en fait de demander à Wittkowski de confier l'ensemble des contributions à ce nouveau *Liber Amicorum* à Charles Baudouin (lettre du 19 mars 1936, original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.350). Indication reproduite avec l'autorisation de Mme Romain Rolland.

⁸⁹ Thomas Mann n'hésite pas en effet à déclarer que Wittkowski lui a écrit une lettre pleine d'«inepties» (*Tagebücher 1935-1936*, Francfort s. M. : S. Fischer, 1978, p. 176, remarque du 20 novembre 1935).

⁹⁰ Indications puisées dans les archives de Marbach, 64.428.

Grasse

1^{er} octobre 48*Alpes-Maritimes* ⁹¹*Cher Victor Wittkowski,**Très sensible à votre excellente lettre du 28 août — et intéressé par ce que vous me dites d'Aloysius Bertrand.**Mais souffrant et fatigué ; incapable d'écrire cette préface que vous souhaitez ; il y faudrait une longue étude. Le temps me manque ; et les forces.**Veillez m'excuser et ne point douter de mes sentiments les meilleurs.**André Gide.*

Cette allusion à Aloysius Bertrand est assez simple à expliquer quand on connaît le genre de travaux dans lesquels Wittkowski s'était lancé. Si l'on fait exception des volumes de poésie déjà signalés et publiés avant la seconde guerre mondiale ⁹², il faut bien remarquer que le poète de Güstrow se tourna de plus en plus vers l'exercice de la traduction. Pour ne parler ici que des adaptations de textes en langue française, il est facile de s'apercevoir que Wittkowski, qui, dans son recueil de 1937, avait traduit Leconte de Lisle ⁹³, multiplia ses efforts dans ce domaine. Dans les papiers de Wittkowski conservés au Deutsches Literatur Archiv de Marbach se trouvent en effet des textes témoignant de l'envergure des travaux entrepris par Wittkowski. Dans le *Portefeuille III* ⁹⁴, il est possible de découvrir des traductions de Leconte de Lisle, de Nerval (notamment celle du *Desdichado*), de Baudelaire, Moréas, Verlaine, Mallarmé (le *Don du Poème* qui se trouvait dans les *Genfer Gedichte* de 1937), Maeterlinck (quatre *Chansons*) et Marie Noël, sans parler ici de diverses traductions de textes de Paul Valéry et d'Henri de Régnier. ⁹⁵ Mais le *Portefeuille I* contient justement le texte de la traduction par Wittkowski de *Gaspard de la Nuit* accompagné d'une longue étude sur la vie, l'œuvre et l'influence d'Aloysius Bertrand. Wittkowski n'est point d'ailleurs un admirateur inconditionnel de Bertrand. A la fin de son étude, il écrit : «Aloysius Bertrand n'était pas un génie, pris dans le sens de "créateur", de "poète" que lui donnaient Herder et Goethe. Car sa poésie ne jaillit pas en une abondance débordante...» ⁹⁶ De toute évidence, Wittkowski avait espéré obtenir de Gide

⁹¹ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242. A cette époque, Gide n'est pas bien portant. Il est examiné par un cardiologue qui déclare que «le malade en fait beaucoup trop pour ses forces actuelles» (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 108). Il avait été opéré, le 16 septembre 1948, d'une «vilaine otite» (*op. cit.*, p. 107).

⁹² Il s'agit des recueils déjà cités : *Gedichte* de 1936 et *Genfer Gedichte* de 1937.

⁹³ Wittkowski, *Genfer Gedichte*, p. 41.

⁹⁴ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.145, Mappe III.

⁹⁵ Ces traductions de Valéry et de Régnier se trouvent au Deutsches Literatur Archiv de Marbach, 64.145, Mappe I.

⁹⁶ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.145, Mappe I, dernière page du texte non folioté et intitulé : «Aloysius Bertrand, Leben / Werk / Ruhm».

une introduction à cette étude. Mais Gide la lui refusa.

Wittkowski n'en continua pas moins à correspondre avec l'écrivain français, ainsi qu'en témoigne la dernière lettre connue de Gide à Wittkowski :

André Gide
Villa Joyeuse
Rue Fontaine-du-Pin
Juan-les-Pins

Juan-les-Pins
le 22 juillet 49⁹⁷

Cher Victor Wittkowski,

Je reçois, avec quelque retard, votre lettre du 23/6 et déplore de n'être point à Paris, autrement dit : de n'avoir aucun de mes livres sous la main⁹⁸ ; car j'aurais grand plaisir à vous envoyer mes Notes sur Chopin et Le Retour (cette dernière publication est, du reste, sans importance).

La traduction annoncée jadis de Novalis est demeurée à l'état de projet.⁹⁹

L'édition de mon Journal qui a paru à Rio de Janeiro est l'objet, si je ne me trompe, d'un procès intenté par Gallimard à Fischer, l'éditeur, lequel n'a jamais reçu aucune autorisation ni de Gallimard, ni de moi.

Il est arrivé, ces derniers temps, que nombre de personnes dont les bibliothèques avaient pillées lors de l'occupation allemande aient pu récupérer tout ou partie des rapines — ce qui me laisse croire que le fonctionnement de ces récupérations est fort bien organisé. Est-il vain d'espérer que vous puissiez réparer quelques-uns des désastres de votre bibliothèque ? Je le souhaite de tout cœur, et vous prie de croire à mes sentiments bien cordiaux.

André Gide.

Wittkowski rentre en Allemagne fédérale en 1955, après avoir passé quatre ans en Italie. Il continue à s'intéresser à l'œuvre de Gide : le 3 décembre 1952, il a signé un contrat avec la Deutsche-Verlags-Anstalt de Stuttgart dans lequel il promet de remettre à la maison d'édition, le 11 avril 1953, le manuscrit de sa traduction des *Nouvelles Nourritures*.¹⁰⁰ Un vieux projet semble ainsi se réaliser. Mais il ne fut pas en fin de compte mené à bien : Wittkowski meurt en 1960 sans que ce travail ait vu le jour.¹⁰¹

⁹⁷ Original autographe : Deutsches Literatur Archiv, 64.242.

⁹⁸ Gide passa ces mois d'été sur la Côte d'Azur.

⁹⁹ En août 1893 (*Journal 1889-1939*, p. 39), Gide disait son intention de traduire *Heinrich von Ofterdingen*. Dans une lettre à Paul Valéry du 11 juin 1892 (Gide — Valéry, *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1955, p. 162), il déclare à propos de Novalis : « C'est le premier Allemand qui m'ait donné des joies de stylisé à le lire. Puis il est chaud comme un ange. » Dans le « Subjectif » (*Cahiers André Gide I*, p. 86), sont mentionnés *Les Disciples à Saïs* : « Lu avec Madeleine » à La Roque, fin septembre 1892.

¹⁰⁰ Le texte de cette traduction de Wittkowski est conservé au Deutsches Literatur Archiv, 64.145, Mappe II.

Étranges relations entre le poète qui ne trouve ni sa place, ni sa voie dans une société déjà bouleversée par les démons du nazisme, et un écrivain solidement installé dans le monde des lettres, entre l'homme qui s'accroche au message d'un Dieu de joie et d'espérance dans une Europe qui l'avait bien oublié, et le défenseur d'une humanité qui a d'autres valeurs que celles du christianisme des Pères de l'Église ! Une chose doit être dite (elle n'éclaire pas tout, mais elle ouvre bien des chemins dans la réflexion sur les rapports de Gide avec, non pas l'Allemagne, mais les Allemands). Certes, Gide s'est vu ouvrir les portes de la société, tant à Weimar, grâce à Kessler, qu'à Berlin. Mais son rayonnement intellectuel amène tout un monde d'hommes de lettres à se rapprocher de lui, qui sont en fait à la recherche d'une gloire bien difficile à saisir. Être l'ami de Gide, son traducteur, était bien le moyen de s'ouvrir la porte du succès, la carte de visite qui permettait de s'introduire enfin dans les milieux européens des arts et des lettres. « L'étrange Allemand de 1904 », Felix-Paul Greve, n'était peut-être que le « maladroit qui voudrait se faire aimer »¹⁰², Hardekopf surviva grâce à l'aide indéfectible de Gide, Bassermann était, en 1914, « sans travail », et l'étonnant Prinzhorn un « psychanalyste enthousiaste » à la carrière bien mouvementée.¹⁰³ Quant à Wittkowski, c'est encore Thomas Mann qui tente de définir ce personnage triste et mélancolique dans une lettre à Friderike Zweig :

En Monsieur Wittkowski..., je n'ai pas vu l'homme choisi pour s'occuper des papiers appartenant à Stefan Zweig, mais l'homme de lettres familier et empressé que je suis habitué à voir en lui, avec un sentiment de malaise, et à qui il plaît, s'appuyant sur la gloire du défunt, de rassembler autour de lui les grands noms de la littérature mondiale.¹⁰⁴

L'acrimonie avec laquelle Thomas Mann décrit ici les activités de Victor Wittkowski peut paraître quelque peu exagérée. S'approcher du soleil de la gloire est une tentation qui semble bien être propre à d'autres personnes dans l'entourage de Thomas Mann et de Gide !... Mais, à une période de l'histoire européenne où toutes les valeurs sont bafouées, il est des péchés mignons qui peuvent faire sourire si l'on oublie l'aspect tragique de bien des destinées.

¹⁰¹ Le contrat avec la Deutsche-Verlags-Anstalt de Stuttgart est au Deutsches Literatur Archiv, 64.428. Il fut signé le 3 décembre 1952. La traduction fut finalement confiée à Gisela Schlientz.

¹⁰² Cf. l'article de Basil D. Kingstone publié dans le BAAG n° 25, janvier 1975, pp. 53-4.

¹⁰³ Sur Bassermann : v. *Colpach* (Luxembourg : Amis de Colpach, 1978), p. 111, lettre à Mme Mayrisch du 19 juillet 1914 (Gide y rapporte les propos d'Anton Kippenberg, son éditeur allemand), document que nous signalons pour compléter notre présentation de la « Correspondance André Gide – Dieter Bassermann » (BAAG n° 42, avril 1979, pp. 3-39). – Sur Hans Prinzhorn : Gide – Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 379, lettre du 22 novembre 1929.

¹⁰⁴ Thomas Mann, *Briefe II* (Francfort S. M. : Fischer Taschenbuchverlag, 1979), p. 281, lettre du 15 septembre 1942.

*

Nous remercions Mme Catherine Gide, Mme Marie Romain Rolland, le Deutsches Literatur Archiv de Marbach et M. François Chapon, Conservateur de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, d'avoir bien voulu nous aider dans nos recherches et de nous avoir autorisé à reproduire les originaux indiqués dans nos notes.

Les textes inédits cités dans cet article (lettres d'André Gide, de Romain Rolland et de Victor Wittkowski) restent la propriété des personnes ou organismes suivants, et leur reproduction est soumise à leur autorisation : Mme Catherine Gide pour les inédits de Gide, Mme Marie Romain Rolland pour ceux de l'auteur de Jean-Christophe, et le Deutsches Literatur Archiv de Marbach pour les textes de Wittkowski.

Nous remercions aussi M. le Professeur Hans Wysling, des Archives Thomas Mann de l'École Polytechnique Fédérale de Zurich, d'avoir mis à notre disposition les deux lettres de Victor Wittkowski à Thomas Mann citées dans cet article.

Cl. F.

*

Aux trois pages suivantes : fac-similé du prospectus diffusé par la Deutsche Verlags-Anstalt en 1929, au moment où Victor Wittkowski écrivait à André Gide pour la première fois. (Doc. coll. partic.)

ZUM 60. GEBURTSTAG VON ANDRÉ GIDE

(22. NOVEMBER 1929)



Phot. M. Schmiegelksi, Berlin

Die deutsche Gesamt-Ausgabe der Werke von
André Gide beginnt in Einzelbänden zu erscheinen.

DEUTSCHE VERLAGS-ANSTALT STUTTGART
BERLIN UND LEIPZIG

Die Stunde André Gides, eines der reichsten europäischen Geister unserer Zeit, ist in Deutschland gekommen.

André Gide hat längst seinen Platz in dem Dutzend — oder sollen wir bis zu zwei Dutzend gehen — europäischer Autoren, die dem ersten Viertel des 20. Jahrhunderts sein geistiges Gesicht gegeben haben, jene geschichtlich fixierte Prägung, deren Umrisse um so klarer hervortreten, je mehr der anonyme »Zeitgeist« der Epoche in das Nichts des Vergessens zurücksinkt.

Ernst Robert Curtius.

André Gide gehört zu jener vornehmen Klasse der französischen Autoren, deren Geistigkeit nicht nur ein Spiel, sondern ein ständiger Kampf um Wachsein und Verantwortlichkeit ist. Etwas Puritanisches, etwas mit Pascal Verwandtes ist sein Kennzeichen.

Hermann Hesse.

Ich halte Gide seit meiner ersten Begegnung mit seinem Werk für den reichsten und faszinierendsten Geist der europäischen Literatur unseres Jahrhunderts.

Klaus Mann.

Die interessanteste, an vielfältigen Offenbarungen reichste Übergangserscheinung zwischen den beiden Generationen ist André Gide. Franz Clément i. »Das literarische Frankreich von heute«.

Frankreich: reiches Land! Anatole France erlischt, und schon leuchtet heller als er André Gide, der größte lebende Dichtergeist . . . er schreibt das kostbarste, tiefste, geistigste und schönste (vom Geist aus) Buch des Jahrhunderts »Les Faux-Monnayeurs«.

Kurt Münzer in »Die Literatur«.

»Die Falschmünzer« sind eines der klügsten, faszinierendsten, aufwühlendsten Bücher, — das »Tagebuch« eines der fesselndsten und aufschlußreichsten Selbstzeugnisse künstlerischen Schaffens, die wir überhaupt besitzen.

Wolfgang von Einsiedel in »Die schöne Literatur«.

Es gibt in der Literatur dieser Epoche kaum ein Werk (wie »Die Falschmünzer«), das gleichermaßen gegenstandsnahe und kritisch distanziert ist. Neben der Reflexion steht die prachtvoll-dichtheit eines lebendigen, ungehemmten Geschehens, neben der Überlegung und schließlichen Wertsetzung der bunten Jahrmarkt elementarer Ereignisse. Es ist bester latinscher Geist, logisch diszipliniert und dennoch jedem Überfall der Phantasie zugänglich. Hier lebt, wie selten in der Literatur, das Literarische neben der Dichtung.

Ernst Glaeser in »Neue Badische Landeszeitung«.

**DEUTSCHE VERLAGS-ANSTALT STUTTGART
BERLIN UND LEIPZIG**

**Die deutsche Gesamt-Ausgabe der Werke
von André Gide in Einzelbänden**

Bereits erschienen:

DIE FALSCHMÜNZER

Roman. Übersetzt v. Ferdinand Hardekopf. In Leinen M 9.—

TAGEBUCH DER FALSCHMÜNZER

Übersetzt von Ferdinand Hardekopf. In Leinen M 4.50

Sobald erscheinen:

DIE SCHULE DER FRAUEN

Übersetzt von Käthe Rosenberg. In Leinen M 5.50

STIRB UND WERDE

Autobiographische Aufzeichnungen

Übersetzt von Ferdinand Hardekopf. In Leinen M 10.—

In diesem Jahre erscheint noch:

UNS NÄHRT DIE ERDE

Übersetzt von Hans Prinzhorn. In Leinen ca. M 7.50

Aus anderen Verlagen übernehmen wir:

DER IMMORALIST

Roman. Übersetzt von Felix Paul Greve. In Leinen M 5.50

DIE PASTORAL-SYMPHONIE

Roman. Übersetzt von Bernhard Guillemin. Gebunden M 2.50

PALUDES

(Die Sümpfe.) Übersetzt von F. P. Greve. In Leinen M 4.50

DER SCHLECHTGEFESSELTE PROMETHEUS

Übersetzt von Franz Blei. In Leinen M 4.—

SAUL

Schauspiel in 5 Aufz. Übers. v. Felix Paul Greve. Geh. M 2.—

DIE RÜCKKEHR DES VERLORENEN SOHNES

Übers. v. Rainer Maria Rilke (erscheint in einem Sammelband)

Für 1930 in Vorbereitung:

KONGO UND TSCHAD. Übersetzt von Gertrud Müller.

DIE VERLIESSE DES VATIKANS. Übers. v. Ferd. Hardekopf.

DIE ENGE PFORTE. Roman. Übersetzt v. Felix Paul Greve.

ISABELLE. Roman. Übersetzt von Paul Donath.

**DEUTSCHE VERLAGS-ANSTALT STUTTGART
BERLIN UND LEIPZIG**

ANDRÉ GIDE EN "CITATIONS"

Les lecteurs de sa Correspondance avec André Gide savent que Justin O'Brien, après avoir publié en 1948 un recueil de Maxims of Marcel Proust, avait projeté de consacrer un ouvrage analogue à Gide, et envoya même à celui-ci un premier «échantillonnage» (qui ne semble pas avoir été conservé) ¹, qui lui fit décliner l'offre : «Il me paraît imprudent, lui écrit-il, de fixer et figer, du vivant d'un auteur, les grandes lignes de la figure de celui-ci.» ²

Si nous reprenons aujourd'hui l'idée, et précisément dans le BAAG (c'est-à-dire sans aucune perspective d'en faire un livre), c'est en vérité pour une raison bien précise — encore que d'occasion et n'excluant naturellement pas les autres justifications possibles : à quiconque travaille ou réfléchit sur Gide, combien de fois n'est-il pas advenu de souhaiter retrouver telle «citation» (parfois bien connue !), dont le texte approximatif chante dans la mémoire, et... que des recherches souvent longues, irritantes, ne parviennent pas à repérer ! Constituer un tel recueil de «maximes» — nous préfererions dire : phrases heureuses par la forme et/ou l'idée, célèbres ou non — nous a donc paru utile, et nous nous persuadons aussi que les lecteurs du BAAG trouveront plaisir à feuilleter, au cours de chaque trimestre, cette moisson qui sera nécessairement en perpétuel enrichissement. Nous proposerons ces citations, propos et aphorismes, sans aucun ordre logique ni thématique, mais en les affectant de numéros qui permettront, le moment venu, d'utiliser le recueil à l'aide d'un index des «mots-clefs». Nous donnerons pour chaque texte, naturellement, sa référence précise (soit à l'édition de la «Bibliothèque de la Pléiade» pour les œuvres qui y sont rassemblées dans les trois volumes parus : J I et J II pour le Journal 1889-1939 et le recueil Journal 1939-1949 — Souvenirs, R pour les Romans, récits et soties,

¹ V. la *Correspondance André Gide - Justin O'Brien*, lettre LXXIV, p. 66 (et la note 4, p. 131, de Jacqueline Morton).

² *Op. cit.*, p. 67. V. aussi sa critique des *Maxims of Marcel Proust*, pp. 76-7.

œuvres lyriques, soit, pour le reste, aux éditions faisant autorité).

Est-il besoin d'ajouter que, pour la réalisation de ce projet, nous sollicitons le concours de tous nos lecteurs ?

* *
*

- 001 Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant.
(*Les Faux-Monnayeurs, III, xiv, R 1215*)
- 002 Ma propre position dans le ciel, par rapport au soleil, ne doit pas me faire trouver l'aurore moins belle.
(*Ainsi soit-il, J II 1243*)
- 003 Familles, je vous hais ! foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur.
(*Les Nourritures terrestres, IV, 1, R 186*)
- 004 A quoi reconnaît-on que le fruit est mûr ? — A ceci, qu'il quitte la branche.
(*Les Nouvelles Nourritures, I, III, R 261*)
- 005 Comme j'irais bien, sans tous ces gens, qui me crient que je vais mal !
(*Un Esprit non prévenu, I, Divers 63*)
- 006 La chose la plus difficile, quand on a commencé d'écrire, c'est d'être sincère.
(*Journal, 31 décembre 1891, J I 27*)
- 007 Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée.
(*Les Nourritures terrestres, I, 1, R 155*)
- 008 Fais ton bonheur d'augmenter celui de tous.
(*Les Nouvelles Nourritures, IV, 11, R 299*)
- 009 Mon esprit est, avant tout, ordonnateur. Mais mon cœur souffre de laisser rien à la porte.
(*Un Esprit non prévenu, I, Divers 59*)
- 010 Comme Chopin par les sons, il faut se laisser guider par les mots.
(*Caractères, Divers 17*)
- 011 Pour bien juger, il faut s'éloigner un peu de ce que l'on juge, après l'avoir aimé. Cela est vrai des pays, des êtres et de soi-même.
(*Caractères, Divers 31*)
- 012 La nécessité de l'option me fut toujours intolérable ; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'étais pas.
(*Les Nourritures terrestres, IV, 1, R 183*)

- 013 Un bonheur fait d'erreur et d'ignorance, je n'en veux pas.
(*Œdipe, III, Théâtre 293*)
- 014 *Connais-toi toi-même.* Maxime aussi pernicieuse que laide. Quiconque s'observe arrête son développement.
(*Les Nouvelles Nourritures, III, 11, R 285*)
- 015 C'est mon enfance solitaire et rechignée qui m'a fait ce que je suis.
(*Journal, 10 juin 1891, J I 21*)
- 016 La mélancolie n'est que de la ferveur retombée.
(*Les Nourritures terrestres, I, 1, R 157*)
- 017 Les rapports de l'homme avec Dieu m'ont de tout temps paru beaucoup plus importants et intéressants que les rapports des hommes entre eux.
(*Ainsi soit-il, J II 1175*)
- 018 C'est du point de vue de l'art qu'il sied de juger ce que je j'écris. [...] C'est du reste le seul point de vue qui ne soit exclusif d'aucun des autres.
(*Journal, 13 octobre 1918, J I 658*)
- 019 Ce n'est pas seulement le monde qu'il s'agit de changer ; mais l'homme.
(*Les Nouvelles Nourritures, IV, 1, R 292*)
- 020 Éducation, c'est délivrance.
(*Journal, 1^{er} novembre 1917, J I 636*)
- 021 On appelle joie cet état de l'être qui n'a besoin de rien pour se sentir heureux.
(*Un Esprit non prévenu, I, Divers 67*)
- 022 Dieu, disait Ménélaque : c'est ce qui est devant nous.
(*Les Nourritures terrestres, I, 1, R 155*)
- 023 L'exigence de mon oreille, jusqu'à ces dernières années, était telle, que j'aurais plié la signification d'une phrase à son nombre.
(*Journal, 23 février 1923, J I 755*)
- 024 Et tu seras pareil, Nathanaël, à qui suivrait pour se guider une lumière que lui-même tiendrait en sa main.
(*Les Nourritures terrestres, I, 1, R 155*)
- 025 Je parviens bien difficilement, bien rarement, à avoir le même âge tous les jours.
(*Ainsi soit-il, J II 1203*)
- 026 Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités.

- (*Les Nourritures terrestres*, IV, 1, R 184)
- 027 Savoir se libérer n'est rien ; l'ardu, c'est savoir être libre.
(*L'Immoraliste*, I, 1, R 372)
- 028 Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même, –
puis à tout le reste plus qu'à toi.
(*Les Nourritures terrestres*, avant-propos, R 153)
- 029 Toutes choses sont dites déjà ; mais comme personne n'écoute, il
faut toujours recommencer.
(*Le Traité du Narcisse*, R 3)
- 030 Il est bien peu de monstres qui méritent la peur que nous en avons.
(*Les Nouvelles Nourritures*, III, 111, R 288)
- 031 Je n'ai jamais *bramé* pour personne.
(*Ainsi soit-il*, J II 1241)
- 032 Je n'aime pas les hommes ; j'aime ce qui le dévore.
(*Le Prométhée mal enchaîné*, «*La Détention de Prométhée*», V, R 322)
- 033 *Que ta vision soit à chaque instant nouvelle.* Le sage est celui qui
s'étonne de tout.
(*Les Nourritures terrestres*, I, 111, R 162)
- 034 En vérité, le bonheur qui prend élan sur la misère, je n'en veux pas.
(*Les Nouvelles Nourritures*, I, 10, R 268)
- 035 Il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on soulève...
(*Paludes*, «*Dimanche*», R 143)
- 036 Formes diverses de la vie, toutes vous me parûtes belles.
(*Les Nourritures terrestres*, I, 1, R 158)
- 037 Jamais un homme, je ne serai qu'un enfant vieilli. Je vis avec l'incon-
séquence d'un poète lyrique...
(*Journal*, 15 mai 1906, J I 219-20)
- 038 Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout.
(*Les Nourritures terrestres*, I, 1, R 154)
- 039 Comédien ? peut-être... ; mais c'est moi-même que je joue.
(*Les Cahiers d'André Walter*, «*Le Cahier blanc*», éd. 1952, 61)
- 040 Les choses les plus belles sont celles que souffle la folie et qu'écrit
la raison.
(*Journal*, fin septembre 1894, J I 50)
- 041 Ne sacrifie pas aux idoles.
(*Les Nouvelles Nourritures*, IV, 11, R 300)
- 042 Je sens en moi l'impérieuse obligation d'être heureux.

(*Les Nouvelles Nourritures*, I, iv, R 269)

- 043 La perfection classique implique, non point certes une suppression de l'individu (peu s'en faut que je ne dise : au contraire), mais la soumission de l'individu, sa subordination, et celle du mot dans la phrase, de la phrase dans la page, de la page dans l'œuvre. C'est la mise en évidence d'une hiérarchie.

(*Incidences*, «Réponse à une enquête de la Renaissance sur le Classicisme», éd. 1948, 211)

- 044 Chaque animal n'est qu'un paquet de joie.

(*Les Nouvelles Nourritures*, I, i, R 254)

- 045 C'est vers la volupté que s'efforce toute la nature.

(*Les Nouvelles Nourritures*, III, i, R 280)

- 046 L'œuvre classique ne sera forte et belle qu'en raison de son romantisme dompté.

(*Incidences*, «Billets à Angèle», I, éd. 1948, 38)

- 047 Il n'y a pas de problème ; il n'y a que des solutions. L'esprit de l'homme invente ensuite le problème.

(«*Feuillets d'automne*», J II 309)

- 048 Ne laisse plus le poids du plus léger passé t'asservir.

(*Les Nouvelles Nourritures*, I, i, R 255)

- 049 Ce qui nous touche de trop près n'est jamais de conquête bien profitable.

(*Œdipe*, II, Théâtre 282)

- 050 Les Mémoires ne sont jamais qu'à demi sincères, si grand que soit le souci de vérité : tout est toujours plus compliqué qu'on ne le dit. Peut-être même approche-t-on de plus près la vérité dans le roman.

(*Si le grain ne meurt*, I, x, J II 547)

- 051 L'art naît de contrainte, vit de lutte, meurt de liberté.

(*Prétextes*, «*L'Évolution du Théâtre*», éd. 1963, 148)

- 052 Assumer le plus possible d'humanité, voilà la bonne formule.

(*Les Nourritures terrestres*, I, i, R 158)

- 053 Sache que, dans les Enfers, il n'est pas d'autre châtiment que de recommencer toujours le geste inachevé de la vie.

(*Thésée*, VIII, R 1436)

- 054 Je reste enfant de cette terre et crois que l'homme, quel qu'il soit et si taré que tu le juges, doit faire jeu des cartes qu'il a.

(*Thésée*, XII, R 1453)

- 055 A ces *Proverbes de l'Enfer* de William Blake, je voudrais en ajouter

deux autres de mon cru : « C'est avec les beaux sentiments que l'on fait la mauvaise littérature », et : « Il n'y a pas d'œuvre d'art sans collaboration du démon ».

(*Dostoïevsky, «Conférences du Vieux-Colombier», V, éd. 1951, 196*)

- 056 Pour paraître affecté, il n'est que de chercher à être sincère.
(*Journal, 27 juillet 1922, J I 738*)

- 057 Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine ? J'ai donc pris le parti de voyager.

(*Prétextes, «A propos des Déracinés», éd. 1963, 29*)

- 058 Il n'est pas une de ces conversions où je ne découvre quelque inavouable motivation secrète : fatigue, peur, déboire, maladie, impuissance sexuelle ou sentimentale.

(*Journal, 14 décembre 1933, J I 1193*)

- 059 Si tu ne fais pas cela, qui le fera ? Si tu ne le fais pas aussitôt, quand sera-ce ?

(*Les Faux-Monnayeurs, I, vi, R 976*)

- 060 Regrets, remords, repentirs, ce sont joies de naguère, vues de dos. Je n'aime pas regarder en arrière, et j'abandonne au loin mon passé comme l'oiseau, pour s'envoler, quitte son ombre.

(*L'Immoraliste, II, II, R 436*)

- 061 Je m'échappe sans cesse et ne comprends pas bien, lorsque je me regarde agir, que celui que je vois agir soit le même que celui qui regarde, et qui s'étonne, et doute qu'il puisse être acteur et contemplateur à la fois.

(*Les Faux-Monnayeurs, I, viii, R 988*)

- 062 Pour moi, qui ne comprends le plaisir que face à face, réciproque et sans violence, et que souvent, pareil à Whitman, le plus furtif contact satisfait...

(*Si le grain ne meurt, II, II, J II 596*)

- 063 Nous vivons pour manifester, point pour vivre.
(*Les Cahiers d'André Walter, «Le Cahier noir», éd. 1952, 131*)

- 064 Non seulement j'aime ce qui est, mais je le tiens pour le meilleur.
(*Si le grain ne meurt, I, x, J II 531*)

- 065 De penser que parce que j'ai fait ceci, je ne pourrai plus faire cela, voilà qui devient intolérable. J'aime mieux faire agir que d'agir.

(*Incidences, «Conversation avec un Allemand», éd. 1948, 140*)

(à suivre)

UN PRÉTEXTE

par

EUGÈNE ROUART

On l'a remarqué : des amis de la jeunesse d'André Gide, dont beaucoup étaient tombés dans un oubli profond qui couvrait d'ombre des pans entiers de son existence et de sa «figure», plusieurs ont déjà eu la chance de revenir à la lumière : naguère Henri Ghéon, cette année même Maurice Quillot et André Ruyters, bientôt François-Paul Alibert... Sur Eugène Rouart (1872-1936), on n'a pas encore braqué le projecteur. Il le mérite pourtant — et une réédition de La Villa sans maître (1898), introuvable depuis très longtemps, serait appréciée¹, sans parler de la publication de la très importante correspondance qu'il échangea avec Gide pendant plus de quarante ans à partir de 1893...²

Afin d'amorcer, peut-être, un «retour» du dédicataire de Paludes, nous proposons à nos lecteurs le texte d'un article qu'il publia, sous le titre «Un Prétexte», dans L'Ermitage de décembre 1903 (pp. 249-62) — c'est-à-dire un mois après «La Querelle du Peuplier» donné par Gide dans la livraison de novembre, et six mois après la parution de Prétextes.

Cet article, comme on le verra, sorte de lettre du «pboque pathétique» adressée tout aussi bien à Gide qu'à Maurras et, au delà d'eux, à Barrès, ressemble fort à son auteur, propriétaire terrien et ancien élève de l'École nationale d'agriculture de Grignon, futur pilier du radical-socialisme qui aura «le souci du troupeau et de la reproduction la plus parfaite possible»...

*

¹ V. *La Maturité d'André Gide*, pp. 288-95.

² Sous scellés, près de quatre cents lettres d'Eugène Rouart à André Gide sont conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Quant aux lettres de Gide à Rouart, beaucoup sont dispersées dans des bibliothèques publiques et des collections privées, mais près de trois cents d'entre elles se trouvent aujourd'hui au «Humanities Research Center» de l'Université du Texas à Austin.

*La querelle Gide-Maurras sur le Peuplier offre l'occasion de reparler de racinement et de déracinement.**

Le 1^{er} février 1903, M. André Gide m'écrivait : «Quant aux boutures de rosiers, il ne me paraît guère que ce soit la saison d'en faire ; puis ce n'est pas facile à réussir ; puis beaucoup prétendent aujourd'hui que greffer sur églantier fournit des sujets plus robustes ; enfin, ne craignez-vous pas le dépaysement ? J'ai fait venir des rosiers du Luxembourg et de je ne sais où : — tristes essais. A présent, c'est à Rouen et dans le pays même, à Fécamp, au Havre, à Jodesville, que je me fournis.»

M. Gide me refusait pour mon jardin brûlant de Grenade des rosiers de son frais jardin normand. Il avait d'ailleurs raison, ses élèves se seraient vite desséchés chez moi. Je fus un instant attristé d'être privé de ce «Rêve d'or», mon désir, mais je m'en consolais en constatant joyeusement que M. Gide était devenu régionaliste.

Dans *Prétextes*, un livre nouvellement imprimé, M. Gide reproduit ses anciennes réponses à M. Maurice Barrès à propos des *Déracinés* ; il faut lire ses réponses et l'article consacré à ces réponses et à la querelle du peuplier par M. Charles Maurras — où il prend vivement à partie l'auteur de *Saül*.

M. Charles Maurras est, paraît-il, un esprit logique, sûr et conscient, qui, par nature ou par volonté supérieure, je l'ignore, a trouvé sa discipline ; il a su, à l'aide de bonnes et épaisses œillères, se créer un champ d'action solide et restreint, — c'est, si l'on veut, le catholique supérieur, qui, connaissant bien la valeur de son Église, n'en veut pas voir les tares. Il a retrouvé en ses laborieuses recherches une belle route empierrée du vieux Valois, et, suivi d'une escorte ardente, il désherbe cette route, il y replace certains pavés un peu dégradés et mal joints ; à l'aide d'un sublimé concentré, il lave en passant quelques vieilles taches de sang pourri — et sur cette large route bordée d'arbres séculaires il endoctrine les nouvelles générations. Vaillamment il cherche à entraîner notre indiscipline et notre scepticisme.

Que nous le suivions ou non, c'est un vaillant général, dont il faut admirer la force, la belle tenue et l'esprit de suite, avec qui l'on ne peut qu'être heureux d'entrer en discussion.

M. Gide est un protestant ; «le temple, dit M. Maurras, est sa petite patrie». On ne saurait nier que le sceau de l'Église réformée s'est imprimé fortement dans l'enfance au front de M. Gide ; même aujourd'hui, cette marque n'est pas toute effacée. Mais je ne crois pas que ce soit le protestantisme qui ait fait de lui un être tout en nuance, un pur artiste d'une si haute saveur. Les

* Lire *Prétextes*, un volume par André Gide, Mercure de France, et le curieux feuillet de Charles Maurras, dans la *Gazette de France* du 14 septembre 1903, sur «la Querelle du Peuplier». [Note d'Eugène Rouart. Rappelons que l'édition collective de 1963 des *Prétextes* recueille, pp. 29-42 sous le titre d'ensemble «Autour de M. Barrès», les trois articles de Gide sur la question.]

deux réponses à M. Barrès semblent assez être la réplique de la Réforme à la France traditionaliste.

Mais M. Maurras crie un peu fort sur sa route pavée et n'a pas très bien saisi le caractère de M. Gide.

M. Gide est né sous une discipline terrible. Son père mourut jeune, il resta couché dès l'enfance sous les traditions d'une riche et opulente famille de bourgeois rouennais, mi-catholiques, mi-protestants ; son enfance fut écrasée encore sous mille habitudes familiales ; ce n'est qu'à partir de vingt ans qu'il se dégaga complètement de ces liens. Il était juste, il était normal, indispensable, qu'élevée dans un tel milieu, son intelligence si forte, si souple et si variée, allât naturellement, sans effort, se ranger du côté de l'émancipation ; — que peu à peu il découvrit et s'enchantât à connaître, à jouir, à chanter, à glorifier tant de choses, d'abord défendues et redoutées.

M. Maurras montre M. Gide — autour de la table de famille — où l'on renforce dans l'âme des jeunes gens l'horreur des « Roumis » * qui ont accompli la Saint-Barthélemy et révoqué l'Édit de Nantes (comme nos grand'mères, dans leur propriété des environs de Paris, où il restait tant de traces de leur cruel passage, nous imprimaient, il y a vingt ans, l'horreur des Prussiens). M. Maurras ne voit-il pas que celui qui a écrit *Les Nourritures terrestres*, *Saül* et *Candaule* est devenu un ennemi pour le milieu familial où l'on lit la Bible — et que cet auteur révolterait les paisibles familles où il entrerait pour casser les vitres, conduire les jeunes gens aux fenêtres, pour les en précipiter au besoin et les envoyer à l'air cueillir de plus modernes pensées, de plus exaltantes impressions ?

Ce milieu a depuis longtemps rejeté M. Gide, qui l'a quitté, je pense, sans regret, jusqu'au jour où il y rentrera comme une force classée et admirée.

Si parfois dans nos discussions nous retouchons à certains sujets sensibles, je ne l'ai guère trouvé plus protestant que je ne me trouve catholique ; il n'aime pas plus son église que je n'aime la mienne, il en connaît tous les travers — mais si nous accentuons nos discussions, il se retrouve quand même protestant, et moi catholique — parce qu'il y a le sentiment et le souvenir des mères tendres penchées sur nous, mais rien de plus ; — et nous nous sommes toujours, après tout, retrouvés d'accord sur toute idée vraiment française et généreuse.

M. Maurras, en incriminant M. Gide, n'a pas compris que, née dans un tel milieu, l'expansion de cet homme était merveilleuse, et que, fatalement, un esprit de cette force et de cette culture, après avoir évolué selon son tempérament et son époque, reviendrait un jour prochain à la discipline et à la tradition. — Son art déjà le prouve.

Au sujet de la querelle du peuplier, qui divise ces messieurs, ils ont tort

* *Roumis*, les chrétiens pour les musulmans d'Algérie, les catholiques français pour certains protestants. [Note d'Eugène Rouart.]

l'un et l'autre ; — le catalogue des pépinières Croux ne peut rien contre la thèse de M. Barrès, où le terme « déraciné » n'est pas pris en absolu puisque l'homme n'a que des racines figurées, mais la phrase de M. Gide que je cite en tête de cette étude prouve en faveur de la théorie de M. Barrès, qui se solidifiera bien plus encore lorsque, tout à l'heure, nous définirons ce qu'en zootechnie nous appelons l'aire géographique.

D'ailleurs les notes de Croux, qui est un négociant, ne peuvent avoir aucune valeur théorique, ni même pratique ; ce marchand ne peut pas dire à M. Gide : « N'achetez pas mes produits enracinés au val d'Aunay, ils ne vaudraient rien en votre terre de Cuverville. »

Il dit au contraire : « J'ai déjà tellement tourmenté mes sujets au val d'Aunay, ils sont cuirassés contre toutes les misères, ils sont résistants, ils viendront bien chez vous. » Cet homme favorise son commerce comme il peut, et il a raison à son point de vue.

Le sens de M. Barrès est différent ; il ne veut pas dire que le peuplier déplanté, arraché, déraciné à Charme ne reprendra pas à Nancy, par exemple, — mais que le peuplier de Charme aura moins de chance de réussite à Marseille, Paris et Bordeaux, qu'à Nancy ou qu'à Charme, s'il était resté en place — parce que plus loin de son sol, de son atmosphère, de son milieu de formation.

Pour s'exprimer contre Croux, le négociant avisé, s'il en était besoin, M. Barrès n'aurait qu'à dire : « J'ai fait venir des rosiers de Normandie, du val d'Aunay, de je ne sais où : — tristes essais. A présent c'est à Nancy et dans le pays, à Charme même, à Bouxières, à Bavon, à Rambervilliers et à Raon-l'Étape que je me fournis. »

Mais la pratique du jardinage ne peut donner raison à M. Maurras ; arraché et déraciné veulent exprimer la même action, — son jardinier Marius et son vieil amateur ergotent inutilement sur les deux mots.

Lorsqu'en novembre je ferai replanter mes peupliers carolins, à mon jardinier je dirai : « Tu arracheras les carolins pour les planter demain », ou bien : « Tu déracineras les carolins pour les planter demain ». Il n'est pas critique littéraire, il comprendra.

Pour plus de preuve, je citerai à M. Maurras les phrases suivantes, extraites de la *Botanique agricole* de M. Nanot, de Versailles : « Quand les pépiniéristes arrachent les jeunes plants provenant d'un semis, ils ont soin, lors du repiquage, de supprimer l'extrémité du pivot de la racine. Cette mutilation a pour effet... », etc... « Beaucoup d'arbres fruitiers périssent, parce que leur pivot, non mutilé, pénètre dans un sous-sol aride ou trop humide, incapable de les nourrir. »

Donc, non seulement on arrache, on déracine, mais de plus on mutile cette racine.

M. Maurras cherche donc à M. Gide une querelle aussi mauvaise que M. Gide lui en a cherché une à l'aide du pépiniériste Croux et en lui citant le

marquis de Vilmorin.

Mais la zootechnie va nous donner de plus puissantes armes pour réfuter les dires de M. Gide que celles fournies par Marius, le bon jardinier de l'implacable critique.

J'aime assez rapprocher « l'étude de la zootechnie » de l'étude des sociétés humaines ; si nous examinons des animaux moins raisonnables que l'homme, nous avons du moins la facilité de les voir plus facilement évoluer d'ensemble et plus rapidement : chez eux, la génération se succédant tous les trois ans au plus. Les connaissances zootechniques offrent donc un vaste champ d'observations précises et certaines, bien plus sûr que celles dont doivent se contenter les médecins étudiant l'hérédité ou les économistes essayant de fixer des indications humaines.

« En outre, on a la facilité d'expérimenter sur le bétail à son gré, selon ce que l'on veut étudier. »

Les opérations zootechniques que nous avons tentées, les études que nous avons faites d'après les données des savants spécialistes, nous ont conduit à penser avec eux qu'on ne déplace pas facilement, dans un but pratique, les familles d'animaux domestiques.

André Sanson, dans son admirable *Traité de Zootechnie*, définit ainsi l'aire géographique : « Les représentants de chacun des types spécifiques (ce type morphologique des parties fondamentales du squelette est aux animaux vertébrés ce que la forme cristallographique est aux minéraux) occupent naturellement, à la surface du globe terrestre, un certain espace qu'on a nommé aire géographique.

« La constatation d'un tel fait est d'une importance énorme pour la zootechnie. Il a été pendant trop longtemps méconnu, et il l'est encore trop souvent.

« La loi qui le régit assigne à chaque race, abandonnée à ses seuls instincts, un habitat particulier, *en dehors duquel ceux-ci ne peuvent pas être satisfaits.*

« Déterminer les conditions de cet habitat, afin de ne pas transgresser la loi dans nos combinaisons artificielles, est donc une obligation impérieuse pour éviter un échec. »

Cet habitat qu'influencent le sol et le climat s'imprègne, se reflète en les races qui le peuplent ; c'est l'idée que Taine a rendue saisissante dans son *Histoire de la littérature anglaise* qui est un des livres de prédilection de M. Gide.

Dans ses réponses, M. Gide, lui, propose de lutter contre l'enracinement qui est, selon lui, de l'encroûtement ; il propose de dépayser ; — il dit : Le fort en sera fortifié, les faibles en périront — enracinez, enracinez les faibles — des autres, par le dépaysement, on obtiendra plus d'efforts, plus de sens de la lutte, ils se feront de plus solides muscles, ils deviendront des héros.

Chantons alors Desmolins et son culte des Anglo-Saxons ; — mais voilà une doctrine qui n'est pas économique.

Cela, en outre, n'a rien à voir avec la théorie de M. Barrès ; en agissant

comme le voudrait M. Gide, on formerait des exceptions ; cela n'aurait plus aucun intérêt social ; — c'est hors de la pratique qu'un être d'exception apparaisse, se dresse sur la société ; à la rigueur on l'accepte, on l'admire, mais c'est suffisant, on n'a pas à l'éduquer, le former ; s'il s'échappe du troupeau, du moule commun, tant pis et tant mieux — de grâce, ne favorisons pas l'exception, pas d'école de héros. M. Gide connaît-il quelque chose de plus révoltant et de plus triste, dans nos temps modernes, que les innombrables pépinières d'artistes — l'art fut-il jamais autant galvaudé ?

Un Degas, un Renoir, un Gauguin se forment seuls. Qu'a donc donné notre art officiel ? — Quelle grotesque réunion est, aux yeux du monde civilisé, notre Académie des Beaux-Arts, dont ne fut pas Puvis de Chavannes !

Il y a longtemps que les éleveurs sérieux ont signalé l'inutilité du cheval de course anglais, — et un animal quelconque de concours devient sans intérêt dans la pratique.

Au reste, on sait bien que dans les temps modernes le héros est l'ennemi du nombre, du suffrage universel, — la médiocrité nonchalante et routinière seule engendre le succès immédiat.

Renan fut encombrant pour la populace chrétienne du Second Empire, — Taine le fut pour les jacobins sectaires, — Barrès l'est pour les poncifs du jour, — Sanson le fut pour l'administration impériale qui le destitua parce que trop indépendant. — M. Gide, avec ses façons et son art d'aristocrate, le sera demain, lorsque MM. Jaurès et Faberot auront le pouvoir.

La doctrine de M. Gide n'est pas économique ; en zootechnie, nous avons le souci du troupeau et de la reproduction la plus parfaite possible — il n'y a pas d'exemple d'un ensemble d'animaux se reproduisant en allant vers l'amélioration ailleurs que dans leur aire géographique.

Je ne veux pas dire qu'une vache nivernaise mourra en arrivant en Normandie ; cela veut dire qu'en Normandie la Nivernaise fournira moins de travail, donnera de moins beaux produits et s'engraissera moins facilement que dans les herbages de la Nièvre — et en Nièvre, la Normande sera inférieure à ce qu'elle était dans son pays d'origine ; et pourtant, pour une fonction déterminée, il se peut qu'un paysan nivernais achète et entretienne chez lui des vaches normandes : c'est un luxe, et il ne pourra les faire reproduire chez lui que sous peine de rapide dégénérescence.

Norad a démontré de façon absolue que nos populations bovines, chez lesquelles on a introduit le sang anglais dit amélioré, sont les plus facilement atteintes de tuberculose.

De même on emploie à Marseille, Gênes, Milan, des chevaux du Perche et du Brabant, mais ils ne pourraient reproduire là sans dégénérer ; à Anvers et Rotterdam, on pourrait choisir, parmi les superbes juments du port, un lot, les faire emplir par l'étalon, et l'on aurait des produits remarquables, parce que l'*Equus caballus Belgicus* est là bien à sa place, en plein centre de son aire géographique.

L'homme est moins près de la nature, plus éloigné encore de l'instinct, il peut, grâce à des soins délicats, créer au besoin une atmosphère artificielle autour de lui, — et grâce aux transports rapides modifier son alimentation à sa volonté, — il semble, au premier abord, plus libéré que l'animal domestique, et qu'il a plus de facilité de se mouvoir, d'élire lui-même sa région, — mais son cas se complique d'intellectualité, de sentimentalité pour tel lieu où il s'est développé, où il a aimé et souffert, et, somme toute, lui aussi se trouve faible contre le dépaysement.

Mais, comme on a besoin industriellement du percheron à Marseille, il se peut qu'on ait besoin à Toulouse d'un homme du Nord pour y monter une sucrerie, et à Lille d'un Toulousain pour y chanter des opéras de Wagner ; cela ne veut pas dire que Lille enverra son meilleur ingénieur à Toulouse et Toulouse son meilleur chanteur à Lille.

Des conditions particulières, industrielles, peuvent amener le déplacement nécessaire d'hommes ou d'animaux hors de leur milieu d'origine, mais c'est une infime minorité, et dans cette minorité il y a encore un grand déchet pour la réussite apparente..., pour la reprise, — tristes essais, dirait M. Gide, s'il voulait voir.

Et encore, si un des sujets exilés réussit et qu'il s'hybride, sa descendance s'hybridera à nouveau et entrera en variation désordonnée, c'est-à-dire que nous ne pourrons plus jamais être sûrs de la valeur du produit à venir, sujet à toute variation, à des reversions plus ou moins apparentes.

Ainsi, si un sujet d'un père Uzétien et d'une mère Normande s'allie à une Béarnaise, leur produit entrera en variations désordonnées et ne pourra plus se rattraper vers un type déterminé que très difficilement, qu'après plusieurs alliances avec le même sang.

En zootechnie, nous ne pouvons être sûrs de la valeur de nos produits qu'autant qu'ils appartiennent à un type pur et sur un habitat préalablement étudié, propice et familier ou très analogue à ceux familiers aux ancêtres des produits : ce sont des lois invariables. Des sujets en variations désordonnées peuvent, par hasard, nous donner de beaux, d'admirables produits, mais c'est un hasard, nous ne pouvons le prévoir. Il n'y a fixité et sécurité dans la production que dans les conditions que nous avons citées.

On a l'exemple humain de nombreux types, de la vieille noblesse française ou d'aristocratie bourgeoise, dont les familles alliées d'un bout à l'autre de la France ou de l'étranger sont en très nette dégénérescence, et à côté d'eux des types issus de vieilles familles terriennes restées très pures, très équilibrées, très fortes.

On a aussi l'exemple d'hommes supérieurs, venus à Paris où les centralisait leur valeur particulière, laisser des descendants en pure dégénérescence physique, morale et intellectuelle, — c'est parmi eux que le professeur Metchnikoff * trouverait le plus d'organes désharmonisés.

On ne peut suivre les raisonnements spécieux de M. Gide, toute la raison

est avec M. Barrès ; les prétendus êtres d'exception sont déjà trop nombreux, assez de médiocre élite intellectuelle, — c'est le bon, le sûr, le sain troupeau qu'il importe de bien diriger ; et, avec Sanson, M. Maurice Barrès a eu le sens exact du danger qu'offrait le déracinement aux jeunes sujets.

La France lui saura gré quelque jour d'avoir souligné ces dangers.

J'ai dit que M. Barrès était pour la direction sûre et saine du bon troupeau.

Les bons troupeaux, dans leur aire géographique, sont de fortes réserves pour les nations, — mais il y a hors des troupeaux des êtres qui sont issus du croisement de ces troupeaux, soit pour les animaux, aux confins des aires géographiques, soit pour les hommes, dans les grandes villes qui sont le plus souvent cosmopolites. M. Maurras traite ces êtres de phoques, parce que de plusieurs coins de terre ou de plusieurs races.

Je me contenterai de dire, moins littérairement, plus pratiquement, que ce sont des métis en variations désordonnées.

Et alors M. Gide aura un peu raison, et nous pourrions demander avec lui à M. Maurras : « Où faut-il qu'ils s'enracinent ? » M. Maurras trouve que le problème est simple et prétend que les angoisses du phoque n'ont jamais effrayé que M. Gide. S'il n'effraye personne, ce problème a, du moins, inquiété beaucoup de bons esprits.

Les métis peuvent se tourmenter, et aux jours de tristesse, sentir ce qu'il peut y avoir de pénible à n'avoir point de racines particulières et en souffrir.

Que M. Maurras, qui doit être, je pense, méridional, se reproduise avec la collaboration d'une bretonne, et qu'il continue à habiter le quartier latin. Où enracinera-t-il son produit ? pas sur le pavé de Paris, je pense.

L'agglomération à outrance, la ville, qui sort l'homme de ses habitudes primitives, qui le distrait, l'éloigne de la nature, du sentiment, si vif chez les ruraux, du renouveau et du déclin, de l'aube et du crépuscule, de la naissance et de la mort, qui le fait vivre presque à rebours des lois naturelles, ainsi que l'exprime si puissamment Tolstoï aux premiers mots de *Résurrection*, ne peut servir de lieu d'enracinement. Pas plus que l'enceinte d'un concours agricole ne peut servir d'habitat à une population d'animaux domestiques.

Je n'aime pas Paris, où je suis né, où dès l'enfance on a enserré tout ce que mon être nouveau espérait d'espace et de mouvement.

Je n'y rentre jamais sans contrainte et oppression ; pourtant, les miens vivent heureux là, ils souffriraient si on les privait de ce ciel terne, de ces rues grises et bruyantes et de cet air contaminé.

D'autre part, j'ai gravi lentement cet été, avec un recueillement prémédité, les pentes qui mènent à la forteresse de Laon. L'humidité terrible du lieu me faisait regretter le vent d'antan desséchant et le soleil accablant de ma vallée de Garonne, et l'air sain de l'Autunois.

La plaine de Picardie forte et fertile n'a pas su me parler, et, découragé, je

* Metchinkoff, *Etude sur la Nature humaine*. [Note d'Eugène Rouart.]

n'ai même pas été jusqu'à Montcornet, où est né le père de mon père. C'est tout juste si, aux tables de familles picardes où je me suis assis dans les grandes fermes, j'ai un instant retrouvé une forme de langage ou un geste de vieille dame me faisant souvenir des anciennes cousines en deuil qui venaient passer l'été sous le toit de mes grands-parents.

J'ai cassé volontairement, comme un bon pépiniériste, mon pivot parisien ; tant de chemin de fer et de longues journées de voiture, dans ma France que je connais bien, dont laborieusement j'ai retourné déjà le sol en plusieurs provinces, ont séché mes radicelles, ou les ont rendues tellement lâches et extensibles, que vraiment je ne saurais dire si c'est dans la Brie, en Franche-Comté, en Nièvre, en Morvan, en Bourgogne, Normandie, Languedoc ou Auvergne, *que je suis le plus satisfait.*

Produit en variation désordonné entre Picard, Champenois, Bourguignon, Parisien et Briard enserres jusqu'à vingt ans, entre l'asphalte de Paris et une atmosphère surchargée de respiration et de relents d'égoût, j'aime tout ce qui ne me rappelle pas la ville triste et sévère ; et un seul sourire du soleil d'hiver en Provence ou en Languedoc me dit plus que le formidable rire échauffé de toute une salle de spectacle dans la Ville Lumière, et je préfère l'architecture de mon ramier de carolin à celle de l'Opéra.

Alors, me voilà moi aussi, phoque pathétique, destiné à prendre place auprès de M. André Gide, et pourtant, n'en déplaît à Maurras, je suis de bonne foi.

J'ai cherché à me raciner, mais sans résultat.

Au reste, que M. Maurras se calme, et qu'il nous laisse à tous un peu de répit, nos racines naîtront plus tard, lorsque nous n'y penserons plus. Mon fils sans doute me fixera où il naîtra, sur un sol bien choisi pour le travail sacré de la terre.

Quant à M. Gide, arbrisseau de haut luxe, il a lui aussi coupé son pivot d'avec Paris, qui l'a vu naître. Il est déraciné, et s'en va d'un bout à l'autre bout de l'Europe.

Il fut ballotté longuement comme un bateau ivre qui chantait les nourritures de la terre, sur le flot bleu de la Méditerranée, il s'en allait se réchauffer ou se réjouir aux vignes de Syracuse et de Marsala, ou s'exalter aux palmiers poudreux de Touggourth.

Allons, que M. Maurras attende, pour excommunier et pour classer à jamais dans une froide chapelle de protestants un tel français d'avenir, qu'il le guette, tout développé et plein de ferveur et d'ardeur encore à quarante ans ; il est venu ferme et audacieux, posé en ennemi de la société présente, mais faisant beaucoup pour l'amélioration de l'humanité car, qu'on le sache bien, c'est l'un des apôtres d'une humanité plus élevée et plus consciente.

CAHIERS PAUL CLAUDEL

1. «Tête d'Or» et les débuts littéraires (1959). — 2. *Le rire de Paul Claudel* (1960). — 3. *Correspondance Paul Claudel - Darius Milhaud* (1961). — 4. *Claudel diplomate* (1962). — 5. *Claudel homme de théâtre : Correspondance avec Lugné-Poe* (1964). — 6. *Claudel homme de théâtre : Correspondances avec Copeau, Dullin, Jouvet* (1966). — 7. *La Figure d'Israël* (1968). — 8. *Gilbert Gadoffre : Claudel et l'Univers chinois* (1968). — 9. *Prague* (1971). — 10. *Correspondance Paul Claudel - Jean-Louis Barrault* (1974).

CAHIERS ANDRÉ GIDE

1. *Les débuts littéraires, d'«André Walter» à «L'Immoraliste»* (1969). — 2. *Correspondance André Gide - François Mauriac* (1971). — 3. *Le Centenaire* (1972). — 4. *Les Cahiers de la Petite Dame I* (1973). — 5. *Les Cahiers de la Petite Dame II* (1974). — 6. *Les Cahiers de la Petite Dame III* (1975). — 7. *Les Cahiers de la Petite Dame IV* (1977). — 8. *Correspondance André Gide - Jacques-Émile Blanche* (1979).

CAHIERS MARCEL PROUST

1. *Serge Bébar : L'Univers médical de Proust* (1970). — 2. *Princesse Bibesco : Au bal avec Marcel Proust* (1970). — 3. *Textes retrouvés* (1971). — 4. *Jacques Cazeaux : L'Écriture de Proust ou l'Art du vitrail* (1971). — 5. *Maurice Duplay : Mon ami Marcel Proust* (1972). — 6. *Études proustiennes I* (1973). — 7. *Études proustiennes II* (1975). — 8. *Le Carnet de 1908* (1976).

CAHIERS JEAN COCTEAU

- 1 (1969). — 2 (1971). — 3 (1972). — 4. *Raymond Radiguet - Jean Cocteau* (1973). — 5. *Jean Cocteau et son théâtre* (1975). — 6. *La Poésie* (1977). — 7. *Avec les musiciens* (1978).

CAHIERS ALBERT CAMUS

1. *Albert Camus : La Mort beureuse* (1971). — 2. *Paul Viallaneix : Le premier Camus, suivis d'Écrits de jeunesse d'Albert Camus* (1973). — 3. *Fragments d'un combat 1938-1940 : Alger républicain* (1978).

CAHIERS PAUL VALÉRY

1. *Poétique et poésie* (1975). — 2. «*Mes théâtres*» (1977).

CAHIERS CÉLINE

1. *Céline et l'actualité littéraire 1932-1957* (1976). — 2. *Céline et l'actualité littéraire 1957-1961* (1976). — 3. *Semmelweis et autres écrits médicaux* (1977). — 4. *Lettres et premiers écrits d'Afrique 1916-1917* (1978).

CAHIERS SAINT-JOHN PERSE

- 1 (1978). — 2 (1979).

«DEUX VERS DE GIDE ?...»

OUI

Le BAAG n'a pas fait appel en vain à l'érudition de ses lecteurs. A peine notre dernière livraison était-elle parue qu'un membre de l'AAAG — qui est aussi l'un des animateurs des «Amis de Pierre Louÿs»¹ —, M. Jean-Louis MEUNIER, nous communiquait la réponse à la question qu'avait posée M. Fred Leybold concernant le quatrain cité dans le *Guide du Paris mystérieux* (BAAG n° 43, p. 69).

Pour l'essentiel, M. Jean-Louis Meunier nous renvoie à l'édition des *Poèmes de Pierre Louÿs* procurée par Yves-Gérard Le Dantec (Paris : Albin Michel, 1945), t. I, pp. 321-2 : dans les «notes et variantes» du poème «*Les Aigles*» (pièce d'abord parue dans la revue bruxelloise *Floréal*, 1^{ère} année, n° 3, de mars 1892, puis insérée dans le recueil *Astarté*, Paris : Librairie de l'Art Indépendant, 1891 [*sic* : en fait, le volume parut en 1892]), Le Dantec signale que le dernier vers de ce poème :

Les aigles blancs passent à travers les grands porches

«se trouve, à un mot près (*noirs* au lieu de *blancs*) sur l'un des trois feuillets d'un poème de 18 vers écrit en collaboration par Pierre Louÿs et André Gide ; ce manuscrit a figuré, sous le n° 90, à la vente d'Écrouves² ; voici le texte du feuillet en question :

¹ 24, rue Beaudrairie, 35500 Vitry. Adhésions (cotisations annuelles : 100 F pour les Membres bienfaiteurs, 50 F pour les Membres actifs) : M. Jean-Louis Meunier, «Montsauve», Sauveterre, 30150 Roquemaure. «Association des Amis de Pierre Louÿs», CCP Châlons-sur-Marne 1680.83 Z.

² Ce n° 90 du catalogue de la «Vente volontaire, pour cause de départ, au Château d'Écrouves près Toul (M.-&-M.)» (vente faite par Georges Serrières et sa femme [seconde épouse de Pierre Louÿs] en 1934) comprenait, nous précise M. Jean-Louis Meunier : le manuscrit, signé André Walter, de «*Nuit d'Idumée*» (68 vers), trois feuillets manuscrits de Louÿs : «Table des phrases les plus remarquables de *Paludes*», trois feuillets de 18 vers écrits par Pierre Louÿs et André Gide, cinq feuillets manuscrits de Louÿs pour la préface des *Cabiers d'André Walter*, et une carte-lettre de Louÿs, adressée, mais non envoyée, à Gide : «*Il y a un moyen plus simple de nous voir, mon cher ami. J'irai, vers la fin de la semaine, faire un tour au Bon Marché. Je ne sais pas trop quel jour, mais viens m'y retrouver et nous causerons. Bien à toi, P. Louÿs. Ta lettre est chez l'encadreur.*»

Les aigles noirs passent à travers les grands porches ; (P.L.)
Des ailes folles heurtent les auvents fermés ; (A.G.)
Des ailes sombres tordent les tresses des torches : (A.G.)
Surgissez du fond des draps lourds, vous qui dormez ; (P.L.)
L'aube pluviale luit derrière les vitres ; (A.G.)
Peut-être, ou Sirius qui glisse initial ; (A.G.)

Un autre feuillet, probablement le dernier, est reproduit photographiquement, à la page suivante de ce catalogue. Cette fois, certains vers appartiennent à Paul Valéry :

Un coucher de soleil pourpre et or se reflète (A.G.)
Dans, brut ! — le vieux cristal las d'or, qui fut un lac ! (P.V.)
Et se propage en moire aux boules du ressac (P.L.)
Vers la nue où bleuit la lune violette. (A.G.)
Ressusciter ce soir favori des colombes ! (P.V.)
Faible exil déroulé des roses sur les eaux (P.L.)
Dont la couleur s'accroche, en coulant, aux roseaux. (A.G.)
Fidèles, [et secrets à croître sur les tombes]
ô mon cœur fini, que tu succombes !
[quand] (P.V.)

Détail curieux : le premier vers de la seconde strophe se retrouve presque textuel au septième mouvement (*O dangereusement...*) de *La Jeune Parque* (*Ressusciter un soir...*). — Cette image, sans doute dérivée de Rimbaud (*L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes*) ouvre aussi un autre poème de Valéry, qui a été recueilli dans l'*Album de Vers anciens* :

Un soir favorisé de colombes sublimes...

Je remercie M. Julien P. Monod des précisions qu'il m'a fournies touchant le second feuillet, qui n'a pas trait au numéro 90 du catalogue. L'exemplaire de celui-ci qui appartient à M. Monod porte, en marge de la reproduction, cette annotation de Valéry : « Ces quatrains furent écrits vers 94, au café de la Paix, par un jour d'écrasante chaleur ³ — par A.G., P.V. et P.L., chacun son vers. » L'incomparable « Valéryanum » que son possesseur a plusieurs fois mis à ma disposition contient un autre poème hybride, qui fut composé le même jour par les trois amis et dans le même ordre de collaborateurs ; le voici :

Gloire aux barbes de fer nocturnement éparées (P.V.)

³ Comme le remarque M. Jean-Louis Meunier, Valéry est plus prudent, moins affirmativement précis que le rédacteur du *Guide du Paris mystérieux* quant à la date de ce poème. « Un jour d'écrasante chaleur » : de fait, en 1894, Gide n'a passé que deux jours à Paris, en plein été, les 25 et 26 juillet ; et il a pu (?) y rencontrer Valéry, qui rentrait alors d'Angleterre pour, à Montpellier, commencer à écrire « La Soirée avec Monsieur Teste »...

LES DOSSIERS DE PRESSE
DES LIVRES D'ANDRÉ GIDE

LE DOSSIER DE PRESSE
D'ŒDIPE

(suite) ¹

123-XIII-5

JEAN DE COUNE

(*Le Vaillant*, 10 février 1932)

C'est dans la rubrique « Les Livres » du journal liégeois *Le Vaillant* que parut cet article dû au romancier wallon de *Joie sur la Meuse*.

ŒDIPE, trois actes d'André GIDE

Nous avons eu *Amphitryon 38*. Voici un *Œdipe*. Quel numéro d'ordre devrait-on donner à cette vieille fable ? De Sophocle à Monsieur André Gide, qui n'a voulu dire son mot sur les tristes aventures du Roi de Thèbes ? C'est d'ailleurs une louable chose et ceux qui veulent nous montrer que les vieilles fables sont toujours jeunes ont bien raison. On appelle cela l'Éternité des Classiques...

Les vieux auteurs habillés de moderne langage ont souvent fort bonne mine. Souvent cela les rapproche de nous, les rend plus vrais, donc plus grands encore. Sans doute. Mais, en agissant de la sorte, comme on l'a fait parfois avec succès, on a pour but de souligner une œuvre, de la rendre plus directe, plus vivante, et c'est fort bien.

Mais quand on défigure une œuvre, quand on lui fait rendre un son faux qu'elle n'a jamais eu, c'est une autre histoire ! Il ne viendrait à l'esprit de personne de nous conter *Phèdre* comme une petite histoire assez scabreuse, sans plus, et de faire table rase de toute émotion, de toute grandeur. Tandis qu'au contraire, *Phèdre* en langage moderne, mais sans rien changer aux sentiments exprimés, sans fausser les teintes, serait encore une très grande chose. Si l'on venait, d'autre part, y mêler de douteuses plaisanteries de concierge, un esprit satirique fort mal venu et une très bourgeoise vulgarité, ce serait plutôt une faute de goût !...

C'est à peu près ce que Monsieur André Gide vient de faire avec *Œdipe*. Il

¹ Voir les quatre premiers articles de ce Dossier dans le *BAAG* n° 43 (juillet 1979), pp. 59-68.

est très possible que je me trompe et ne comprenne rien du tout à ce qu'il a voulu nous faire sentir. Je l'avoue humblement... mais je serais enchanté si cela était.

Que l'on interprète très librement les auteurs d'hier et même d'avant-hier et qu'on les traduise en style d'aujourd'hui, soit. Mais que l'on ne défigure pas, sous couleur d'interpréter ! Or, Monsieur André Gide a défiguré l'histoire d'Œdipe, il l'a diminuée. Il ne reste, dans son œuvre, que d'assez plates discussions de famille... et quelle famille !...

On ne retrouve presque plus rien de tout ce qui fait la tragique grandeur du drame grec : cette cité, ce peuple, dont derrière les décors on sent battre les souffrances, l'inquiétude et peut-être la colère. Dans l'œuvre de Monsieur Gide, il ne reste plus que la scabreuse histoire d'un roi parvenu — ou qui se croit tel — et qui s'aperçoit avoir, par une fâcheuse méprise, tué son père et épousé sa mère. Ajoutez à cela que leur fille Ismène est charmante et que ses frères seraient très disposés à s'engager dans le genre d'amours dont la famille est coutumière...

Aussi le drame final : Œdipe, découvrant sa faute et, dans son désespoir et son repentir, se crevant les yeux, cela n'ayant pas été amené par le ton presque badin du reste de la pièce, tombe parfaitement à faux et doit, à la scène, friser le ridicule. Il est vrai que le rôle était tenu par G. Pitoëff. Et Pitoëff peut faire des miracles.

Ceci dit, remarquons qu'il y a dans cette pièce des choses tout à fait remarquables... Par exemple, la vie intense dont sont animés les personnages, leur relief saisissant : Œdipe, réaliste, jaloux de son pouvoir, non point parce que c'est le pouvoir : c'est son business à lui ; Jocaste, petite bourgeoise sensuelle ; le vieux Tirésias, pieux et radoteur ; Ismène, frivole et joyeuse : «Ma joie est une chose ailée...» ; Créon, grand seigneur, pas ambitieux pour un sou, mais jouisseur et fort heureux de trouver à la cour de son beau-frère les petits agréments du pouvoir sans ses ennuis !

Surtout pour ce dernier, le pauvre Sophocle serait bien étonné s'il voyait comment son accommodés ses personnages... Mais tels qu'ils sont, ils se présentent à la scène pleins de couleur et de vie. C'est quelque chose.

Un point est extrêmement curieux dans cette nouvelle œuvre de Monsieur André Gide. Il a, je viens de le dire, tout «chambardé», tout travesti, tout défiguré ; on ne retrouve presque plus rien, dans son récit, de ce qui nous a émus dans celui de Sophocle...

Une seule figure est demeurée intacte. Et c'est un apaisement de la retrouver, parmi toutes ces pauvretés d'aujourd'hui, debout, inchangée et éternelle, toujours touchante et toujours pieuse : Monsieur André Gide n'a pas osé toucher au visage d'Antigone.

Elle seule, dans cette lamentable histoire, a conservé son âme et sa beauté antiques.

Prestige mystérieux des grandes héroïnes qui, peut-être, autour d'elles, tra-

ce un cercle de défense ?

Ou bien scrupule de Monsieur Gide ?

La première hypothèse est plus plausible... et tellement plus sympathique !

124-XIII-6

GASTON DE PAWLOWSKI

(*Gringoire*, 6 janvier 1932)

Auteur d'un *Voyage au pays de la quatrième dimension* (1913) où, psychologue et moraliste plein d'humour, maître d'une solide culture scientifique, il avait réagi contre le scientisme de ce qu'on n'appelait pas encore la société de consommation, Gaston de Pawlowski, après avoir longtemps écrit dans *Comœdia*, collabora à l'hebdomadaire fondé en 1928 par Horace de Carbuccia et qui n'avait pas encore, en 1932, la virulence qui caractérisa le *Gringoire* des années 1934-36 et suivantes.

«ŒDIPE» D'ANDRÉ GIDE

L'auteur de *L'Immoraliste* et de *Corydon* vient de nous donner chez Gallimard une nouvelle version de la tragédie d'Œdipe, version qui vient d'être représentée à l'étranger. J'attendais, je l'avoue, des merveilles d'un auteur dont les hardiesses nous sont familières. Je voyais déjà Œdipe aveugle, errant nuit et jour au hasard des routes avec sa fille Antigone, pris d'une affection tendre pour cette compagne dévouée, ressentir pour elle, si l'on peut dire, un amour aveugle et, tel Loth, dans un moment d'égarement, devenir son gendre. La famille n'en était pas à une complication près dans son état civil et rien n'eût été plus naturel que cet œdipisme chez le fils déplorable du malheureux Laïus. Quant aux frères ennemis : Étéocle et Polynice, on pouvait s'attendre à les voir d'abord plus qu'amis. Hélas, M. André Gide a reculé devant ces «complexes» et sa tragédie se termine classiquement par ces mots sans malice :

— *Antigone très pure, je ne me laisserai plus guider que par toi.*

M. Saint-Georges de Bouhélier, dans son *Œdipe, roi de Thèbes* qui fut joué au Cirque d'Hiver, se montrait finalement plus hardi. Sans doute Œdipe ne prononçait-il que les paroles rituelles, démocratiquement rimées en langue médiévale :

*Il n'y a qu'une ombre de poix
Et je suis là, comme aux abois...
Mon Antigone, conduis-moi !*

mais Jocaste suffisait à animer ce dénouement un peu terne en se mettant à danser au milieu de la foule larmoyante, tant elle se sentait délivrée du cauchemar vivant qu'étaient pour elle ses enfants et le roi Œdipe.

Antigone, pour André Gide comme pour Sophocle, devra donc renoncer à tout divertissement amoureux et refouler ses désirs de vierge au fond de la funéraire chambre nuptiale que lui réservera Créon.

Si M. André Gide a négligé de cultiver les sentiments « complexes » d'Œdipe à l'égard de sa fille, par contre, sa tragédie nous ménage des scènes bien divertissantes entre les enfants du roi thébain. Polynice n'hésite pas, en effet, à troubler la vertueuse Antigone qui ne pense qu'à Dieu et voudrait « entrer dans les ordres ».

Polynice. — Antigone, écoute... Ne rougis pas de ce que je vais te demander.

Antigone. — Je rougis d'avance. Mais, demande pourtant.

Polynice. — C'est défendu d'épouser sa sœur ?

Antigone. — Oui, certes ; défendu par les hommes et par Dieu. Pourquoi me demander cela ?

Polynice. — Parce que, si je pouvais t'épouser tout à fait, je crois que je me laisserais guider par toi jusqu'à ton Dieu.

Créon et Œdipe, qui restent cachés pendant cette scène, s'en montrent surpris :

— *Ab ! non, tu sais, l'inceste, moi, je ne peux pas admettre ça*, dit l'oncle-beau-frère Créon à Œdipe et Œdipe répond simplement :

— *Tais-toi.*

Car, à ce moment-là, entrent Étéocle et Ismène qui ont l'air d'être au mieux. Sur ce point, nous aurons quelques précisions, au cours des scènes suivantes entre les deux frères. Étéocle dit à Polynice que ce qu'on cherche dans les livres, ce sont des exemples, des théories, des autorisations de faire ce que l'on ne doit pas faire, autrement dit : l'approbation de l'indécence.

Étéocle. — Ainsi, par exemple, à présent, j'y cherche quelque phrase qui m'autorise à coucher avec Ismène.

Polynice. — Avec ta sœur ?

Étéocle. — Avec notre sœur... Eh bien, quoi ?

Polynice. — Si tu la trouves... dis, tu me le diras... Mais, il y en a une, moins particulière, que donc tu pourrais trouver plus facilement. C'est celle de te passer d'autorisation.

Étéocle. — Oh ! celle-là, je n'ai pas attendu de la trouver dans les livres, pour...

Polynice. — ... pour la prendre ?

Étéocle. — Parbleu ! Et si maintenant je cherche de bonnes raisons, c'est plutôt pour elle...

Polynice. — Pour Ismène ?

Étéocle. — Oui, pour Ismène ; moi, personnellement, je m'en fous.

Polynice. — Et si je te foutais mon poing sur la gueule, personnellement... tu t'en foutrais peut-être un peu moins ?

Étéocle. — Essaie voir seulement... Toi, jaloux ! Comme si, jusqu'à présent, nous n'avions pas tout partagé !... Alors, j'ai eu tort de te parler ?... Et puis non ! grosse bête ; c'est pas vrai. J'ai dit ça pour te faire grimper.

Si je vous cite cette scène entre Étéocle et Polynice omise par les tragiques

grecs, c'est qu'elle vous montre, mieux que je ne pourrais le faire, l'irrespectueuse façon dont M. André Gide traite les héros classiques et par là même les rend vivants en les mettant à notre actuelle portée. Qu'eussent pensé d'une pareille licence les étudiants qui, au siècle dernier, venaient siffler Offenbach pour son irrespect de l'Olympe ? J'avoue que, personnellement, pareil procédé m'enchanté car il nous achemine, étape par étape, vers ce que j'appellerais volontiers *la littérature intégrale* qui sera celle de demain et qui permettra de faire appel dans une même œuvre à tous les modes d'expression.

C'est à mon sens un procédé d'un autre âge que celui qui consiste à cloisonner sévèrement les genres littéraires en leur interdisant toute interpénétration.

Un philosophe ou un archéologue qui se permettrait quelque humour dans ses écrits passerait tout aussitôt pour un plaisantin et l'on a quelque peine à admettre qu'un poète puisse avoir une idée scientifique raisonnable. C'est cependant par l'association des idées que se sont accomplis tous les grands progrès humains, c'est parce que les grands philosophes de jadis furent tout à la fois des mathématiciens, des poètes et des hommes politiques que l'art antique atteignit les plus hauts sommets et nous savons quelle science encyclopédique était encore celle d'un Michel-Ange ou d'un Léonard de Vinci. Pic de la Mirandole serait traité aujourd'hui d'aventurier, on admettrait mal qu'un ingénieur distingué tel que Pascal s'avisât d'écrire *Les Provinciales*. Euler, Winkelman ou Fontenelle passeraient pour des vulgarisateurs de salon.

De là, ce caractère bas de notre époque, cette sensation de régime cellulaire que nous éprouvons à chaque tentative d'évasion : on a construit une prison sur l'emplacement du Bois-Sacré. Et cependant, n'est-il pas évident qu'en un temps d'esprit critique tel que le nôtre, l'humour appliqué aux grands problèmes de l'intelligence peut seul nous indiquer les limites de notre savoir, l'instant où défont nos certitudes et, par là même, nous proposer un idéal nouveau, puisqu'en dessinant les côtes où se termine un continent, on détermine par là même l'existence et le contour de l'océan inconnu auquel nous nous heurtons. C'est parce qu'aujourd'hui nous croyons posséder une science complète d'un monde fini que l'époque est triste et sans joie.

Est-ce à dire que l'*Œdipe* de M. André Gide réalise entièrement ce programme ? Je ne le pense pas ; c'est là une fantaisie d'esthète dont la méthode nous intéresse plus que le résultat obtenu. Car lorsque l'auteur s'attaque aux grands problèmes posés par le sphinx, lorsqu'il met en scène le sage Tirésias, ses conclusions ironiques ne sont que de simples pirouettes de lettré. André Gide est un négateur plutôt qu'un constructeur. Son audace ne parvient même point aux sommets atteints par Jarry à la fin du siècle dernier et nous nous prenons, en lisant cette tragédie de l'*Enflé*, je veux dire d'*Œdipe*, à regretter parfois l'excellent père Ubu qui *boscha la poire, dont fut depuis nommé par les Anglois Shakespeare*.

LE DOSSIER DE PRESSE DE RETOUR DE L'U.R.S.S.

(suite) ¹

125-VIII-9

JULES ROMAINS

(*Marianne*, 18 août 1937, pp. 1 et 2)

Marianne est, on le sait, l'hebdomadaire que Gaston Gallimard avait créé en 1932, sous la direction d'Emmanuel Berl, et dont, malgré de brillantes collaborations, le tirage ne dépassa guère 60 000 exemplaires ; l'éditeur de *La Nouvelle Revue Française* le céda, en janvier 1937, à Raymond Patenôtre (l'homme du *Petit Journal*) qui, avec André Cornu et Lucien Vogel, le transforma, le développa : *Marianne* dépassa alors les 100 000 exemplaires. Jules Romains, Paul Reynaud, Joseph Caillaux et Raymond Patenôtre en furent les éditorialistes réguliers. Pour replacer dans son contexte précis cet article sur les *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.*, on se reportera au chapitre IV de notre ouvrage *L'Individu et l'Unanime* (*Correspondance André Gide - Jules Romains*, Paris : Flammarion, 1976), notamment pp. 118-20.

UNE ÉPREUVE SIGNIFICATIVE

Les *Retouches* au *Retour de l'U.R.S.S.*, qu'André Gide a récemment publiées, ont peut-être fait un peu moins de bruit, ou en tout cas un peu moins d'impression que son premier ouvrage ; parce qu'elles s'accompagnaient de moins de surprise. Le seul étonnement radical que Gide eût pu nous faire, c'eût été de nous dire que, dans l'intervalle, la nouvelle politique de Staline avait levé ses scrupules et ses craintes.

Mais je n'ai pas l'intention de commenter les *Retouches*. Vous savez ce qu'elles contiennent. Je ne me propose pas davantage d'examiner l'évolution de la pensée d'André Gide, en la rattachant à son caractère. Je trouve même qu'on a fait, ici et là, en cette circonstance, abus de psychologie. Nous prêtons chaque jour l'oreille à un certain nombre de petits messieurs qui nous donnent leur avis sur diverses questions. Nous ne faisons pas le procès de leur psychologie. Nous nous inquiétons seulement de savoir si ce qu'ils disent est juste. Tout au plus nous demandons-nous si, dans ce que nous avons déjà lu d'eux, nous avions le sentiment d'être devant des esprits justes. Quand c'est un « grand monsieur » qui nous parle, traitons-le aussi objectivement.

Ce qui me paraît plus instructif, c'est de voir comment ses témoignages ont

¹ Voir les huit premiers articles de ce Dossier dans le BAAG nos 37 (pp. 74-87), 38 (pp. 112-7), 39 (pp. 98-105) et 41 (pp. 56-60). On consultera aussi le Dossier de *Geneviève* (nos 29, 30, 31, 33, 34 et 37 : 14 articles), dont les articles portent souvent aussi sur *Retour de l'U.R.S.S.*, paru presque en même temps.

été reçus par les communistes.

En fêtant l'adhésion d'André Gide, en l'associant aux solennités de leur parti, en couvrant ses moindres paroles d'acclamations, en répandant la joyeuse annonce de cette recrue jusqu'au fond de la Russie, ils avaient bien montré qu'ils attachaient la plus grande importance à la pensée de Gide, aux preuves de jugement et de clairvoyance qu'il avait déjà données ; et en général à l'opinion librement formée d'un intellectuel éminent qu'aucune considération de carrière, d'intérêt, ne peut retenir, le jour où sa conscience lui fait un devoir d'épouser une cause combattue ou même honnie.

Ils auraient pu prendre les précautions dont l'Église ne se prive pas à l'égard des convertis : faire subir au néophyte un temps d'épreuve pendant lequel on se garde bien de le brandir comme un drapeau ; attirer son attention — ce que ne manquent jamais de faire les confesseurs — sur le péril d'un entraînement sentimental, sur la connaissance très imparfaite où il est du dogme ; lui signaler d'avance les difficultés, pour que sa jeune foi ne vacille pas le jour où elle les rencontrera.

Ils auraient pu lui dire que l'U.R.S.S. était trop grande personne pour vouloir être admirée de confiance ; insister pour qu'il réservât toute manifestation publique jusqu'au jour où il aurait vu par lui-même et jugé sur place.

Ils ne l'ont pas fait. Ils laissaient entendre ainsi qu'ils dédaignaient les mesquines précautions ; qu'ils assumaient crânement certains risques. Ils prouvaient en outre leur confiance dans la beauté et la grandeur de l'œuvre édiflée là-bas. Pouvait-on la voir sans lui rendre justice, quand on n'était pas avuglé par un parti pris initial ? Ils confirmaient enfin, du même coup, le crédit qu'ils faisaient à Gide. Cet homme-là, à leurs yeux, ne pouvait pas se tromper gravement.

Une si généreuse imprudence entraînait évidemment, pour la suite, certaines obligations.

Quand parut le *Retour de l'U.R.S.S.*, nous fûmes beaucoup, je crois, qui attendîmes avec grand intérêt ce qui allait se passer. Les communistes s'étaient souvent plaints qu'on les accusât de manquer de respect pour l'indépendance de l'esprit. Ils n'ignoraient pas qu'il y avait là, pour nombre d'Européens d'Occident, la plus grosse objection contre leurs méthodes. Eux affirmaient qu'au contraire une critique même rude était pour leur part la bienvenue, du moment qu'elle ne procédait pas d'une hostilité préconçue et systématique. L'épreuve était décisive ; les conditions en étaient parfaites.

Nous souhaitions donc que les communistes — ceux d'ici et ceux de là-bas — fissent preuve d'une entière sérénité ; mieux que cela : missent leur coquetterie à tenir compte des critiques de Gide dans la plus large mesure.

Nous souhaitions entendre — surtout de la part des communistes français, qui avaient encore plus de raisons de ménager nos susceptibilités intellectuelles — un langage comme celui-ci : « Notre ami Gide a jugé l'expérience russe avec toute la sévérité d'un amour exigeant. Nous l'en remercions. Nous som-

mes sûrs que la Russie se hâtera de corriger ceux des défauts ou des vices dénoncés par lui qui sont graves et incontestables. Il y en a d'autres qui, sans être imaginaires, car nous savons Gide trop honnête pour avoir rien inventé, n'ont pas l'importance qu'il leur attribue, et sont largement compensés par des avantages qui lui ont échappé. Nous allons lui fournir à ce sujet de nouveaux documents, et le prier d'entreprendre un second voyage. En tout cas, nous autres communistes français, qui ne sommes nullement contraints, quoi qu'on en ait dit, de copier servilement ici les méthodes russes, nous allons étudier avec le plus grand soin les moyens d'éviter les erreurs qu'il nous signale. Car nous devons penser que les choses qui l'ont heurté ou même révolté en heurteraient ou en révolteraient bien d'autres chez nous. Comme notre intention est d'apporter le bonheur aux Français, et non point de les soumettre à un régime pénitentiaire, notre intérêt est de recueillir par avance des « tests » de sensibilité nationale, surtout quand cette sensibilité se double, comme c'est le cas, d'une grande intelligence et d'une absence de préjugés aussi complète qu'on peut raisonnablement la demander à un homme.»

Ce langage eût été bien habile ; je dirai même bien émouvant. Est-ce celui que nous avons entendu ? Je n'en suis pas sûr. Il y a bien eu, tout au début, chez quelques-uns, un effort pour répondre « sans se mettre en colère ». Mais la voix tremblait. Et au bout d'assez peu de temps, des mots désagréables sont sortis, d'un peu partout, et à une cadence précipitée. Certes, je ne rends pas les communistes responsables des excès de leurs zélateurs. Quand je lisais il y a quelques mois, sous la signature d'un parlementaire de la région de la Seine (il n'est pas communiste, il n'est que sympathisant), universellement méprisé comme toucheur de pots de vin et pirate des deniers publics, qu'il fallait « repousser du pied les basses calomnies d'un esthète décadent », je me suis contenté de rire. Mais qu'Aragon prononce dans un discours, et publie cette phrase : « le clerc qui trahit est celui qui sert quelques-uns contre le peuple par l'habileté qu'il a acquise à manier les idées et les mots. J'ai nommé André Gide », c'est un peu plus pénible. Aragon s'imagine-t-il avancer les affaires du communisme, en créant la conviction, chez les témoins de cette bagarre, qu'adhérer au communisme, c'est s'enfermer pieds et poings liés dans un sac ; et qu'à partir de ce moment-là, penser comme on l'estime juste, dire ce qu'on croit la vérité, c'est trahir ?

Je sais apprécier, comme un autre, le spectacle de la fidélité à une cause, à un parti ; le spectacle de l'homme qui déclare : « Qu'ils se trompent, qu'ils commettent des fautes, des crimes, je ne les lâcherai pas. Moi, quand je me donne, c'est pour toujours ! », le spectacle — un peu romantique — de l'homme pour qui l'acte d'adhésion est un pacte « à la vie, à la mort ». Mais ce n'est pas ce spectacle-là que nous avons jadis attendu d'André Gide, ni qu'il convient, je crois, d'attendre d'un intellectuel. Il y a assez, dans le monde, de ces vertus de sombre et aveugle fidélité. (Elles abondent chez les nazis, et dans le fascio.) Ce que nous attendions de Gide, c'était un jugement en toute liberté,

NOTES
A PROPOS DE LA
CORRESPONDANCE GHEON - GIDE
(fin)

par
PETER FAWCETT

Voici la fin des «Notes» dont le BAAG avait publié la première partie dans sa livraison d'octobre 1978 (n° 40, pp. 54-63). Comme nous l'avons déjà précisé (BAAG n° 41, pp. 106-7), cette liste rassemble, en suivant l'ordre de la Correspondance éditée par nos amis Jean Tipy et Anne-Marie Moulènes, les rectifications, précisions et conjectures, concernant la datation de certaines lettres, proposées par le lecteur attentif et érudit qu'est Peter Fawcett.

A gauche, le numéro d'ordre de la lettre est immédiatement suivi de la date qui lui est affectée dans l'édition de la Correspondance ; à droite, la date proposée par Peter Fawcett.

(N.D.L.R.)

88 C.P. 5 mai 1900

5 mai 1899

Notre ami Kevin O'Neill nous fait remarquer que la chronique de Ghéon à laquelle Gide fait allusion dans cette lettre est sa «Lettre à Angèle» parue dans *L'Ermitage* de mai 1899. Il faut donc la dater du 5 mai 1899. L'enveloppe serait peut-être celle de la lettre 89.

201 mars 1902

7 mars 1902

La lettre 48 de la *Correspondance Gide-Blanche* nous permet de préciser la date de cette lettre, qui est bien celle que Gide a reçue le lendemain, avant de quitter Paris (v. la lettre 202).

254 C.P. 23 juillet 1902

21 juillet 1902

Les lettres 52 et 53 de la *Correspondance Gide-Blanche* semblent indiquer que celle-ci a été écrite à Cuverville le lundi 21 juillet et mise à la poste dès

l'arrivée de Gide à Paris deux jours plus tard.

371 janvier 1904

14 mai 1899

La séance Delcassé-Lasies à laquelle cette lettre se réfère est celle de la Chambre des Députés du 12 mai 1899 pendant laquelle Lasies a interpellé le ministre des Affaires étrangères au sujet de ses différends avec M. de Freycinet, ministre de la Guerre, qui venait de démissionner. La lettre 88 (v. plus haut) nous apprend que Gide attendait qu'une dépêche le rappelât à La Roque le 6 ou le 13 mai. Il était toujours à Paris le samedi 13 mai puisqu'il écrivit ce jour-là une lettre à Ruyters que cite Claude Martin (*op. cit.*, pp. 416-7). Il serait donc parti pour La Roque le jour même ou le lendemain, jour où il aurait écrit cette lettre, avant de retourner à Paris le mardi 16 mai. La lettre à Jammes n'a pas été retrouvée.

372 1904

février 1904

378 1904

27 août 1904

Ghéon étant auprès de Gide le 7 septembre 1904 (v. *Journal*, p. 143), on pourra préciser la date de cette lettre, qui devrait suivre la lettre 382.

379 juillet 1904

30 juillet 1904

Datée d'après la réponse qu'y fait la lettre suivante.

382 août 1904

16 août 1904

390 C.P. 22 novembre 1904

21 novembre 1904

392 C.P. 26 novembre 1904

25 novembre 1904

395 décembre 1904

19 février 1905

Cette lettre répond à la lettre 403 (q. v.).

396 mi-décembre 1904

12 décembre 1904

Le procès Bonjean, qui avait d'abord été assigné à l'audience du 16 décembre 1904, ne passa finalement devant le tribunal d'Évreux que le 6 janvier 1905.

397 C.P. 1^{er} janvier 1905

?

Cette lettre nous semble devoir se rapporter à une époque un peu plus avancée de l'aventure qui lia Gide et Ghéon avec le jeune Maurice Schlumberger, mais vu les coupures il nous est impossible d'en préciser la date davantage. L'enveloppe serait peut-être celle de la lettre 413 (q. v.).

398 février 1905

1^{er} février 1905 (?)

L'*Orfeo* de Monteverdi fut donné par la Schola Cantorum à la Salle Pleyel le lundi 6 février 1905, et non le vendredi 3.

400 C.P. 17 février 1905

31 mars 1905 (?)

L'allusion au «plateau» nous fait placer cette lettre après la lettre 415. L'enveloppe serait, semble-t-il, celle de la lettre 402.

401 S.l., s.d. 12 janvier 1907

Cette lettre semble répondre à la lettre 503 (q. v.).

402 18 février 1905 17 février 1905

403 février 1905 18 février 1905

412 S.l., s.d. vers le 31 décembre 1904

413 S.l., s.d. 1^{er} janvier 1905

Ces deux lettres nous semblent se rapporter aux fêtes du Nouvel An. La troupe de Coquelin n'a donné *Tartuffe* et *Les Précieuses ridicules* en matinée que le jeudi 5 et le jeudi 12 janvier. X

414 S.l., s.d. vers le 24 avril 1905 (?)

Cette lettre nous semble faire partie de celles écrites à Hendaye en avril 1905. Devrait-elle suivre la lettre 417 ?

418 C.P. 9 mai 1905 8 mai 1905

419 C.P. 12 mai 1905

Les trois dernières lignes de cette lettre ne semblent pas s'y rapporter. Seraient-elles un mot écrit le 26 avril 1905, toujours sous le coup de la lettre de Ghéon à laquelle se réfère la lettre 414 ?

420 mai 1905 16 ou 23 novembre 1905

Cette lettre devrait suivre la lettre 445.

428 août 1905 7 août 1905

430 entre le 11 et le 15 août 1905 12 août 1905

436 24 septembre 1905 23 septembre 1905

437 fin septembre 1905 27 septembre 1905

440 8 octobre 1905 11 octobre 1905

Il est possible que la date attribuée à cette lettre soit celle de la lettre 165, qui trouverait donc sa place avant celle-ci.

441 1905 5 septembre 1905 (?)

Cette lettre semble devoir se placer entre les lettres 433 et 434.

444 C.P. 12 novembre 1905 10 novembre 1905

446 C.P. 4 décembre 1905 4 décembre 1904

Cette lettre devrait suivre la lettre 394.

449 C.P. 30 décembre 1905 29 décembre 1905

453 janvier 1906 décembre 1905 (?)

454 début janvier 1906 16 décembre 1905 (?)

C'est l'allusion dans la lettre 451 à la seconde de ces deux lettres qui nous les fait dater d'une époque un peu antérieure. L'article de Ghéon sur Farrère fut terminé dès avant le 24 décembre 1905 (v. lettre 448).

- 456 janvier 1906 16 janvier 1906
- 458 janvier 1906 25 janvier 1906
 La première du *Roi Candaule* au Volkstheater de Vienne eut lieu le 27 janvier 1906.
- 461 février 1906 16 décembre 1907
 Cette lettre devrait précéder la lettre 519. Les changements dont parle Ghéon sont ceux qu'il vient d'apporter au manuscrit de *L'Adolescent* à la suite de la lecture partielle qu'il en a faite devant Gide, Ruyters, Copeau et Schlumberger à la mi-novembre 1907 (v. *Journal*, pp. 254-5). Le samedi 21 décembre fut donnée au programme de l'Opéra-Comique l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck.
- 462 février 1906 15 février 1906
- 463 C.P. 13 mars 1906 12 mars 1906
- 465 17 mars 1906 16 avril 1906
 C'est la lettre à laquelle répond la suivante.
- 467 24 avril 1906 25 avril 1906
- 471 juin 1906 6 juin 1906
- 472 juin 1906 12 juin 1906
- 473 juin 1906 25 juillet 1906
 C'est sans doute le «mot un peu vif» auquel se réfère la lettre 476.
- 474 juillet 1906 vers le 28 juillet 1906
 Écrite la veille du départ des Gide de Schönbrunn, cette lettre devrait suivre la lettre 476.
- 476 fin juillet 1906 26 juillet 1906
- 478 C.P. 17 septembre 1906 16 septembre 1906
- 479 septembre 1906 21 septembre 1906
- 483 20 novembre 1906 21 novembre 1906
- 485 21 novembre 1906 7 novembre 1906
 Cette lettre semble répondre à la lettre 481. Gide en aurait transféré la date du cachet postal par erreur sur la lettre 476.
- 486 9 décembre 1906 6 décembre 1906
- 487 décembre 1906 7 ou 8 décembre 1906
- 489 décembre 1906 3 décembre 1906
 C'est le lundi 3 décembre 1906 qu'eut lieu la répétition générale de *Jules César*.
- 490 21 décembre 1906 octobre 1907 (?)
- 491 décembre 1906 octobre 1907 (?)

Ces deux lettres semblent mal placées ici. Ne seraient-elles pas plutôt d'octobre 1907, à la suite de la lettre 515 ?

| | | |
|-----|-------------------|-----------------|
| 492 | 28 décembre 1906 | 15 février 1907 |
| 493 | fin décembre 1906 | 16 février 1907 |
| 494 | fin décembre 1906 | 17 février 1907 |

Ghéon n'ayant visité le Salon Automobile que le 11 décembre 1906 (v. lettres 488 et 492 — «Salon d'Automne» a été mis par erreur dans la première), il est peu vraisemblable qu'il ait pris livraison de sa nouvelle voiture avant la fin du mois. Il nous semble donc que la date ajoutée par Gide à la lettre 494 a toutes les chances d'être exacte, ce qui nous permet aussi de dater les deux autres. C'est pendant le petit séjour qu'il fit à Paris à cette occasion que Ghéon aurait perdu la clef de la maison de Gide à Auteuil ainsi que le rapporte la lettre 505.

| | | |
|-----|------------------|------------------------|
| 495 | 31 décembre 1906 | 2 janvier 1907 |
| 497 | 1907 | 8 janvier 1907 |
| 498 | 1907 | 21 ou 28 décembre 1906 |

L'allusion au Nouvel An nous fait situer cette lettre avant la fin de décembre 1906.

| | | |
|-----|------------|-----------------|
| 500 | S.l., s.d. | 12 février 1907 |
|-----|------------|-----------------|

Le «médiocre mystère» dans lequel figurait de Max fut sans doute *Notre-Dame de Paris*, que Gide alla voir le 10 février 1907 (v. *Journal*, p. 238).

| | | |
|-----|----------------|------------------------------|
| 502 | 1907 | 1 ^{er} février 1907 |
| 503 | 2 février 1907 | 11 janvier 1907 |

Cette lettre devrait suivre la lettre 499. Finalement, c'est le samedi soir 12 janvier que Ghéon est venu à Paris (v. *Journal*, p. 231).

| | | |
|-----|------------------|----------------|
| 506 | début avril 1907 | 5 avril 1907 |
| 509 | C.P. 5 mai 1907 | 7 mai 1907 |
| 510 | mai 1907 | 8 mai 1907 (?) |

Cette lettre a pu se croiser avec la suivante.

| | | |
|-----|-------------------|--------------|
| 512 | fin mai 1907 | 25 mai 1907 |
| 513 | C.P. 18 juin 1907 | 17 juin 1907 |
| 514 | août 1907 | 13 août 1907 |

Selon Auguste Anglès (*André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française, 1890-1910*, p. 92), Gide a débarqué à Saint-Brelade de Jersey vers le 15 août 1907, date que confirmerait cette lettre.

| | | |
|-----|----------------------|-----------------|
| 517 | décembre 1907 | 2 décembre 1907 |
| 518 | C.P. 5 décembre 1907 | 3 décembre 1907 |

La première partie du *Veinachts Oratorio* figurant au programme du Con-

servatoire le dimanche 1^{er} décembre, Gide a dû écrire cette lettre le mardi 3.

522 fin janvier 1908 7 février 1908

Gide se trouvait grippé à partir du dimanche 2 février (v. *Journal*, p. 261).

525 C.P. mars 1908 3 mars 1908 (?)

Gide devant quitter Paris pour la Riviera italienne dès le lendemain puisqu'il y a une lettre de Madeleine adressée d'Auteuil en date du 4 mars 1908 (v. Claude Martin, *op. cit.*, p. 560), on se demandera si cette lettre est correctement placée.

526 mars 1908 8 mars 1908

528 mars 1908 23 mars 1908

Le vernissage des Indépendants eut lieu le 20 mars 1908.

530 avril 1908 31 mars ou 7 avril 1908

531 Pâques 1908 20 avril 1908

532 12 avril 1908 11 avril 1908 (?)

Hippolyte et Aricie, annoncé d'abord pour le 22 et le 24 avril, puis pour le 29 avril, puis pour le 5 et le 8 mai, passa finalement à l'Opéra en répétition générale le 10 et en première le 13 mai ; *Boris Godounov* passa en première le 19 mai. Toutefois il nous semble que la date attribuée par Gide à cette lettre a quelque chance d'être exacte, comme celle de son cachet postal, à moins que le Bach auquel Ghéon fait allusion ne soit pas la *Passion selon saint Matthieu*, donnée le 14 avril au Trocadéro, mais une des répétitions publiques données par la Société J.-S. Bach à la Salle Gaveau, le 28 avril et le 5 mai. D'après son *Journal* (p. 266), Gide aurait été à Cuverville entre le 2 et le 16 mai.

533 avril 1908 vers le 15 avril 1908 (?)

534 avril 1908 16 avril 1908 (?)

Comme pour beaucoup de ces lettres du printemps 1908, nous manquons des informations précises qui nous permettraient de dater celles-ci avec quelque assurance. Cependant la lettre 534, qui a l'air de répondre à la lettre 533, est peut-être celle à laquelle répond la lettre 531. Nous les datons donc, à titre d'hypothèse, de la semaine précédente.

535 24 avril 1908 22 avril 1908 (?)

Il faudrait supposer que Ghéon est venu à Paris le mardi 21 avril si cette lettre est correctement placée.

538 juillet 1908 20 juillet 1908

541 6 août 1908 5 août 1908

544 septembre 1908 14 septembre 1908

545 septembre 1908 23 septembre 1908

Cette lettre devrait suivre la lettre 548.

547 septembre 1908 18 septembre 1908

548 septembre 1908 20 septembre 1908

549 septembre 1908 29 août 1908

Cette lettre nous semble faire état d'un saut que Gide aurait fait à Paris vers la fin d'août 1908. Dans ce cas elle devrait suivre les lettres 576 et 675 (q. v.). *576 et 675*

550 C.P. 20 septembre 1908 ?

Cette lettre semble s'être glissée dans l'enveloppe de la lettre 548.

553 octobre 1908 23 octobre 1908

558 décembre 1908 28 avril 1908

La Schola Cantorum a donné la *Messe en si mineur* de Bach à la Salle Gaveau en deux parties le vendredi 1^{er} et le vendredi 8 mai, avec répétitions publiques le 30 avril et le 7 mai respectivement. Gide étant à Cuverville pendant les quinze jours qui ont précédé le 16 mai (v. *Journal*, p. 266), on datera cette lettre du mardi 28 avril.

562 fin janvier 1909 6 février 1909

Le banquet de *La Phalange* eut lieu le 11 février 1909. Gide est donc allé voir Isadora Duncan pour la première fois le samedi 6 février.

564 début avril 1909 23 avril 1909

C'est sans doute à son retour de Paris après son voyage en Italie que Gide a vu Griffin. Cette lettre devrait suivre la lettre 565.

568 mai 1909 15 mai 1909

C'est le jeudi 13 mai, après un déjeuner chez Gide, que Jammes a donné lecture de ses *Proses sur Bernadette* (v. *Journal*, pp. 273-4).

570 vers le 10 juillet 1909 12 juillet 1909

576 début septembre 1909 21 août 1909

Cette lettre semble répondre à la lettre 542.

583 novembre 1909 vers le 16 février 1911

Fermina Marquez n'est sorti en volume qu'en 1911. Hérold fit l'éloge de *L'Inquiète* de Jean Richard dans le *Mercure* du 16 février 1911.

587 13 décembre 1909 début décembre 1909

Cette lettre nous semble devoir se placer entre les lettres 584 et 585.

588 C.P. janvier 1910 27 décembre 1909

C'est le 27 décembre 1909 que Gide est allé classer les papiers de Philippe au quai Bourbon (v. *Correspondance Jammes-Gide*, p. 269).

589 janvier 1910 7 janvier 1910

D'après Auguste Anglès (*op. cit.*, p. 430), cette lettre porte le cachet postal

du 7 janvier 1910.

590 janvier 1910 7 janvier 1910

Écrite le même jour que la précédente.

592 janvier 1910 octobre 1910

Ainsi que le fait remarquer David Roe dans son édition de la Correspondance Gide-Vandeputte (v. BAAG n° 37, janvier 1978, p. 38), cette lettre est d'octobre 1910. Elle devrait précéder la lettre 621.

594 2 février 1910 30 janvier ou 6 février 1910

596 12 février 1910 11 février 1910

Le 12 était un samedi.

601 mars 1910 été 1900 (?)

Cette lettre nous semble devoir se rapporter à l'époque de l'Exposition Universelle de 1900. La carte postale à laquelle elle se réfère est la lettre 609.

608 juillet 1910 vers le 6 ou le 7 juillet 1910

La date de cette lettre est précisée par Auguste Anglès (*op. cit.*, p. 439).

609 juillet 1910 été 1900 (?)

Voir à la lettre 601 ci-dessus.

610 fin juillet 1910 22 juillet 1910

C'est le samedi 23 juillet, selon Auguste Anglès (*op. cit.*, p. 285), que Rivière a quitté Cuverville.

612 fin août 1910 23 août 1910

615 fin août 1910 vers le 10 septembre 1910

Cette première décade de Pontigny eut lieu entre le 10 et le 19 septembre.

622 octobre 1910 25 octobre 1910

624 octobre 1910 27 octobre 1910

628 décembre 1910 2 décembre 1910

629 C.P. 12 décembre 1910 16 décembre 1910 (?)

La lecture à laquelle cette lettre se réfère pourrait être celle d'*Isabelle* que Gide projeta d'abord pour le samedi 17 décembre chez les Van Rysselberghe, puis décommanda (v. Auguste Anglès, *op. cit.*, p. 312).

632 C.P. 29 janvier 1911 vers le 27 janvier 1911

La conférence à laquelle fait allusion serait sans doute, ainsi que nous le suggère notre ami Kevin O'Neill, la séance de lecture des poètes de l'Abbaye qui eut lieu le dimanche 29 janvier 1911 à l'Union pour la Vérité. Il faut donc dater cette lettre de quelques jours auparavant. La répétition générale à laquelle se réfère la lettre 631 serait celle du *Marchand des passions* de Maurice Magre et de *Nabuchodonosor* de Maurice de Faramond au théâtre des

Arts, annoncée d'abord pour le 28 janvier, mais remise finalement au 29.

635 février 1911 mars 1911

Nous daterons cette lettre plutôt de mars 1911, étant donné que la suivante semble y répondre.

636 mars 1911 11 mars 1911 (?)

637 mars 1911 12 mars 1911 (?)

638 mars 1911 13 mars 1911

Ces trois lettres semblent faire suite l'une à l'autre. On les datera toutes d'après les allusions de la dernière.

639 mars 1911 15 mars 1911

Gide aurait reçu la précédente le jour même.

641 mars 1911 17 mars 1911

642 C.P. 19 mars 1911 18 mars 1911

643 avril 1911 27 mars 1911

La visite de Griffin serait probablement celle dont Gide fait le récit dans son *Journal* du même jour (p. 329).

645 mai 1911 7 avril 1911

C'est le 8 avril 1911 qu'eut lieu à l'Odéon la première de *La Lumière* de Georges Duhamel.

648 juillet 1911 24 juillet 1911

Gide a quitté Londres le 21 juillet (v. *Correspondance Gide-Gosse*, p. 60).

649 été 1911 5 juillet 1911 (?)

Cette lettre dut sans doute suivre immédiatement la publication de l'article de Ghéon sur D'Annunzio.

650 septembre 1911 15 septembre 1911

Cette lettre semblerait répondre à la suivante.

653 1^{er} décembre 1911 1^{er} décembre 1926

La pièce de Ghéon à laquelle cette lettre fait allusion est *Les Trois Sagesse du vieux Wang* dont la première eut lieu au théâtre de l'Atelier le 1^{er} décembre 1926.

655 décembre 1911 8 novembre 1911

La répétition générale du *Pain* eut lieu le 7 novembre 1911. Cette lettre fut écrite le lendemain.

656 décembre 1911 7 novembre 1911

Écrite sans doute à la sortie de la répétition générale du *Pain*.

657 janvier 1912 novembre ou décembre 1911

Sans doute cette lettre est-elle de novembre ou de décembre 1911, étant donné que la dernière représentation du *Pain* eut lieu le 26 novembre 1911.

- 658 mars 1912 3 mars 1912
- 659 mars 1912 9 mars 1912
- 660 mars 1912 27 mars 1912
- Étant donné l'allusion à Copeau, cette lettre devrait sans doute suivre la lettre 667.
- 664 1912 avril-mai 1911
- Il faut rapporter cette lettre aux suites de la maladie de Ghéon au printemps 1911. Elle précéderait peut-être la lettre 644.
- 665 mars 1912 15 mars 1912
- 666 30 mars 1912 20 mars 1912
- Lettre à laquelle répond la suivante.
- 668 avril 1912 12 avril 1912
- Cette lettre précéderait de quelques jours, semble-t-il, la rencontre des deux amis à Pise le 16 avril (v. *Journal*, p. 379).
- 673 juillet 1912 début août 1912
- L'article de Lucien Maury a paru dans la *Revue Bleue* du 10 août 1912.
- 675 C.P. 4 juillet 1912 22 août 1908
- C'est la réponse à la lettre 576 (q. v.). L'enveloppe est peut-être celle de la lettre 674.
- 683 septembre 1912 17 septembre 1912
- Cette carte postale devrait sans doute précéder la lettre 682.
- 684 C.P. 10 septembre 1912 fin septembre 1912
- Gide est rentré à Paris le jeudi 3 octobre 1912.
- 687 3 octobre 1912 8 octobre 1913
- C'est la lettre à laquelle répond la lettre 715.
- 692 décembre 1912 vers le 1^{er} juillet 1911
- Cette lettre devrait précéder la lettre 649 (q. v.).
- 694 C.P. 13 février 1913 12-13 février 1913
- 695 février 1913 début mars 1913
- Gide n'a réagi à l'annonce du *Mystère de Proserpine* en écrivant une lettre à Florent Schmitt que le 7 mars 1913 (v. l'édition critique de *Proserpine — Perséphone* par Patrick Pollard, p. 27).
- 696 février 1913 15 février 1913
- 697 avril 1913 vers le 22 mars 1913
- Gide est rentré à Paris le 25 mars pour en repartir le 26 (*Correspondance Gide-Suarès*, p. 71).
- 700 avril 1913 septembre 1912

C'est en septembre 1912 qu'eut lieu l'aventure que Gide raconte dans «Acquasanta».

| | | |
|-----|--------------|------------------|
| 701 | avril 1913 | 8 mai 1913 |
| 702 | avril 1913 | 9 mai 1913 |
| 706 | 26 juin 1913 | 25 juin 1913 |
| 709 | juillet 1913 | janvier 1913 (?) |

Cette lettre semble être de janvier 1913 au plus tard, étant donné l'allusion à «L'Épreuve de Florence». L'«excellente lettre» de Ghéon serait-elle la lettre 693, que Gide aurait reçue à son retour de Londres ?

| | | |
|-----|--------------------|-------------------|
| 713 | septembre 1913 | 19 septembre 1913 |
| 714 | fin septembre 1913 | 28 septembre 1913 |
| 715 | 9 octobre 1913 | 10 octobre 1913 |
| 720 | mars 1914 | 11 mars 1914 |
| 721 | 1914 | début mars 1911 |

C'est dans *La N.R.F.* de mars 1911 qu'ont paru une note rectificative au sujet de *La Légende ailée de Bellérophon Hippalide* de Vielé-Griffin et une note — anonyme — sur le même poème.

| | | |
|-----|-------------|--------------|
| 722 | 4 juin 1914 | fin mai 1914 |
|-----|-------------|--------------|

C'est la carte que Gide a trouvée en arrivant à Cuverville le jeudi 4 juin (v. lettre 724).

| | | |
|-----|----------------------|--------------|
| 723 | C.P. juin 1914 | 4 juin 1914 |
| 728 | été 1914 | 13 juin 1914 |
| 732 | C.P. 18 juillet 1914 | ? |

La date attribuée à cette lettre ne saurait être exacte. L'enveloppe dans laquelle elle s'est glissée serait celle d'une lettre perdue à laquelle répond la lettre 733.

| | | |
|-----|--------------|-----------------|
| 733 | juillet 1914 | 20 juillet 1914 |
| 736 | août 1914 | 10 août 1914 |

C'est la carte-lettre à laquelle Gide répond dans la suivante.

| | | |
|-----|-----------------------|------------------|
| 759 | 16 août 1915 | 15 août 1915 |
| 768 | janvier, février 1916 | fin février 1918 |

Lettre à laquelle répond la lettre 802.

| | | |
|-----|---------------------|----------------|
| 771 | C.P. 8 février 1916 | 6 février 1916 |
| 772 | 11 mars 1916 | 11 mars 1932 |

Charles Gide mourut en 1932.

| | | |
|-----|-------------|-------------|
| 787 | 5 août 1916 | 3 août 1916 |
|-----|-------------|-------------|

- 788 1916 2 août 1916
- 790 6 mars 1917 6 avril 1917
Ghéon s'est trompé de mois en datant cette lettre.
- 810 Mardi Gras 1919 4 mars 1919
- 811 11 février 1919 11 mars 1919
C'est évidemment la réponse à la lettre précédente.
- 822 novembre 1919 6 novembre 1919
- 823 1919 14 ou 21 janvier 1920
Gide fut retenu par une grippe à Dudelange au début de 1920 (v. *Correspondance Gide-Valéry*, p. 477).
- 826 Jour de l'Ascension 1920 13 mai 1920
- 828 mai 1920 21 mai 1920
La répétition générale du *Pendu dépendu* eut lieu le 25 mai 1920.
- 830 fin janvier 1921 31 janvier 1921
- 839 novembre 1926 31 octobre 1926
- 852 Lundi de Pâques 1939 10 avril 1939

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

lettres inédites Le catalogue n° 104 (mars 1979) de la Librairie Henri Saffroy (Paris) offre quatre lettres de Gide — qui figurèrent déjà au catalogue n° 94 (décembre 1975) de la même librairie (v. BAAG n° 30, avril 1976, pp. 63-4) :

9757-1. — L.a.s. Cuverville, 12 septembre 1908. 2 pages in-4°. 500 F

Ne pouvant assister à une réunion du «comité», il espère qu'il n'est pas trop tard pour indiquer quelques pièces — «*que peut-être Griffin ou Philippe indique de leur côté*». Parmi celles-ci : *Henri Ghéon*, Cimetière arabe, *Valery Larbaud*, Londres, *Jean Schlumberger*, Au bord du Styx, etc. On remarque que ces noms appartiennent à l'équipe des premières années de la N.R.F., dont le premier numéro devait paraître en février 1909.

9757-2. — L.a.s. S.l., 19 novembre 1909. 2 pages 1/2 in-8°. 400 F

Un deuil pénible l'a appelé à Rouen et il a dû manquer à nouveau l'assemblée. Il propose qu'on nomme *Henri Ghéon* à sa place. «*Je le crois très indiqué pour vous servir activement... Ne voyez ici nul désir de ma part de me retirer du comité, mais crainte de ne pouvoir y faire qu'une insuffisante figure, ou de n'y pas faire figure du tout, suroccupé, désireux avant tout de tranquillité, et constamment amené à la chercher dans la fuite*». Il s'agit vraisemblablement des réunions du comité de la N.R.F. [*sic, erreur évidente. BAAG*].

9757-3. — 2 billets autographes signés. S.d. et 10 décembre 1910. Ensemble 2 pages in-8°. 200 F

Il s'inscrit de grand cœur pour le banquet Frantz Jourdain. De nouveau parisien, il est tout prêt à répondre à l'appel de son correspondant, «*au jour, à l'heure et au lieu que vous me fixerez*».

Après les deux lettres (une de Jules Romains, une de Gide) retrouvées par notre ami Olivier Rony et qu'a publiées le BAAG n° 34, six autres lettres de Gide à Jules Romains ont été découvertes (par Mlle Annie Angremy, Conservateur aux Manuscrits de la Bibliothèque Nationale), qui viennent compléter l'ensemble de la *Correspondance* des deux écrivains publiée voici trois ans chez Flammarion (v. BAAG n° 33, janvier 1977, p. 80). Ces huit lettres inédites

dites, présentées et annotées par Claude Martin, font l'objet d'une publication à tirage limité par le Centre d'Études Gidiennes, dans sa collection «Gide/Textes» (où ont déjà paru l'édition critique de *Proserpine - Perséphone* et la *Correspondance Gide - O'Brien*), plaquette annoncée dans le présent numéro (v. aussi, *in fine*, la «Librairie de l'AAAG»).

«*les yeux ouverts*» Sous la forme d'entretiens avec Jean Lacouture, Roger Leenhardt a publié en février dernier aux Éditions du Seuil (coll. «Traversée du Siècle», un vol. br., 24 x 15,5 cm, 227 pp.) de très vivants mémoires intitulés *Les Yeux ouverts*. Nous croyons être agréable et utile à nos lecteurs en en reproduisant quelques passages où Gide apparaîtrait (pp. 98-102). Le cinéaste de *Dernières Vacances* évoque d'abord la soirée du 12 décembre 1935, où une réunion fut organisée par les amis de Louis Guilloux à l'occasion de la publication du *Sang noir* :

Le clou de la soirée fut l'apparition d'André Gide, recrue d'honneur de la gauche. Il ne fit pas de discours, et se contenta de lire un passage du *Sang noir*. Quel art dans sa diction lente et calculée, et quel humour dans le choix du texte qui se terminait par une injure à un flic lancée par le héros, brandissant le poing en criant «con» ! La vision de Gide, ce prince de l'esprit, cet aristocrate des lettres levant le poing en lançant le mot le plus vulgaire, comme par solidarité pour les masses, était si étonnante que la salle éclata en applaudissements.

A la question de Jean Lacouture : «L'itinéraire politique de Gide, ses sinuosités ont-ils eu beaucoup d'influence sur vous ?», réponse de Roger Leenhardt :

Oui, mais précisément dans la mesure où l'intérêt que présente un homme transcende ses opinions politiques quand il s'agit d'un grand esprit.

[Jean Lacouture :] Un grand esprit, Gide ?

Certainement. Un grand artiste, bien sûr, mais aussi un grand esprit. J'ai été quelquefois surpris, mais jamais indigné, par ses virevoltes politiques ; moins d'ailleurs par rapport à l'URSS, en 1936, que par sa période de quelque peu maurrassienne avant 1914, ou sa tentative de collaboration européenne au tout début de l'Occupation. Je me rappelle un mot de Jean Schlumberger en 1941 : «Vous ne vous rendez pas compte, nous avons été obligé de le retenir par les basques !»

[.....]

Je lui dois ma première grande émotion en littérature moderne. Mon oncle Daniel, un Parisien un peu jouisseur, disons libertin mais cultivé, en vacances à la maison, demande à mon père de nous lire à haute voix un texte de Gide. Ma mère proteste ; pour elle, l'auteur de *L'Immoraliste* (ma famille, je l'ai déjà dit, connaissait la famille Gide) ¹, était

¹ Rappelons en effet que Roger Leenhardt est un protestant languedocien (il est né à Montpellier le 23 août 1903), de lointaine origine suédoise (les Leenhardt vinrent de

l'immoralité personnifiée. C'est un sujet biblique, assure oncle Daniel, *Le Retour de l'Enfant prodigue*. J'avais quinze ans. Je venais de faire mon instruction religieuse. Je n'avais jamais remis en cause l'esprit de famille. Eh bien la façon dont la lecture de mon père, lui aussi séduit, rendait le subtil retournement de la parabole évangélique m'a bouleversé.

Depuis je n'ai jamais laissé passer sans le lire aussitôt un nouvel ouvrage de mon écrivain préféré. J'ai peu et tardivement rencontré l'homme, mais j'ai toujours eu l'impression de le connaître intimement à travers d'autres. Pendant le tournage des *Dernières Vacances* aux Sources, la propriété des Charles Gide, sa cousine germaine, M^{me} Espinas ², une amie de maman que j'appelais tante Jeanne, m'a raconté que quand Gide, déjà fort âgé, avait voulu apprendre l'anglais, il s'était exercé avec elle, pour mieux saisir le génie de la langue, à traduire directement en anglais de l'allemand, qu'ils connaissaient parfaitement. Ils s'écrivaient encore. [...]

En 1945, pour mon film *Lettre de Paris*, j'ai demandé à Gide de se laisser filmer devant la statue de Diderot qui était alors devant la brasserie Lipp. Lui qui était la courtoisie même fut proprement insupportable. «Pressons-nous. J'ai deux secrétaires qui m'attendent.» Il est vrai qu'il ne me connaissait que par mon nom de famille, qui devait lui rappeler ces Leenhardt bourgeois et protestants qu'il avait connus à Montpellier ³, avec les Castelnau et les Westphal ⁴, et dont la fréquentation, raconte-t-il dans *Si le grain ne meurt*, ne lui procurait qu'un médiocre plaisir.

Il avait en tout cas oublié qu'une quinzaine d'années auparavant il avait parlé de moi dans une de ses lettres. C'était dans la correspondance à propos du protestantisme qu'il avait entretenue un hiver avec mon beau-frère Roger Breuil. J'avais vu Gide un soir dans une loge à Médra-

Suède en Pologne au XVII^e siècle, puis à Berlin, et «le premier Leenhardt arrivé en France à la fin du XVIII^e siècle [...], une fois fixé à Montpellier, s'était fait naturaliser Français au début du Premier Empire» [p. 13].

² Jeanne (1879-1963), fille aînée de Charles Gide, avait épousé le D^r Pierre Espinas. Cf. p. 24 du livre de Leenhardt : «Un exemple typique de l'universitaire d'alors est Charles Gide (un ami de ma famille, dont la belle propriété, *les Sources*, à Bellegarde, a servi de décor à mes *Dernières Vacances*).»

³ V. *Si le grain ne meurt*, Pléiade pp. 418 et 421 : «Les Charles Gide occupaient alors à Montpellier [...] le second et dernier étage de l'hôtel particulier des Castelnau. [...] A Montpellier [...] presque aussitôt j'avais fait corps avec mes coreligionnaires, enfants de ceux que fréquentaient mon oncle et ma tante, et auprès de qui j'avais été introduit. Il y avait là des Westphal, des Leenhardt, des Castelnau, des Bazile, parents les uns des autres et des plus accueillants. Tous n'étaient pas dans ma classe [*au lycée*], mais on se retrouvait à la sortie. Les deux fils du docteur Leenhardt étaient ceux avec qui je frayais le plus.»

⁴ Gide fut particulièrement lié avec Alfred Westphal (1869-1928), dit «Freddy», oncle de Roger Leenhardt, qui fonda le journal de gauche *L'Ère nouvelle* (v. *Les Yeux ouverts*, p. 25, et la *Correspondance Gide - Valéry*, p. 154).

no entouré de Marc Allégret et de deux autres jeunes gens qui riaient franchement. Gide, lui, gardait une figure fermée, un visage qui m'était presque apparu tragique. Breuil, à qui j'avais raconté la scène, l'avait lui-même relaté dans une de ces lettres et Gide lui avait répondu ceci : « Je ne connais pas ce Roger Leenhardt. Mais dites-lui que ma tristesse ce soir-là ne venait pas de l'inquiétude spirituelle qu'il me prête, mais de voir les Fratellini, ces grands artistes, grossir leurs effets et perdre l'exquis, cette essence de l'art. »

J'ai gardé par contre un souvenir délicieux d'une de nos dernières rencontres. Il était en vacances sur la Côte avec Pierre Herbart et Claude Mahias qui conduisait sa grosse voiture américaine. Pierre m'avait invité à venir déjeuner à Mougins dans la petite mais luxueuse pension de famille où ils logeaient. J'ai trouvé Gide dans le grand salon, assis un livre à la main. Que lisait-il ? Montaigne peut-être, ou Confucius, à en juger par la façon dont il a prolongé la pose quelques secondes après mon entrée, comme s'il ne m'avait pas aperçu, le regard un peu sous ses lunettes à la façon d'un vieux sage chinois.

Ensuite, pendant le déjeuner sur la terrasse, on a bavardé de choses et d'autres. Vers la fin du repas la conversation est tombée par hasard sur le vocabulaire. Avez-vous remarqué, m'a-t-il dit, un phénomène curieux et que je m'explique mal. Des gens, même de haute culture, prennent certains mots dans une acception fautive. Moi-même, par exemple, j'ai associé pendant très longtemps le mot « claie » — et il prononçait le mot en faisant jouer les deux syllabes — à une sorte de lit de Procuste où je ne sais quelles épines vous entraient dans la chair, alors qu'il s'agit d'un simple treillis d'osier à claire-voie, même quand Hugo dit : « Le peuple humain saignant est traîné sur la claie », et aussi Dumas : « Qu'après sa mort il soit traîné sur une claie » ; et citant encore de mémoire deux ou trois autres vers que j'ai oubliés, il termina en déclarant qu'il n'avait jamais compris l'exacte raison de ces aberrations. J'étais émerveillé. Sans doute l'a-t-il senti.

Dernière image... :

Je l'ai revu pour la dernière fois l'année de sa mort, à la répétition générale des *Caves du Vatican* au Théâtre-Français. J'avais été, quant à moi, surpris mais touché par la fin de la pièce, un peu différente de celle du roman, où Lafcadio paraissait prêt à se « ranger », se résignant à un mariage béni de la famille. Mais l'entourage de Gide, et en particulier Pierre Herbart, choqués de ce qui leur apparaissait comme un reniement, ont obtenu que le vieil écrivain modifie, pour les représentations suivantes, quelques répliques, afin que le dénouement n'apparaisse pas comme un « happy end ».

Cher Herbart ! Il a eu une fin atroce, dans la solitude et la révolte. Celle sans doute qu'il souhaitait, mais que je me reproche d'avoir si mal réussi à adoucir. Quant aux derniers moments de Gide, je ne suis pas gêné qu'un pasteur se soit approché de la tombe du mari de Madeleine et que l'éternel contestataire, mais aussi le vieux goethéen, ait fermé les

yeux sur une vision de l'harmonie du monde.

livres, revues, journaux Notre amie Kathleen Todd a soutenu en décembre dernier, devant l'Université de Saint Andrews en Écosse, sa thèse de doctorat (Ph.D.) intitulée : *The Role of the Correspondences in Gide's Search for Dialogue*. Le Prof. Christopher Bettinson (University College, Cardiff) siégeait au jury.

Dans son n^o II de 1979, le *Bulletin du Bibliophile* (organe trimestriel de l'Association Internationale de Bibliophilie et du Syndicat National de la Librairie Ancienne et Moderne, 18 rue Dauphine, 75006 Paris ; rédacteur en chef : François Chapon) réunit trois articles en «Hommage à *La Nouvelle Revue Française*» pour son soixante-dixième anniversaire (et le centenaire de la naissance de celui qui fut, de 1912 à 1914, son premier directeur : Jacques Copeau) : «Des brouillons inédits du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier» présentés par Alain Rivière (pp. 173-89), «Le rendez-vous de Florence : mars-avril 1912», chapitre extrait du second volume, en préparation, de l'étude d'Auguste Anglès sur *André Gide et le premier groupe de la N.R.F.* (pp. 190-201), et «Jacques Copeau et *La Nouvelle Revue Française*» par Claude Sicard (pp. 202-15).

Les Éditions Gallimard annoncent la sortie du n^o 9 des *Cahiers Marcel Proust*, intitulé *Études proustiennes III* (cahiers publiés sous la direction de Jacques Bersani, Michel Raimond et Jean-Yves Tadié). Au sommaire, en «études et documents» : une lettre inédite de Marcel Proust à Jean Schlumberger, présentée par Jean-Pierre Cap, des lettres inédites de Marcel Proust à Henri Ghéon, présentées par Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy, et une correspondance inédite de Marcel Proust à Jacques Copeau, présentée par Michel Raimond.

Dans le dernier numéro, intitulé *Claudiel Apostle of God*, de la revue dirigée à l'Université de Dallas (Irving, Texas 75061) par le R.P. Moses M. Nagy, *Claudiel Studies* (vol. VI, 1979, n^o 1), une étude de notre amie Catharine Savage Brosman : «"Un Esprit sans pente" : Claudiel and Gide».

Quoique bien tardivement, nous signalons l'article suivant, que son auteur a repris et développé dans l'introduction à son édition de la *Correspondance André Gide - Justin O'Brien* publiée en janvier dernier par le Centre d'Études Gidiennes : Jacqueline Morton, «André Gide and his American Translator Justin O'Brien», *The Michigan Academician* (revue publiant les communications faites à l'Académie des Sciences, Arts et Lettres du Michigan), vol. X, n^o 2, Fall 1977, pp. 215-23.

Sous le titre «Gide, Colette et C^{ie}...», dans le *Magazine littéraire* n^o 140, septembre 1978 (pp. 56-7), Pierre Kyria a rendu compte, en même temps que de l'ouvrage d'Auguste Anglès (*André Gide et le premier groupe de la N.R.F.*)

de cinq autres livres, dont la *Correspondance Jacques Copeau - Jules Romains* (éditée par Olivier Rony, Flammarion, 1978, *Cabiers Jules Romains 2*).

Comptes rendus de l'*André Gide et le premier groupe de la N.R.F.* d'Auguste Anglès : par Jacques Lecarme, dans l'*Universalia 1979* (p. 516) ; par Pierre-Olivier Walzer, « Comment naquit, après un faux départ, la Nouvelle Revue Française : Gide joua dans l'affaire un rôle d'éminence grise prépondérant, et fit de la revue sa chose », dans le *Journal de Genève* du 14 juillet 1979.

travaux en cours Après avoir consacré son mémoire pour la maîtrise de Lettres modernes (Université de Bordeaux III) à « la Nature africaine dans *L'Immoraliste* et *Si le grain ne meurt* », M. Hugues Haemmerlé, actuellement professeur à Agadir et membre de l'AAAG, prépare une thèse pour le doctorat du Troisième Cycle sur « l'Ombre et la Lumière dans l'œuvre d'André Gide » (Université de Bordeaux III, directeur de recherches : Prof. Simon Jeune).

Le 7 juillet dernier s'est réuni à Paris, à l'initiative de notre ami W. Andrew Oliver (Université de Toronto), un groupe de chercheurs qui ont décidé de se concerter pour réaliser de façon cohérente un programme d'*éditions critiques* des œuvres principales de Gide : celles de la trilogie de *L'École des Femmes* (que prépare W.A. Oliver), des *Caves du Vatican* (par Auguste Anglès [Sorbonne] et Alain Goulet [Université de Cane]), de *L'Immoraliste* (par N.D. Keypour, Huron College, London, Ont.), d'*Isabelle* (par Pierre Masson, Angers), du *Voyage au Congo* (par Anne Feltham, Oxford) et de *Saül* (par Jean Claude, Université de Nancy II).

publications du Centre d'Etudes Gidiennes

collection
« GIDE / TEXTES »

N° 1

ANDRÉ GIDE
PROSERPINE
symphonie dramatique en quatre tableaux

—
PERSEPHONE
opéra en trois tableaux (musique d'Igor Stravinsky)

Édition critique établie sur les divers manuscrits
(introduction, notes, variantes, appendices, bibliographie, discographie)

par
PATRICK POLLARD

Un volume broché, 20,5 x 14,5 cm, 162 pp., 1977, tirage limité à 250 exemplaires numérotés 32 F

N° 2

ANDRÉ GIDE — JUSTIN O'BRIEN
CORRESPONDANCE

Édition établie et présentée

par
JACQUELINE MORTON

Un volume broché, 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., 1979, tirage limité à 335 exemplaires numérotés 48 F

N° 3

ANDRÉ GIDE — JULES ROMAINS
CORRESPONDANCE
SUPPLÉMENT

Lettres inédites présentées

par
CLAUDE MARTIN

Un volume broché, 20,5 x 14,5 cm, 56 pp., 1979, tirage limité à 500 exemplaires numérotés 15 F

commandes à adresser au Secrétariat de l'AAAG

V A R I A

POUR LES INTELLECTUELS JUIFS PERSÉCUTÉS (1934) ***

Le jeudi 14 juin 1934, à l'Hôtel Drouot, par le ministère de M^e Étienne Ader, commissaire-priseur, assisté de M. Georges Andrieux, expert, eut lieu une « Vente de manuscrits autographes offerts par les auteurs au Comité Français pour la protection des Intellectuels juifs persécutés » (comité que présidaient Léon Bérard et François Pietri). Le catalogue — que nous a obligeamment communiqué un collectionneur, notre ami André Roumieux, membre de l'AAAG — comportait vingt-huit numéros, manuscrits de Louis Barthou, Jean-Richard Bloch, Georges Duhamel, Albert Einstein, Aldous Huxley, Rudyard Kipling, François Mauriac, André Maurois, Darius Milhaud, Mgr Remond (évêque de Nice), André Spire, Jérôme et Jean Tharaud, etc... Les enchères totalisèrent 13 485 F, les plus élevées concernant *La Paix française* d'Henri de Jouvenel (2 000 F), deux manuscrits de Kipling (1500 F), *La Jument errante* des Tharaud (1300 F) et une lettre d'Einstein (1 page, 900 F). Gide avait offert un manuscrit de 10 ff. in-4^o, *Les Nouvelles Nourritures* (fragments du 1^{er}

et du V^e livres) («Précieux manuscrit sur papier ancien de ces magnifiques pages d'André Gide. Le texte comporte un paragraphe de neuf lignes biffé, quelques variantes, et, de plus, en marge, des indications relatives à l'impression.»), qui fut adjugé 570 F. — Signalons que la dernière page du catalogue reproduit, extrait de *La Semaine Religieuse de Paris* du 8 avril 1933, un «Communiqué de Son Éminence» : «Nous demandons au clergé et aux fidèles du diocèse, au nom de la charité chrétienne et de la solidarité qui doit unir tous les enfants d'un même père de prier pour que cessent les maux dont souffrent actuellement les juifs. Ces prières pour des frères malheureux seront une protestation vraiment chrétienne contre des procédés inhumains si opposés à la vraie civilisation, et contre des luttes religieuses si contraires au bonheur de notre pauvre humanité.»

A PROPOS DE LA CORRESPONDANCE GIDE-BLANCHE *** En complément aux premières remarques de Kevin O'Neill sur l'édition établie par Georges-Paul Collet de la *Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche* (CAG 8) (v. le

BAAG n° 42, avril 1979, pp. 108-9), notre ami Peter Fawcett, de l'Université de Leicester, nous communique les observations et suggestions suivantes : — Lettre 1. Plutôt du 25 mai 1892, étant donné que les lettres de Louÿs à Gide des 15 et 17 mai (v. H. P. Clive, *Pierre Louÿs*, p. 78) et de Louÿs et de Régnier du 20 mai (v. *ibid.* et Régnier, *Lettres à André Gide*, pp. 28-30) devraient toutes précéder celle-ci. — Lettre 21. A dater du 8 août 1901. Blanche n'a séjourné à Saint-Martin pour la première fois qu'en 1900 (v. lettres 28 et 29). La lettre 155 de la *Correspondance Ghéon-Gide* fait état d'un petit voyage du côté de La Roque que Gide ferait en compagnie de Rouart. — Lettre 27. Pourquoi «été 1899»? La photographie à laquelle Gide se réfère ne serait-elle pas celle qui orne le frontispice du tome V de ses *Œuvres complètes*? Date? — Lettre 38. Pourquoi «septembre 1901»? Gide ne serait-il pas sur le point de partir pour l'Angleterre? — Lettre 41. A dater de fin juillet - début août 1902. Gide a passé à Paris du 23 au 30 juillet 1902 (v. *Correspondance Ghéon-Gide*, lettre 254). Le «mot adressé au Bas-Fort-Blanc» est sans doute la lettre 53, à laquelle Blanche ne fait aucune réponse dans sa lettre 54. — Lettre 44. A dater du 6 avril 1902. Écrite le même jour que les lettres à Ghéon (v. *Correspondance Ghéon-Gide*, p. 407) et à Vielé-Griffin (v. Béatrice W. Jasinski, «Gide et Vielé-Griffin : Documents inédits», *Modern Philology*, novembre 1957, p. 113 — où la date du «13 avril» est donnée par erreur). Pour la

lettre de Gide à Ghéon des 12-14 avril 1902 qui semble faire difficulté, elle est en réalité de 1903! — Lettre 62. Cette lettre semblerait plutôt être du milieu ou de la fin de mars 1902. «Votre exposition du cercle» est sans doute la même que celle de «votre Société nouvelle» mentionnée dans la lettre 48. — Lettre 88. A dater du 15 août 1914. Réponse à la lettre 86. Blanche se serait trompé d'année. — Lettre 93. A dater du 5 octobre 1915. Il semble peu vraisemblable que Gide ait fait un autre voyage à Cuverville entre celui auquel il se réfère au début de la lettre 91 et son départ de Paris le mardi 5 octobre (v. *Journal*, p. 510).

GIDE ET LA MUSIQUE ***

Notre ami Roger Delage, chef d'orchestre et professeur au Conservatoire de Strasbourg, membre de l'AAAG — dont on se rappelle la causerie faite à notre Assemblée générale de 1977 et qui fut publiée dans le BAAG de juillet 1978 — a consacré son cours public de l'année 1978-79, au Conservatoire de Strasbourg, à «*Marcel Proust, André Gide et la Musique*»; le cours était illustré par des enregistrements et de la musique vivante interprétée par des professeurs et des élèves du Conservatoire).

PAULHAN A GIDE *** Dans *La N.R.F.* de juillet 1979 (n° 318), pp. 170-92, Dominique Aury présente seize «Lettres de Jean Paulhan» à divers destinataires (Rivière, Pourrat, Éluard, Ponge, Gide et Arland), en avant-première de l'importante édition d'un choix, en trois volumes, de

la Correspondance de l'auteur des *Fleurs de Tarbes*. Des deux lettres à André Gide ici publiées, la première, datée du 9 septembre 1924, longue et importante, est toute consacrée à la lecture attentive et passionnée que Paulhan vient alors de faire de *Corydon* (qui lui paraît écrit «d'une voix naturelle, d'une voix si juste qu'elle semble porter sa preuve avec elle [...]. Mais ce sont les dernières pages de *Corydon* surtout qui me paraissent graves, inoubliables»... — jugements surprenants de la part de Paulhan qui, en 1951, dans sa contribution à l'*Hommage à André Gide* de *La N.R.F.*, n'admettait point que Gide eût vu «dans *Corydon* le plus important de ses livres (or, c'en est le seul médiocre)» [p. 159]) ; la seconde lettre, où Paulhan parle à Gide de l'étude qu'il est en train d'écrire sur lui («votre œuvre pose des problèmes de langue, littéraires — non pas une fois pour toutes posés et résolus, comme il arrive pour Proust, pour Valéry, chez qui la découverte d'un langage est un moment bien délimité de la vie et de l'œuvre, mais continuellement reformés, repensés»...), n'est pas datée, mais doit être de 1949 ou 1950, époque où il commençait à préparer l'étude qui ne parut qu'en 1958, dans le n° 1 de la revue trimestrielle lyonnaise *Les Essais*, sous le titre : «Sur un écrivain curieux». — Dans son texte d'introduction à ces quelques lettres de Paulhan, Dominique Aury annonce la prochaine publication de plusieurs volumes de correspondances bilatérales : Paulhan-Larbaud, Paulhan-Pongé, Paulhan-Jouhandeau... ainsi que

de l'ensemble *Jean Paulhan - Guillaume de Tarde*, qui constituera le premier des *Cabiers Jean Paulhan* à paraître chez Gallimard. Et nous attendons naturellement avec une particulière impatience l'édition de la *Correspondance André Gide - Jean Paulhan*, 336 lettres 1918-1951 (dont 211 de Gide) qu'a rassemblées et annotées notre ami Frédéric Grover...

SOUVENIR DE FRANÇOIS TALVA *** Il y a dix ans, le 14 février 1969, mourait prématurément celui qui, depuis 1958, avait été l'admirable Secrétaire général de l'Association des Amis de Charles-Louis Philippe. Il avait été un des tout premiers membres de l'AAAG, avait chaleureusement encouragé notre jeune entreprise et, surtout, nous avait proposé le plus haut exemple, ayant fait du *Bulletin* de son association, suivant le juste mot d'Auguste Anglès (*André Gide et le premier groupe de la N.R.F.*, p. 386), «un modèle du genre». Aujourd'hui où, grâce au zèle souriant et efficace de Monique Kuntz et à la collaboration de quelques spécialistes (au premier rang desquels David Roe), la survie de l'œuvre de François Talva est assurée, nous nous sentons le devoir d'évoquer et de saluer sa mémoire — en formulant le vœu que soient bientôt publiés les fragments du grand ouvrage sur Philippe que son souci de perfection et d'exhaustivité ne lui avait pas permis de conduire à sa forme finale.

LE PRIX DES LIVRES *** On sait que le Ministre de l'Économie,

M. René Monory, a décidé le 12 janvier dernier d'interdire, à partir du 1^{er} juillet 1979, la pratique dite du «prix conseillé» des livres : en clair, le prix de vente d'un livre au public n'est plus ni fixé ni annoncé par l'Éditeur (qui ne l'imprime plus, par exemple, sur la couverture de l'ouvrage), mais «librement» décidé par le Libraire, suivant le bénéfice qu'il juge bon de réaliser par rapport au «prix de cession» que lui facture l'Éditeur (ce «prix de référence» ne devant pas être connu du public). Aussi ne pouvons-nous plus indiquer, dans le BAAG, quant à nous, le «prix de vente en librairie» des *Cahiers André Gide*, qui variera d'une librairie à l'autre (théoriquement). Mais tout laisse penser que, *en gros et d'une manière générale*, la marge bénéficiaire des libraires ne devrait pas être sensiblement supérieure à ce qu'elle était jusqu'au 1^{er} juillet, à savoir 33 1/3 o/o du prix de vente, et qu'un livre cédé 100 F par l'Éditeur au Libraire continuera à être vendu par celui-ci aux environs de 150 F. Nous continuerons, pour notre part, à fixer le prix des CAG (et des autres publications diffusées par l'AAAG) à un niveau d'environ 20 o/o inférieur à ce prix vraisemblablement pratiqué par les libraires.

OFFRE D'EMPLOI... *** Plusieurs chercheurs — à commencer par le Secrétaire général de l'AAAG —, résidant en province ou à l'étranger, nous ont fait part de leur désir de trouver une personne qui, résidant à Paris ou en banlieue, aurait le temps (et le goût) de faire pour eux des re-

cherches dans des collections parisiennes — Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, Bibliothèque Nationale... —, transcrire des textes, rassembler ou vérifier des références, etc... Une telle personne (elle pourrait être plusieurs...) se trouvera-t-elle parmi les membres de l'AAAG ? Qu'elle veuille bien se mettre en rapport avec notre Secrétaire général.

«BELLE DE JOUR» *** Né le 10 février 1898 (en Argentine, de parents russes), Joseph Kessel est mort le 23 juillet dernier dans sa propriété d'Avernes (Val-d'Oise). En hommage au célèbre romancier, aventurier et académicien français, qui était dans sa quatre-vingt-deuxième année, le BAAG remet sous les yeux de ses lecteurs ce que Gide écrivait en 1928, à Gaston Gallimard, sur *Belle de Jour* (de cette lettre, que Kessel avait conservée, n'est connu que le fragment que publia M. Philippe Bouvard dans sa chronique «Vingt-quatre heures sur vingt-quatre» du *Figaro* du 24 mai 1967, p. 28 : «Les dernières fouilles cinématographiques : Une lettre inédite de Gide sur *Belle de Jour* [...]») : «C'est un terrible livre dont l'angoisse vous étreint bien vite et ne vous lâche pas et persiste longtemps après qu'on l'a fermé. J'en reste tout endolori. Je crois, à dire vrai, que cette dissociation du plaisir charnel et des émotions affectives, dissociation assez fréquente et toujours possible chez l'homme, est extrêmement rare chez la femme, Dieu merci !!! Il est même bien rare, hélas ! que la femme la comprenne chez l'homme, du moins celui qu'elle

aime, et l'admette et comprenne que chez l'homme ça ne tire guère à conséquence ; tandis que chez elle, quelles suites effroyables !... C'est ce que ce livre ne nous permet plus d'ignorer. Ce qu'il laisse ignorer un peu trop, à mon gré, c'est la genèse même d'une dissociation si funeste. Mais, même chez l'homme, ici, quel mystère ! Et sans doute Kessel l'a-t-il compris, en nous donnant dans le petit fait divers du début une sorte de clé. Oui, je veux bien croire qu'il y a là une observation, ou une intuition, très exacte, et qu'un pareil... accident, survenu avant la nubilité, est de nature à déclencher, irrémédiablement, une dissociation de ce genre. Mais, pourtant, je serais bien curieux de savoir si Kessel n'a pas parfois transposé quelques expériences personnelles et chauffé pour son héroïne quelques tisons d'un enfer plus spécialement masculin.»

PIERRE CLAUDEL (1908-1979)

*** Le même jour que Joseph Kessel et le jour même de son soixante-et-onzième anniversaire est mort le fils aîné de Paul Claudel, à Villeneuve-sur-Fère-en-Tardenois, village natal du poète de *Tête d'Or* ; il a été inhumé le 26 juillet à Brangues, près du château familial ; il était né le 23 juillet 1908 en Chine, à Tien-tsin où le Consul de France venait d'achever *La Maison fermée*, la dernière des *Cinq Grande Odes*. Diplômé de la Faculté de Droit de Paris, de Georgetown University et de l'École libre de Sciences politiques, Pierre Claudel avait été président de l'Alliance Française à New York de 1940 à 1944.

Depuis la mort de son père, il se consacrait à l'étude et à la diffusion de l'œuvre claudélienne, multipliant les interventions, les conférences et les articles dans le monde entier ; il publia notamment, en 1965, un excellent *Paul Claudel* (étude, biographie et anthologie) dans la collection des «Témoins de la Foi» (Bloud et Gay). Sa gentillesse, sa disponibilité intelligente et souriante, sa communicative joie de vivre faisaient de Pierre Claudel, cheville ouvrière, avec sa sœur Renée Nantet, de la «Société Paul Claudel», l'interlocuteur estimé et aimé de tous ceux qui eurent à s'occuper de l'œuvre du poète. L'AAAG, qui put apprécier la finesse et le tact de son jugement sur les relations Claudel-Gide, tient à saluer sa mémoire avec beaucoup d'émotion, et à dire toute sa sympathie à sa famille en deuil, et surtout à Mme Renée Nantet.

SUBVENTION *** Par décision en date du 20 juillet dernier, le Président du Centre National des Lettres a bien voulu allouer à l'AAAG, comme l'an dernier, après avis de la Commission d'Aide aux Activités littéraires, une subvention d'un montant de 3 000 F au titre de l'année 1979. Notre Association exprime une fois de plus sa reconnaissance au Recteur Groshens pour cette aide substantielle apportée à la réalisation de ses activités.

LE BAAG PAR AVION ? *** Plusieurs Membres de l'AAAG résidant outre-mer nous ont demandé s'il nous serait possible de rétablir l'expé-

dition *par voie aérienne* du BAAG. Nous avons dû y renoncer voilà quelques années, et nous ne pouvons malheureusement pas envisager d'y revenir par principe, car la mesure se traduirait par un supplément de frais d'affranchissements allant, par an et par abonné, de 8,00 F à 19,20 F (pour l'Amérique du Nord : 14,40 F), et ce au tarif actuel qui, comme on le sait, est susceptible d'un prochain relèvement... Toutefois, pour donner satisfaction au désir fort compréhensible exprimé par certains de nos Membres, nous ferons ces envois par avion, à compter du 1^{er} janvier prochain, moyennant un supplément dont le taux unique a été calculé en fonction du coût moyen, toutes destinations confondues (voir les tarifs en dernière page du présent numéro). Cet envoi par avion devra être expressément demandé au Secrétariat lors de l'adhésion (ou de l'abonnement) ou du renouvellement de la cotisation (ou du réabonnement).

ANNIVERSAIRE(S)... *** 22 novembre 1979 : cent-dixième anniversaire de la naissance de Gide. Notre amie M^{me} Sutter-Levesque a retrouvé dans les papiers de son frère Robert Levesque une carte qu'il reçut voici dix ans de «Stoisy» (M^{me} Carl Sternheim, née Thea Bauer) et qui évoquait des souvenirs d'un autre anniversaire, vingt ans auparavant : «Basel (Schweiz), Thannerstrasse 35. 22 Novembre 1969. — Cher Robert, je suis convaincue qu'aujourd'hui vous pensez comme moi affectueusement à Gide. Il y a vingt ans, j'ai passé son 80^e anniversaire avec lui,

Jean Schlumberger, la Petite Dame, les deux Lambert et leurs trois enfants d'alors à Lévis-Saint-Nom. Gide était nerveux. L'eczéma le tracassait. Il s'est querellé avec la Petite Dame et se vexait quand sa petite chienne mal élevée remuait sa queue devant d'autres que lui. Elle s'appelait Xénia. Il n'y avait plus rien de ce Gide que j'ai tellement aimé vingt années plus tôt. Or, quinze mois après son 80^e anniversaire, il était mort. Mais ce n'est pas pour cela que je vous écris. Ce matin, le lis dans le *Welt* (une sorte de *Monde* allemand) que Charles de Gaulle fête son 79^e anniversaire aujourd'hui. Le saviez-vous, Gide le savait-il que lui et de Gaulle étaient du 22 novembre ? Je pense souvent à vous en espérant que tout pour vous s'arrange aussi bien que possible. Ici, ça va également. En vous embrassant bien amicalement, Stoisy St.».

LETTRES À RENÉ MICHELET

*** Cent lettres d'André Gide à René Michelet, datées de 1919 à 1938, sont récemment entrées dans les collections de la Bibliothèque Nationale. On sait qu'il est plusieurs fois fait mention du jeune Belge dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, ainsi que dans la *Correspondance* de Gide avec Charles Brunard publiée par celui-ci en 1974.

ERRATUM *** Claude Foucart nous prie de rectifier l'«État de la publication de la Correspondance André Gide — Thomas Mann» à la page 32 de notre dernier numéro : la Lettre 4 de Gide, du 20 février 1932, est

«encore inédite», alors que c'est la lettre suivante (qui a été omise dans cet «État»), du 6 décembre 1933, qui devrait être mentionnée comme «publiée dans le présent article» (p. 23).

LE R.P. MORELLI (1919-1979)

*** Né le 25 février 1919 à Marseille, le R.P. Georges Morelli, dominicain, y est mort le 7 août dernier. Après son retour de déportation (il fut le compagnon d'Edmond Michelet à Dachau), il avait été prêtre-ouvrier en France avant de partir pour l'Uruguay puis pour le Mexique, où il vivait depuis de nombreuses années dans le bidonville de Netzahualcoyotl. Il avait, on s'en souvient, préfacé l'édition posthume des écrits de Jacques Lévy (*Journal et Correspondance*, Grenoble : Éd. des Cahiers de l'Alpe, 1955), jeune demi-juif que son étude des *Faux-Monnayeurs* avait converti au catholicisme et qui mourut à Auschwitz en 1945.

PITIÉ POUR UZÈS ! *** Un lecteur belge du *Monde*, M. Albert Meeus, a adressé une lettre à ce journal (qui l'a publiée dans son numéro du 1^{er} août dernier, p. 7) pour chanter le charme d'Uzès et de la campagne uzègeoise, qui savent résister aux agressions de la «touristification» moderne. Une ombre au tableau, pourtant : «Cette année, l'É.D.F. vient de commettre un crime impardonnable. Nous sommes passés ce matin à la Promenade Racine à Uzès, d'où la vue sur la vallée de l'Eure est si belle qu'elle inspira sans doute André Gide lorsqu'il écrivit [dans *Si le*

grain ne meurt] : "O petite ville d'Uzès ! Tu serais en Ombrie, des touristes accourraient de Paris pour te voir !" Eh bien, maintenant la vue que Racine et Gide ont contemplée est traversée par d'affreux pylônes de l'É.D.F.. Incroyable, mais vrai ! »

GIDE ET LA NARRATOLOGIE

*** A l'occasion de la réunion annuelle de la «Modern Language Association», une session spéciale intitulée «André Gide and Narratology : New Critical Approaches» aura lieu le 29 décembre prochain à San Francisco, organisée par Elaine D. Cancalon (Florida State University, Tallahassee) sous la présidence d'Albert Sonnenfeld (Princeton University), tous deux membres de l'AAAG. Trois communications y seront lues et discutées : «Analyse greimasienne de *Paludes*», par Hans-George Ruprecht (Carleton University, Ottawa), «Journal et narration dans *L'École des Femmes*», par Gerald Prince (University of Pennsylvania, Philadelphie), et «Le discours en abyme dans *Thésée*», par Walter Geerts (Université d'Anvers). On peut se procurer le texte des communications en adressant (à partir du 15 novembre) \$ 1.00 ou 5,00 F à : Prof. Elaine D. Cancalon, Dept. of Modern Languages, Florida State University, Tallahassee, Fla. 32306 (U.S.A.).

DONS À LA BIBLIOTHÈQUE

ANDRÉ GIDE *** De M. Patrice Brassier, un exemplaire du mémoire de Maîtrise qu'il soutint à l'Université de Paris-Nanterre en 1969 : *L'Orient imaginaire et la découverte de*

l'Orient réel dans l'œuvre d'André Gide (un vol. iv-67 pp. dactyl. ; directeur de recherches : M. Jean-Noël Segrestaa).

JEUX D'ÉTÉ *** «Quand un philosophe vous répond, on ne comprend plus [du tout] ce qu'on lui avait demandé : telle est la «pensée sournoise d'André Gide sur les philosophes, qu'ils soient anciens ou nouveaux», qu'il fallait découvrir, en cueillant les lettres une à une dans l'apparent désordre d'un échiquier à parcourir suivant la marche en L du cavalier, «jeu pour l'été» proposé par Jean-Pierre Allali aux lecteurs du *Matin* du 16 août dernier («Le Cavalier mystérieux», p. 26). Cette «pensée sournoise» est une phrase (abrégée des deux mots que nous restituons ci-dessus entre crochets) de *Paludes* (Pléiade, p. 115-6).

NOS MEMBRES PUBLIENT *** Après son remarquable article sur «Gide et Freud» (*R.H.L.F.*, janvier-février 1977), notre ami David Steel (Université de Lancaster) a publié dans la même *Revue d'Histoire Littéraire de la France* (n° de janvier-février 1979, pp. 62-89) une étude sur «Les débuts de la psychanalyse dans les Lettres françaises : 1914-1922. Apollinaire, Cendrars, le *Mercure de France*, *La Revue de l'Époque*, Morand, Bourget, Lenormand».

LES ŒUVRES COMPLÈTES D'ANDRÉ RUYTERS *** Comme nous l'avions annoncé (*BAAG* n° 41, p. 110), les *Œuvres complètes* d'André Ruyters, édition établie sous la

direction de notre ami Victor Martin-Schmets, paraissent dans la collection «Plénitude» des jeunes Éditions Dejaie (436, Chaussée de Dinant, 5150 Wépion, Namur, Belgique). Les quatre volumes (d'environ 400 pages chacun, au format 23 x 15 cm) sont actuellement en souscription (version «commerce» : 3500 FB ; version «hors-commerce» : 4500 FB ; règlement possible par mensualités). Une documentation détaillée sur cette édition a été jointe au *BAAG* de juillet (et peut être obtenue de notre secrétariat sur simple demande).

COTISATIONS 1979 ET 1980

******* Le Trésorier prie instamment ceux des Membres de l'AAAG qui ne se sont pas encore acquittés de leur cotisation 1979 de bien vouloir le faire dès réception du rappel inséré dans leur exemplaire du présent *Bulletin*. Il est d'autre part possible à tous de régler dès maintenant la *cotisation 1980* : si le paiement intervient *avant le 31 décembre 1979*, il pourra être fait *au même taux que pour cette année* (Fondateur, 100 F ; Titulaire, 50 F ; Étudiant, 35 F). Nous sommes en effet contraints, ainsi que nous l'avions laissé prévoir, de relever sensiblement ces taux (v. la dernière page de ce numéro), en attirant toutefois l'attention de nos Amis sur le fait que nous les avons maintenus inchangés ces trois dernières années (1977, 78 et 79), et que la cotisation de Membre fondateur est restée fixée à 100 F (minimum !) depuis la fondation de l'AAAG en 1968...

PIERRE HERBART *** Nous avons à cœur de signaler à nos lecteurs la revue, vivante et originale, que dirige Gérard Guégan, *Subjectif* (51, rue des Francs-Bourgeois, 75004 Paris). Ayant pour ambition (un peu paradoxale...) de «rassembler les francs-tireurs de notre époque», les rédacteurs de *Subjectif* mettent au nombre des «saints de leur calendrier» un écrivain que doivent connaître et aimer tous les lecteurs de Gide : Pierre Herbart, mort voilà cinq ans (v. BAAG n° 24, octobre

1974, pp. 74-6). Dans le n° 3 de la revue (juin-juillet 1978), Philippe Cournarie affirmait «qu'il est temps, quatre ans après sa mort, de rééditer Herbart : ohé, Gallimard, réveillez-vous !» («Bonjour Monsieur Herbart !», pp. 58-9). Le n° 5 de *Subjectif* (février 1979) a publié «Le retour éternel» (pp. 24-8), texte de l'adaptation cinématographique que, à l'instigation de Jean Cocteau, Pierre Herbart avait faite de son roman *Alcyon* ; le film ne fut malheureusement jamais tourné.

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Voici la liste des nouveaux Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat entre le 26 juin et le 22 septembre 1979 :

- 956 M. Emeka ABANIME, «lecturer» de Français à l'Université du Nigéria, Nsukka, Nigéria (Titulaire).
- 957 M^{me} Annick BALING, professeur de Français, 61300 L'Aigle (Titulaire).
- 958 M^{me} Suzette ROSS, professeur, San Francisco, Calif. 94109, États-Unis (Titulaire).
- 959 M. Antoine MARCHAND, 75005 Paris (Titulaire).
- 960 M. Paul S. PICARD, journaliste, 68000 Colmar (Titulaire).
- 961 M. Charles BACHAT, Assistant à l'Université de Fès, Fès, Maroc (Titulaire).
- 962 M. André MICHEL, Ancy-sur-Moselle, 57130 Ars-sur-Moselle (Titulaire).
- 963 M. Christian VUICHOD, étudiant en Troisième Cycle de Droit, 92100 Boulogne (Titulaire).
- 964 M. Bernar MIALET, Secrétaire du G.R.A.S.B.F., éditeur Ripou, 30400 Villeneuve-lès-Avignon (Fondateur).



ANDRÉ GIDE par BARTOLI.

**(Frontispice de la traduction italienne
du *Gide* d'Henri Massis, Brescia 1934)**



SWYN COP

ANDRÉ GIDE par SWYN COP.

(Coll. Michel Mouligneau)

LIBRAIRIE DE L'AAAG

Les Membres de l'AAAG ont non seulement droit au service de toutes les publications de l'Association pour l'année au titre de laquelle ils cotisent, mais peuvent aussi se procurer les publications antérieures encore disponibles, à des prix nets (franco de port et d'emballage), indiqués ci-après, qui leur sont strictement réservés.

Toutes les commandes doivent être adressées au Secrétaire général et accompagnées de leur règlement par chèque bancaire ou chèque postal (3 vlets), libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide *exclusivement*. Prière de ne régler par mandat qu'en cas d'absolue nécessité (et, en ce cas, de l'envoyer *exclusivement* au nom et à l'adresse du Trésorier).

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

(revue trimestrielle)

| | | | | |
|---|---|----------------------|----------------|-------|
| Vol. I | (n ^{os} 1-17, années 1968-72) | 27 x 21 cm | 360 pp. . . . | 40 F |
| Vol. II | (n ^{os} 18-24, années 1973-74) | 20,5 x 14,5 cm | 464 pp. . . . | 40 F |
| Vol. III | (n ^{os} 25-28, année 1975) | 20,5 x 14,5 cm | 290 pp. . . . | 30 F |
| Vol. IV | (n ^{os} 29-32, année 1976) | 20,5 x 14,5 cm | 338 pp. . . . | 30 F |
| Vol. V | (n ^{os} 33-36, année 1977) | 20,5 x 14,5 cm | 400 pp. . . . | 35 F |
| Vol. VI | (n ^{os} 37-40, année 1978) | 20,5 x 14,5 cm | 474 pp. . . . | 40 F |
| Vol. VII | (n ^{os} 41-44, année 1979) | 20,5 x 14,5 cm | 504 pp. . . . | 45 F |
| Vol. VIII | (n ^{os} 45-48, année 1980) | 20,5 x 14,5 cm . . . | En préparation | |
| Collection complète des sept premiers volumes | | | | 240 F |

PUBLICATIONS ANNUELLES

Les *Cahiers André Gide*, volumes brochés 20,5 x 14 cm, annuels, sont en exemplaires brochés numérotés du tirage réservé à l'AAAG - seul tirage numéroté : 500 ex. pour les vol. 1 à 3, 600 ex. pour les vol. 4 à 7, 700 ex. pour le vol. 8, 850 ex. pour le vol. 9. *La Maturité d'André Gide*, « cahier double » des années 1976/77, volume broché 24 x 16 cm, est en exemplaires numérotés du tirage réservé à l'AAAG - seul tirage numéroté : 650 ex.. *L'Index de la Correspondance Gide - Martin du Gard* et *l'Essai de Bibliographie* sont en exemplaires du tirage hors commerce (seul réalisé) de 500 ex. (non numéro-

tés) réservés à l'AAAG. *La Lettre à Gide*, volume broché 20,5 x 14,5 cm, est en exemplaires numérotés du tirage hors commerce (seul réalisé) de 900 ex. réservés à l'AAAG.

Les prix correspondent à une réduction d'au moins 20 0/0 sur les prix pratiqués en librairie pour les exemplaires ordinaires des *Cahiers André Gide* et de *La Maturité d'André Gide*.

Nous ne pouvons plus fournir les vol. 2, 3, 5 et 7 des *Cahiers André Gide*, ainsi que *La Maturité d'André Gide*, qu'en exemplaires non numérotés, les tirages AAAG étant épuisés. *L'Index de la Correspondance Gide - Martin du Gard* et *l'Essai de Bibliographie* sont épuisés, mais voir plus loin la réédition de *l'Index* par le Centre d'Études Gidiennes.

1969. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 1. *Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. Gallimard, 1969, 412 pp. 32 F
1970. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 2. *Correspondance André Gide - François Mauriac (1912-1951)*. Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Morton. Gallimard, 1971, 280 pp. 23 F
- Susan M. STOUT, Index de la Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard. Avant-propos de Claude Martin, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard*. Gallimard, 1971, 64 pp. Épuisé
1971. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 3. *Le Centenaire. Actes des «Rencontres André Gide» du Collège de France*. Gallimard, 1972, 364 pp. 32 F
- Jacques COTNAM, Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide*. Bulletin du Bibliophile, 1971, 64 pp. Épuisé
1972. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 4. *Les Cahiers de la Petite Dame, I (1918-1929)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Préface d'André Malraux. Gallimard, 1973, 496 pp. 42 F
1973. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 5. *Les Cahiers de la Petite Dame, II (1929-1937)*. Gallimard, 1974, 672 pp. 57 F
1974. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 6. *Les Cahiers de la Petite Dame, III (1937-1945)*. Gallimard, 1975, 416 pp. 49 F
1975. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 7. *Les Cahiers de la Petite Dame, IV (1945-1951)*. Avec *l'Index général établi par Dale F.G. McIntyre*. Gallimard, 1977, 328 pp. 39 F
- 1976/77. — Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide : de «Paludes» à «L'Immoraliste»*. Klincksieck, 1977, 688 pp. 90 F
1978. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 8. *Correspondance André Gide - Jacques-Émile Blanche (1892-1939)*. Édition établie, présentée et annotée par Georges-Paul Collet. Gallimard, 1979, 392 pp. 76 F

1979. — *CAHIERS ANDRÉ GIDE 9. Correspondance André Gide - Dorothy Bussy (1918-1951), I. Édition établie, présentée et annotée par Jean Lambert et Richard Tedeschi.* Gallimard, 1979. Sous presse
1980. — *CAHIERS ANDRÉ GIDE 10. Correspondance André Gide - Dorothy Bussy (1918-1951), II.* Gallimard. En préparation
- Robert LEVESQUE, Lettre à Gide & Autres Écrits. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin.* Centre d'Études Gidiennes.
 En préparation
- Collection complète (1969-1978) des huit premiers *Cahiers André Gide* et de *La Maturité d'André Gide.* 410 F

PUBLICATIONS DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

Les volumes suivants sont exclusivement diffusés par l'AAAG, mais non automatiquement ni gratuitement servis à ses Membres. Les commandes sont à adresser au Secrétaire général, accompagnées de leur règlement par chèque bancaire ou postal (3 volets) libellé à l'ordre de l'AAAG.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. Histoire de la revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des Revues. Par Claude MARTIN. Vol. brochés, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés.

1. *La première NRF (1908-1914).* Sous presse
2. *La NRF de Jacques Rivière (1919-1925).* 160 pp., 1975. 15 F
3. *La NRF de Gaston Gallimard (1925-1934).* 248 pp., 1976. 33 F
4. *La NRF de Jean Paulhan (1935-1940).* 166 pp., 1977. 30 F
5. *La NRF de Pierre Drieu La Rochelle (1940-1943).* 90 pp., 1975. . . . 15 F
6. *La NRF de Jean Paulhan & Marcel Arland, I (1951-1960).* En préparation
7. *La NRF de Jean Paulhan & Marcel Arland, II (1961-1968).* En préparation
8. *La NRF de Marcel Arland (1969-1977).* En préparation

LA PHALANGE. Histoire de la revue, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index des œuvres critiquées, Reproduction des portraits de «La Phalange intime». Par Claude MARTIN. Vol. brochés, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés.

1. 1906—1910 (nos 1 à 48). En préparation
2. 1910—1914 (nos 49 à 95). En préparation

VERS ET PROSE (1905-1914, tomes I à XXXVI). Histoire de la revue, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index des œuvres critiquées. Par Claude MARTIN. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés. En préparation

ANDRÉ GIDE : PROSERPINE. PERSÉPHONE. Édition critique établie

et présentée par Patrick POLLARD. Collection «Gide/Textes», n° 1. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, 162 pp., tirage limité à 250 ex. numér., 1977 . 32 F

ANDRÉ GIDE — JUSTIN O'BRIEN : CORRESPONDANCE (1937-1951). Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline MORTON. Collection «Gide/Textes», n° 2. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., tirage limité à 335 ex. numérotés, 1979. 48 F

ANDRÉ GIDE — JULES ROMAINS : CORRESPONDANCE (SUPPLÉMENT). Lettres inédites présentées par Claude MARTIN. Collection «Gide/Textes», n° 3. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, 56 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1979. 15 F

SUSAN M. STOUT : INDEX DE LA CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE — ROGER MARTIN DU GARD. Avant-propos de Claude Martin, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard. Seconde édition. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, 64 pp., tirage limité à 100 ex. numérotés, 1979 . . 19 F

PUBLICATIONS DES LETTRES MODERNES

Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à ses Membres, avec une réduction nette (prix franco de port et d'emballage) de 20 % sur les prix pratiqués en librairie, tous les volumes publiés (sous la direction du Secrétaire général de l'AAAG) aux Éditions des Lettres Modernes dans la série en principe annuelle *André Gide* et dans les collections (non périodiques) *Archives André Gide* et *Bibliothèque André Gide*. Les commandes doivent être adressées au Secrétaire général, accompagnées de leur règlement par chèque bancaire ou postal (3 volets) libellé à l'ordre de l'AAAG.

ANDRÉ GIDE. Cahiers annuels, 19 x 14 cm, couv. balacron.

1. *Études gidiennes*. 192 pp., 1970. 32 F
2. *Sur «Les Nourritures terrestres»*. 200 pp., 1971. 32 F
3. *Gide et la Fonction de la Littérature*. 240 pp., 1972. 36 F
4. *Méthodes de lecture*. 272 pp., 1973. 40 F
5. *Sur «Les Faux-Monnayeurs»*. 200 pp., 1975. 40 F
6. *Perspectives contemporaines (Actes du Colloque de Toronto d'octobre 1975)*. 288 pp., 1979. 64 F
7. *Le Romancier*. 1980. Sous presse

ARCHIVES ANDRÉ GIDE. Coll. non périod., 18,5 x 13,5 cm, br.

1. Francis PRUNER, «*La Symphonie pastorale*» de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite. 32 pp., 1964. Épuisé
2. Elaine D. CANCALON, *Techniques et personnages dans les récits d'André Gide*. 96 pp., 1970. 16 F
3. Jacques BRIGAUD, *Gide entre Benda et Sartre : un artiste entre la cléri-*

- cature et l'engagement*. 80 pp., 1972. 16 F
4. Andrew OLIVER, *Michel, Job, Pierre, Paul : intertextualité de la lecture dans «L'Immoraliste»*. 1979. Sous presse

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE. Coll. non périod., présent. diverses.

1. Enrico U. BERTALOT, *André Gide et l'attente de Dieu*. Rel. toile, 22 x 14 cm, 261 pp., 1967. 40 F
2. André GIDE, *La Symphonie pastorale. Édition critique, avec introduction, variantes, notes, documents inédits et bibliographie, par Claude MARTIN*. Couv. balacron, 18 x 12 cm, 440 pp., 1970. 40 F
3. Claude MARTIN, *Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide*. Couv. balacron, 19 x 14 cm, 240 pp., 1971. 56 F
4. Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté : lectures de «Si le grain ne meurt» d'André Gide*. Broché, 18 x 12 cm, 108 pp., 1974. 20 F
5. George STRAUSS, *André Gide et la part du Diable*. En préparation

AUTRES OUVRAGES EN DIFFUSION

Le Secrétariat de l'AAAG met à la disposition de ses Membres quelques exemplaires des ouvrages suivants, dont la commande, adressée au Secrétaire général, devra être accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (3 volets) libellé à l'ordre de l'AAAG. Le premier de ces livres est en édition privée ; du deuxième, épuisé chez l'éditeur et en librairie, l'auteur a retrouvé quelques exemplaires ; le troisième est offert à un prix de 20 % inférieur à celui qui est pratiqué en librairie ; les deux derniers sont offerts à des prix exceptionnellement bas (franco de port et d'emballage).

- Jeanne de BEAUFORT, *Quelques nuits, quelques aubes (1916-1941). Avec des lettres inédites d'André Gide*. Madrid, hors commerce, 1973. Un vol. broché, 17,5 x 15,5 cm, 79 pp. 16 F
- Charles BRUNARD, *Correspondance avec André Gide et Souvenirs*. Paris : La Pensée Universelle, 1974. Un vol. broché, 19 x 14 cm, 160 pp. 21 F
- René-Pierre COLIN, *Schopenhauer en France : un mythe naturaliste*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1979. Un vol. broché, 22 x 15,5 cm, 231 pp. 42 F
- André GIDE, *Les Nourritures terrestres & Les Nouvelles Nourritures. Textes annotés et commentés, accompagnés de nombreux documents et illustrations, présentés par Claude MARTIN*. Paris-Montréal : Bordas, 1971. Un vol. broché, 16,5 x 11,5 cm, 256 pp. 6 F
- Georges SIMENON – André GIDE, *Briefwechsel. Aus dem Französischen von Stefanie WEISS*. Zürich : Diogenes Verlag, 1977. Un vol. rel. toile sous jaquette, 19 x 12 cm, 188 pp. 14 F

ASSOCIATION
DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COMITÉ D'HONNEUR

M. Jean DELAY, de l'Académie française ;
M^{mes} Marie-Jeanne DURRY et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE ;
MM. Auguste ANGLÈS, Jacques DROUIN, Jean HYTIER,
Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET et Robert RICATTE.

Membres décédés : André MALRAUX (1901-1976), Président d'honneur ; François MAURIAC (1885-1970) et Jean PAULHAN (1884-1968), de l'Académie française ; Jean GIONO (1895-1970), de l'Académie Goncourt ; Julien CAIN (1887-1974), de l'Institut ; Anne HEURGON-DESJARDINS (1899-1977) ; Marc ALLÉGRET (1900-1973), Gaston GALLIMARD (1881-1975), Marcel JOUHANDEAU (1888-1979) et Jean SCHLUMBERGER (1877-1968).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente : M^{me} Catherine GIDE.

Vice-Présidents :

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française,
Georges BLIN, professeur au Collège de France,
et Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université Paul Valéry.

Membres :

M^{me} Irène de BONSTETTEN, MM. François CHAPON,
Claude GALLIMARD, Bernard HUGUENIN, Jean LAMBERT
et Bernard YON.

Trésorier : M. Henri HEINEMANN.

Secrétaire général : M. Claude MARTIN.

Membres décédés : Justin O'BRIEN (1906-1968), Vice-Président, professeur à l'Université Columbia de New York, et Jean DENOËL (1902-1976).

DÉLÈGUÉ GÉNÉRAL POUR L'AMÉRIQUE DU NORD

Prof. Jacques COTNAM, French Department, York University,
4700 Keele Street, Downsview, Ont., M3J 1P3, Canada.

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

TARIFS 1980

| | BAAG par voie ordinaire | BAAG par voie aérienne (outre-mer) |
|---|-------------------------------|---|
| Membre fondateur | 120 F | 135 F |
| Membre titulaire | 70 F | 85 F |
| Membre étudiant | 45 F | 60 F |
| Abonné au seul <i>Bulletin</i> : France | 45 F | — |
| Abonné au seul <i>Bulletin</i> : Étranger | 50 F | 65 F |

Règlements

- par virement ou versement au CCP PARIS 25 172 76 A de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
- par chèque bancaire libellé à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE et envoyé à l'adresse du Trésorier de l'AAAG
- par mandat envoyé au nom et à l'adresse du Trésorier de l'AAAG, M. Henri HEINEMANN

Tous paiements de préférence en FRANCS FRANÇAIS

CLAUDE MARTIN
Secrétaire général
3, rue Alexis-Carrel
F 69110 STE FOY LES LYON
Tél. (7) 859 16 05

HENRI HEINEMANN
Trésorier
85, avenue de Rosny
F 93250 VILLEMOMBLE
Tél. (1) 854 42 26

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER Lettres classiques & modernes
Université Lyon II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON

Imprimerie de l'Université Lyon II — 14, rue Chevreul, F 69007 Lyon

Publication trimestrielle

Directeur responsable : Claude MARTIN

Commission paritaire : N° 52103

ISSN : 0044 - 8133

Dépôt légal : octobre 1979

